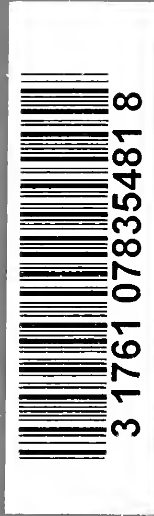

3 1761 07835481 8

LETTRES

SUR

L'ANGLETERRE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE SAPIA, RUE DU DOYENNÉ, 12.

LETTRES

SUR

L'ANGLETERRE

Antoine-Eugène, Abbé

PAR M. DE GENOUDE;

SUIVIES DE PLUSIEURS OPUSCULES

DE MONSEIGNEUR WISEMAN,

ÉVÊQUE DE MÉLIPOTAMOS,

ET D'OUVRAGES IMPORTANTS PROPRES A FAIRE CONNAITRE LA SITUATION
DU CATHOLICISME EN ANGLETERRE.

PARIS

CHEZ DUFOUR ET Ce, ÉDITEURS,
12, RUE DES SAINTS-PÈRES.

VATON, LIBRAIRE, 46, rue du Bac.
SAPIA, LIBRAIRE, 12, rue du Doyenné.

1842

PRÉFACE.

Tous les yeux sont maintenant tournés vers la France et vers l'Angleterre, à cause du mouvement catholique qui se manifeste dans ces deux pays, ravagés l'un par le protestantisme, l'autre par le philosophisme. Nous avons cru devoir reproduire les lettres que M. de Genoude a publiées dernièrement sur l'Angleterre, et les faire suivre de quelques ouvrages de Mgr. Wiseman et d'un livre de M. Gordon sur l'état de la controverse entre l'Eglise catholique et les sectes protestantes. Ces divers écrits sont de nature à fixer l'opinion publique sur tout ce qui se passe en Angleterre, et à faire présager cette aurore d'un jour meilleur que tout semble annoncer pour l'Europe.

DU LIVRE

SUR L'ÉTAT DE LA CONTROVERSE

QU'ON TROUVERA A LA FIN DE CETTE BROCHURE.

Nous avons cru, pour faire connaitre la situation de l'Eglise protestante et de l'Eglise catholique en Angleterre, devoir publier la traduction d'un ouvrage de Hunter Gordon. Tout ce qu'il dit contre le catholicisme, et que nous laissons subsister, donnera plus de confiance dans l'impartialité des jugements qu'il porte sur le protestantisme. La décadence de l'Eglise anglicane est représentée de manière à ne laisser aucun doute sur la fin prochaine de l'hérésie protestante. On voit dans cet écrit les profondes blessures que l'Eglise anglicane a reçues dans ces derniers temps. L'auteur fait très-bien sentir que le retour à l'unité serait le seul remède à la situation de l'Angleterre ; et cela est d'autant plus frappant, que le but de l'auteur n'est pas de le montrer.

Nous avons conservé souvent les tournures anglaises dans la traduction, afin de ne rien ôter à l'ou-

vrage de cette couleur originale qui ajoute tant de prix aux aveux qui nous sont favorables. On reconnaît à toutes les pages que le plus grand obstacle en Angleterre pour la religion catholique, c'est l'ignorance où les protestants sont de nos dogmes. Presque dans toutes les phrases il y aurait des inexactitudes à relever. C'est une grande joie pour les catholiques de sentir qu'on ne peut attaquer leurs idées qu'en les défigurant. C'est aussi une véritable consolation de voir l'étonnement que produisent sur les hommes qui réfléchissent la perpétuité et les progrès de l'Eglise catholique.

Tout le monde remarquera cette phrase de M. Gordon: *Les principes de la réforme déclinent dans tous les pays.* Nous le répétons, les aveux sont si frappants que nous avons cru devoir laisser subsister les accusations contre le catholicisme. Il n'y a pas un lecteur qui n'en fasse justice à la seule lecture.

Voici comment M. Gordon peint l'état de l'Angleterre : « L'esprit du peuple est sur le bord d'un scepticisme « universel, en politique comme en religion ; un état « moral qu'un seul pas sépare du débordement des pas- « sions et de cet enthousiasme qui accompagne toujours « l'attaque des institutions établies. Le rationalisme pur « n'est pas seulement fatal à la religion, il est en-

« core un dissolvant pour les constitutions civiles. »

Ecoutons la conclusion de M. Gordon :

« L'Eglise de Rome, privée du bras séculier et dé-
« pouillée de la pompe et de la puissance sacerdotales,
« recueille ses forces intérieures ; et en combattant pour
« le principe abstrait tout seul, elle s'est emparée d'une
« position plus forte que celle qu'elle a occupée depuis
« plusieurs siècles. La communion protestante, épuisée
« par la controverse et affaiblie par les excès de ses
« schismatiques enthousiastes, n'a pas seulement perdu
« le poste avantageux qu'elle tenait au matin de la ré-
« forme, mais elle commence à chanceler sous le poids
« d'erreurs amoncelées ! »

Enfin M. Gordon déclare *qu'il y a aujourd'hui une tendance visible vers l'Eglise de Rome. La témérité du jugement privé*, selon lui, *en décréditant la raison, a affaibli le principe de la réforme.*

Nous recommandons cet ouvrage à l'attention des hommes qui cherchent avec soin dans le présent la révélation de l'avenir.

INTRODUCTION.

Le traité de Westphalie, qu'on peut appeler la constitution européenne du dix-septième et du dix-huitième siècles amena de grands changements dans les rapports des nations entre elles. Un de ses principaux avantages fut d'éteindre les guerres de religion à la faveur desquelles le protestantisme étendait ses conquêtes, tandis que les puissances catholiques, toujours menacées, étaient obligées, pour se défendre, de sacrifier le principe de liberté qui n'était pas plus respecté par les puissances protestantes.

Les hommes ont pu ne voir d'abord, dans ce traité fameux, que ses conséquences immédiates. L'agrandissement de la puissance de Louis XIV et du territoire de la France; l'abaissement de la maison d'Autriche et l'humiliation de l'Espagne, privée de la Hollande et du Portugal, tandis que l'empire germanique recouvrait son indépendance et sa force. Mais en examinant attentivement ce qui s'est passé depuis, on est obligé de reconnaître ici les voies de la Providence, qui laisse à la liberté son cours, mais qui fait toujours sortir le bien du mal.

Des guerres aussi longues et aussi acharnées ne peu-

vent cesser sans laisser après elles de profondes impressions. On s'était mutuellement porté aux plus grands excès, et les récriminations succédèrent aux combats. L'amour de l'humanité pénétrant dans les cœurs, des hommes pervers, dont beaucoup d'esprits faibles subirent l'influence, attribuèrent à la religion des malheurs qui étaient des écarts de l'humanité. Ce fut là le point de départ de cette philosophie nouvelle qui allait remplir un si grand rôle dans le monde en ébranlant toutes les bases de l'ordre social. Le protestantisme a donc été la cause d'un mal dont la philosophie a été le remède. Les maux actuels, toutes les ressources de l'avenir, voilà ce que nous allons montrer dans cette Introduction.

Le protestantisme, s'appuyant sur la liberté d'examen qui est la souveraineté de la raison, a préparé sa propre ruine, sans pouvoir entamer le catholicisme ; car n'ayant point de principe et professant même la négation de tout principe, la conspiration qui allait éclater contre la foi en Jésus-Christ devait détruire tout ce qui ne reposait pas sur la base solide de l'unité. Rejetant une partie des dogmes et admettant l'autre, les Protestants donnaient lieu à la philosophie d'attaquer tous les points de la croyance ; ils livraient aux attaques et au mépris des incrédules catholiques le symbole. De cette négation à celle de Dieu il n'y avait qu'un pas. La nouvelle secte ne voulut plus reconnaître la religion comme la grande loi sociale, et déshérita l'homme de sa spiritualité.

Montesquieu a dit que les trois grandes lois de l'humanité sont la religion, la morale et la politique. Elles forment entre elles une chaîne indissoluble, tellement qu'il ne peut y avoir de politique sans morale, et de morale sans religion. Eh bien! nous verrons la philosophie, qui croyait ne renverser que la religion, détruire en même temps la morale et la politique.

D'après l'ordre logique des idées, la corruption des mœurs précéda la corruption de la politique, les maximes immorales dérivèrent des maximes impies, et l'immoralité des gouvernements naquit de l'immoralité privée. Un prince placé sur le premier degré du trône, appelé sous un roi mineur au gouvernement d'un grand royaume, donne à la philosophie nouvelle l'appui de ses vices et de ses doctrines politiques tout aussi perverses que ses mœurs. L'athéisme se réjouit en voyant la religion et la décence foulées aux pieds par celui-là même qui était appelé à les conserver.

Alors commence l'ébranlement de l'ordre social. Un grossier matérialisme pénétre jusque dans les entrailles de la société. On dirait le monde revenu aux dieux d'Epicure et de Lucrèce.

Le principe du pouvoir, cependant, restait encore debout; *omnis potestas à Deo.* Cette maxime conservatrice, immuable comme Dieu même, devint le but des attaques des philosophes. Mais, pour attaquer l'unité politique, il leur fallait l'unité philosophique; sous l'influence de cette pensée il se forma une secte de déistes et d'athées qui se plaça au milieu de toutes les croyan-

ces pour les combattre et les détruire également. Cette secte eut son chef, ses statuts, ses affiliations.

Au nom du progrès de la raison et des lumières elle s'empara des réputations et dispensa la gloire aux souverains comme aux littérateurs. Elle prit pour devise le mot de tolérance, mais une de ses premières lois fut l'intolérance pour tout ce qui lui était contraire. Elle vit bientôt que l'union mystérieuse du pouvoir religieux et du pouvoir politique tenant à un même principe, celui-ci resterait sans force contre ses attaques lorsqu'elle aurait ruiné l'autre, et elle put se promettre dès-lors la destruction de tous les deux.

En vain la secte était divisée contre elle-même; car l'une niait Dieu et l'immatérialité de l'âme; l'autre niait la révélation et voulait un déisme pur, religion de sentiment fondée sur une loi naturelle vague et sans définition. Il y eut des athées de Dieu et des athées du Christ. Parmi les philosophes les uns voulaient délivrer l'homme de toute dépendance d'un Dieu et d'une âme; les autres lui laissaient la liberté de s'en choisir et d'en former un à sa guise. Mais les uns et les autres se réunissaient pour affirmer que l'homme n'était le sujet d'aucun principe politique; que la multitude seule était souveraine, qu'elle avait seule le droit de changer, de renverser toute autorité qui ne pouvait, juste ou injuste, dépendre que d'elle seule.

Il n'y eut pas un principe, pas une doctrine, pas une vérité, qui ne fussent cités au tribunal de cette philosophie. Religion, lois, gouvernement, histoire, science,

arts, les choses et les hommes, le présent et le passé, tout fut de son ressort. Elle analysait, elle examinait, elle critiquait, elle condamnait sans appel. Les formes les plus belles de l'éloquence, les images de la poésie. la gravité de la discussion, les traits de satire, la mordante épigramme, la critique, l'ironie, la raillerie, le cynisme effronté même furent les armes dont elle se servit pour attaquer tout ce que les hommes avaient respecté et aimé. Rien ne devait échapper à cette grande destruction. Ce qui ne tombait pas sous l'effort d'une sérieuse attaque périssait par le ridicule.

Et ce qui marque cette époque d'un caractere tout particulier dans lequel se montre l'action de la Providence, c'est que ceux-là même contre qui la conspiration philosophique était dirigée s'en faisaient les complices et les instruments, et se livraient ainsi à une sorte de suicide moral. Les rois et les hommes d'état, les courtisans et les nobles, contribuaient à répandre le poison, espérant sans doute diriger le mouvement et le dominer, et ne voyant pas qu'ils cédaient à l'entraînement général. Les plus puissants monarques se firent les flatteurs de cette philosophie et lui ouvrirent les issues par lesquelles elle devait pénétrer dans tous les rangs de la société. Il y avait là comme l'accomplissement d'un décret d'après lequel l'ordre social devait subir une entière transformation pour arriver au double but de la régénération morale et de la restauration de la liberté politique.

Ainsi se préparaient les grands événements qui de-

vaient faire de la fin du dix-huitième siècle l'époque la plus tristement instructive pour le monde entier. Le temps était venu où tout le mal qui était dans les esprits, les erreurs qui reposaient dans les intelligences et la corruption des cœurs devaient passer dans les faits et produire leurs conséquences. La philosophie, comme Protée, changea de forme et devint révolution. Tout ce qu'elle avait promis, elle le réalisa, et bien au-delà. Qui lui aurait résisté? Elle avait à l'avance énervé, paralysé tout ce qu'elle n'avait pas perverti.

On put croire alors, tant ses succès furent rapides et facilement obtenus, que l'œuvre de la prétendue régénération philosophique était accomplie, que le règne de Jésus-Christ allait finir, et que désormais il n'y aurait d'autre autorité que celle de la raison humaine se manifestant et régnant par la force. La secte était divisée profondément; le déisme combattait l'athéisme, la philantropie était en guerre avec la barbarie; les factions se détruisaient entre elles; les rois eux-mêmes étaient troublés et leurs coalitions sans bases et dissoutes avortaient comme par un esprit de vertige. C'est un étonnant spectacle que celui de la fin de ce siècle où tout se trouve dans une effrayante confusion sous le rapport de la politique, par suite de la confusion des idées et de l'abandon des principes de l'unité religieuse et de l'ordre social. Le choc des armées, les trônes s'écroulant avec fracas, ainsi que les antiques institutions, les souverains dans la stupeur, les peuples se réveillant au bruit de catastrophes inouïes, un homme enfin apparaissant comme

devant accomplir par la force de son génie et de son épée tout ce que le siècle qui allait finir avait conçu de bouleversements et de transformations, voilà ce qui signale cette époque comme le temps d'épreuves que Dieu avait marqué.

Le lendemain de cette grande destruction, opérée par la philosophie et l'esprit révolutionnaire, devait être le triomphe de la vérité; car les hommes qui avaient eu la puissance de bouleverser l'ordre social, et à qui ce but avait servi de lien d'unité, étant maîtres du terrain, allaient se diviser entre eux, produire la confusion et, ne pouvant rien édifier, laisser un champ libre au développement des principes.

Il était impossible que les disciples de Voltaire, de Jean-Jacques, de d'Alembert, de Diderot, d'Helvétius, de Condillac, qui n'avaient fait qu'attaquer les institutions sans donner un symbole de croyances communes, pussent s'accorder sur un point quelconque de doctrines.

La révolution française était nécessaire pour faire disparaître tout ce qui était obstacle au rétablissement de la foi catholique et des principes politiques et constitutifs dont le siècle précédent avait dévié. Ainsi l'incendie dévore avec les moissons les ronces et l'ivraie dont les cendres fertilisent le sol.

Nous connaissons les maux, récapitulons les bienfaits. Les premiers sont l'œuvre des hommes, les seconds l'œuvre de la Providence. La Providence a travaillé dans un grand but de conciliation et d'unité. Il a

été permis au philosophisme d'affaiblir les croyances, mais en même temps il a détruit le fanatisme et les préventions. Depuis longtemps les violences avaient cessé entre les sectes; mais il restait la querelle des récriminations, des calomnies et des injures. Il fallait qu'elle cessât pour que le monde pût arriver à l'examen et à la discussion. Le scepticisme général devait être le passage par lequel toutes les intelligences devaient passer pour revenir à la vérité.

Ainsi on a vu des Protestants et des Juifs embrasser la foi catholique en sortant du philosophisme pour lequel ils avaient quitté leurs premières croyances. Entraînés par les théories de Voltaire et de Jean-Jacques, ils n'ont pas tardé à en reconnaître le néant, et à désirer ce qui seul peut remplir la vie et lui donner un but. Libres de choisir, ils ont examiné et se sont décidés pour la doctrine qui satisfaisait à la fois leur raison, leur conscience et leur cœur.

La révolution française a fait de la France le pays de la liberté, de l'égalité et de la tolérance. Elle a détruit ainsi les rivalités de classes qui étaient un obstacle au rétablissement du principe monarchique attaqué, tantôt par les grands, tantôt par les corps de magistrats, et tantôt par le peuple. En laissant subsister la division en sectes ou croyances, elle a fait cesser la séparation qui existait par rapport aux droits civils et politiques entre les habitants d'un même pays. Si les dernières traces des lois de proscription et d'exclusion étaient effacées, si les inquisitions et les persécutions contre les dissidents

ne devenaient plus possibles dans les pays catholiques, il ne resterait aucun prétexte aux puissances protestantes de s'armer des mêmes rigueurs contre les catholiques; il ne devrait plus même subsister le moindre motif d'accusation. La liberté, l'égalité, la tolérance, sont un terrain neutre sur lequel on devait se rencontrer pour s'entendre.

Ces principes ont réalisé ce que les rois de France avaient vainement tenté depuis François I[er], la représentation des intérêts par tous, ou le rétablissement du droit commun. Si l'on se rappelle ce que furent les Etats de Blois et les Etats de la Ligue, et les assemblées convoquées par Louis XIII, où les questions de religion rendirent impossible toute délibération sur les affaires, on sera obligé de reconnaître que la tolérance seule pouvait aplanir cette grande difficulté sociale.

Ce mouvement, commencé en France, s'est étendu à toute l'Europe et dans diverses parties du monde. Le principe étant posé dans ce royaume en faveur des sectes dissidentes, il fallait que partout où le catholicisme était opprimé, il réclamât des priviléges dont le protestantisme venait d'être investi par une révolution. L'Angleterre a subi les effets de cette réaction; elle a été obligée de faire fléchir la rigueur des lois portées contre les catholiques, et d'admettre ceux-ci à la participation des droits politiques. Dans les Etats du Nord, en Prusse, dans l'Allemagne protestante, en Suisse et ailleurs, la législation civile et politique a cessé d'être exclusive et intolérante à l'égard du catholicisme. C'est aussi du moment

où cette pacification des intérêts temporels a eu lieu, que la lumière s'est répandue et que les esprits supérieurs dans le protestantisme ont fait un pas rapide vers l'unité.

La coignée a été mise au pied de l'arbre. Dieu a permis que le clergé français fût épuré par la flamme des révolutions. L'or est resté au fond du creuset.

Maintenant l'Amérique, l'Espagne et le Portugal subissent la même épreuve. La tempête des révolutions a renversé l'édifice d'une prospérité inouïe. Le fer, la flamme, les spoliations, les persécutions, les passions politiques ont été le crible qui a séparé l'ivraie du bon grain, et le troupeau fidèle de la corruption. La sublime persévérance du catholicisme en Irlande, en Pologne, en Belgique et dans d'autres contrées, nous montre que la richesse et la splendeur ne soutiennent la religion que quand elles sont employées seulement comme moyens, et qu'elles lui nuisent quand elles deviennent un but. Ainsi le catholicisme a été replacé pour ainsi dire à son point de départ. Il a subi le martyre par les mains d'un paganisme nouveau ; il a été livré aux insultes de la populace et aux bêtes féroces dans le cirque ; il a dû se réfugier dans les cavernes, dans les catacombes, dans les forêts, dans les déserts ; il a connu la prison, la pauvreté, les humiliations. Dieu s'est plu à lui envoyer tous ces maux afin d'écarter ce qui faisait obstacle à l'accomplissement de ses desseins, pour que le libre examen ne fût plus empêché par les accusations auxquelles il était difficile de répondre. On reprochait au clergé son opu-

lence, et il a perdu tous ses biens; il formait un ordre distinct et privilégié dans l'état, il s'est confondu dans la foule des citoyens; on lui opposait son ambition, son intervention dans les affaires de la politique, et il s'est réduit au rôle de pasteur des âmes; de son sein sont sortis des hommes forts, des hommes de lumière qui ont porté la parole divine appuyée de l'exemple de leurs vertus évangéliques. S'il restait dans la société quelques objections contre les idées, il n'en restait plus contre les hommes; on est bien près de croire à une doctrine pour laquelle ses défenseurs acceptent tous les sacrifices.

Dans les premiers temps du Christianisme, tout s'arma contre lui, la synagogue et les écoles de la philosophie, les tribunaux et les aréopages, l'ignorance et la superstition. Ce fut la lutte du jour naissant contre les ténèbres. A mesure qu'elle s'étendait, les violences redoublaient contre elle; elle avait à combattre les erreurs, les passions déchaînées, les calomnies les plus absurdes. Dieu, qui ne voulait pas que son Eglise dût rien aux hommes, la laissait en butte à leur fureur pour manifester sa vertu toute divine par l'impuissance de ses ennemis. Bien plus, les schismes, les hérésies éclatèrent dans son sein comme pour manifester la force du principe de vérité transmis par les successeurs de saint Pierre, car tandis que ceux-ci, du sommet du Capitole, proclamaient l'Evangile et faisaient entendre leur voix jusqu'aux extrémités du monde, les sectes séparées et le judaïsme lui-même succombaient sous l'effort de la puissance civile qui venait se briser contre le

trône glorieux de saint Pierre. Certes il n'a rien manqué à l'histoire de l'Eglise dans ces derniers temps pour nous rendre une image fidèle de ses premières épreuves, de ses calamités et de ses triomphes.

N'avons-nous pas vu la philosophie, soutenue par la faveur des princes, attirer à elle les vœux et la reconnaissance des peuples, persuadés qu'ils allaient lui devoir leur liberté, leur gloire et leur prospérité?

La raison humaine n'a-t-elle pas été divinisée et placée sur des autels, entourée, comme les dieux du paganisme, de la pompe des fêtes et des spectacles, soutenue par la complicité de toutes les dépravations du cœur et de l'esprit?

Deux souverains pontifes n'ont-ils pas été arrachés de leurs siéges, traînés prisonniers au milieu des populations prosternées, et miraculeusement délivrés, comme saint Pierre chargé de fers par les Césars?

L'Eglise n'a-t-elle pas été quelque temps traitée comme une étrangère à qui la terre, le feu et l'eau étaient refusés? N'a-t-elle pas été en butte aux injures, aux calomnies, à d'odieuses accusations?

Ne s'est-il pas élevé dans son sein des apostasies, de lâches abandons, le schisme du clergé constitutionnel, le scandale des prêtres mariés, les sectes des théophilantropes, les corrupteurs de la doctrine et de la morale, cherchant à se faire illusion parce qu'ils avaient retenu les apparences du catholicisme pour les mettre au service des persécuteurs?

La fin du dix-huitième siècle aussi n'a-t-elle pas eu ses

Porphyre, ses Hiéroclès, ses Julien et même ses Apollonius de Tyane et ses Apulée? N'a-t-elle pas vu se renouveler la guerre impie de l'enfer contre le ciel? N'avons-nous pas été les témoins des mêmes emportements dans la calomnie, des mêmes barbaries dans les exécutions? Nos martyrs n'ont-ils pas été outragés par les soldats et par le peuple, mutilés par le feu, égorgés en masse, ou jetés dans les cachots, envoyés dans des contrées sauvages où ils périssaient sous un ciel dévorant?

N'avait-on pas alors égaré la multitude en la poussant à toutes les fureurs et aux excès les plus sacriléges? Et pour complèter la similitude des deux époques, de nouveaux Dioclétien n'ont-ils pas fait détruire par les flammes les livres saints et les images qui décoraient les temples; de telle sorte qu'on aurait pu relever l'inscription dédiée à l'empereur romain : *Superstitione Christi ubique deletâ.*

Alors parut un homme grand par son caractère, fort par les armes, qui soumit à sa fortune les éléments confus d'une révolution.

Bonaparte rend un moment à la France la vie sociale, mais il la lui rend dans un but tout personnel et dans l'intérêt de sa propre grandeur, qui lui fait confondre toutes les idées de justice. Ici nous devons admirer les voies de la Providence qui, en suscitant les intruments de ses vengeances, prépare les moyens par lesquels ces instruments doivent être brisés un jour.

Et ces rois qui s'étaient faits les courtisans de la phi-

losophie nouvelle, qui avaient abandonné la loi divine pour les moyens humains, qui avaient partagé la Pologne, pactisé avec l'Angleterre protestante, abandonné l'unité chrétienne pour ne soumettre la politique qu'à leurs passions, les voilà flagellés, humiliés, courbés sous la verge qui les frappe, et baissant leurs fronts devant un soldat couronné! Quel prodige! Un moment Napoléon est l'unique moteur de toutes choses en Europe; il dirige tout, il anime tout de sa puissante volonté. Ainsi tous les efforts des philosophes, tous les résultats de leurs doctrines et de leurs actes, toutes leurs destructions, et dix années de désordres et de crimes aboutissent à livrer toute une révolution à la volonté absolue d'un seul homme! Rien ne prouve mieux l'action de la Providence, qui se joue de tout ce qui est conçu sans elle et en dehors des principes qu'elle a établis comme la règle de l'ordre moral.

Cependant cet homme s'aperçoit qu'il manque une base à sa puissance, et que ses institutions, ses lois, ses armées, ses trésors qui lui donnent l'empire de la terre et lui soumettent les corps, ne lui donnent pas les intelligences et les volontés. La religion lui apparaît alors comme le lien moral de l'association politique. Mais il agit avec elle comme avec les institutions politiques, il veut s'en faire un moyen au lieu d'un but. Comme il avait constitué l'état sans renouer les liens moraux que les constituans avaient témérairement brisés, il voulait constituer l'Église dans le sens de sa politique. Il prétendait que la religion, œuvre toute divine pour éclai-

rer et inspirer l'univers, devait se soumettre à l'influence des passions de l'homme et qu'elle pouvait varier selon les vicissitudes de la politique. Ce fut en lui une déplorable erreur qui le jeta dans les fautes par lesquelles sa chute fut précipitée.

Bonaparte sentit bien qu'il était impossible de conduire trente millions d'hommes vers un but social, sans rétablir la partie spirituelle de la société par un culte public. Mais la morale religieuse est une, et ne peut se diviser. Pour lui et pour les hommes qui l'entouraient les mots furent tout, et les choses rien. Il fut bien question de religion, mais politiquement et comme d'une affaire de police pour obtenir la soumission des peuples au chef du gouvernement. On s'inquiéta peu du dogme; on en redoutait les conséquences. Pour rétablir l'empire de la foi, il fallait rendre à ses ministres une existence indépendante afin que leurs paroles eussent auprès des peuples le crédit que leur donne une grande conviction.

Qu'on ne s'y trompe pas cependant : la philosophie du dix-huitième siècle est morte comme négation absolue de la Divinité, de la nature spirituelle de l'homme, et de la mission du Rédempteur du monde; mais elle a subi une transformation sous laquelle se produit de nos jours une opinion non moins contraire au bonheur de l'humanité, non moins funeste au repos et à la stabilité des empires. L'indifférence en matière de religion, la profession publique que tous les cultes sont également bons, que toutes les croyances ont des droits égaux au

respect des hommes éclairés et à la protection des gouvernements, n'attaquent pas moins les dogmes du Christianisme que les opinions philosophiques du dernier siècle. L'indifférentisme actuel agit comme dissolvant, tandis que le philosophisme procédait à force ouverte et en démolissant. Catholiques, Luthériens, Calvinistes, Anglicans, Grecs séparés, Israélites même, doivent voir une menace dans ce système d'égalité qui aboutit à un vague déisme et détruit toute forme de culte comme tout symbole. C'est donc le Christianisme entier qui est encore à défendre contre cet éclectisme qui envahit les universités, s'introduit jusque dans les constitutions, et rend les temples déserts au nom du Panthéisme.

La nouvelle philosophie, comme l'ancienne, se pare du nom de liberté; c'est en l'invoquant qu'elle prêche l'indifférence pour tous les dogmes comme pour toutes les formes de culte, excluant ainsi l'idée d'une révélation pour ne soumettre l'homme qu'à l'empire de la loi humaine. Et comme cette loi n'est faite par les pouvoirs politiques qu'en dehors de toute croyance, il en résulte l'injustice et l'oppression, car l'arbitraire existe partout où la loi de Dieu n'est pas la règle du législateur.

On avait fait la liberté fille du protestantisme; la philosophie du dix-huitième siècle, qui détruisait à la fois le catholicisme et le protestantisme en attaquant la révélation de Jésus-Christ et l'Evangile, parlait aussi au nom de la liberté; l'éclectisme libéral du dix-neuvième

siècle invoque aussi ce grand nom. Nous pouvons voir ce qu'il y a de vrai dans cette prétention.

Les trois formes de séparation de l'unité catholique, qu'ont-elles produit? Le protestantisme et le schisme d'Orient ont uni le pouvoir spirituel à la puissance temporelle, enchaînant ainsi à la fois les corps et les âmes, et privant les hommes de tout point d'appui, de tout recours contre les atteintes portées à la liberté de conscience.

La plilosophie du dix-huitième siècle a fait alliance avec tous les pouvoirs absolus d'une part et l'esprit révolutionnaire de l'autre, deux modifications par lesquelles se sont produits de nos jours les gouvernements les plus arbitraires et les plus violents qui aient jamais existé.

Le libéralisme enfin a enfanté ces constitutions monstrueuses qui ont prétendu asservir tous les cultes sous le prétexte de les protéger tous, et anéantir les droits des peuples en leur substituant la tyrannie de quelques privilégiés.

Ainsi, la rupture de l'unité, sous quelque forme qu'elle se soit présentée, n'a engendré que violences, arbitraire, despotisme ou anarchie. Nous avons eu l'oppression de l'Irlande catholique et le partage injuste de la Pologne catholique, la révolution française, les guerres d'invasion de Napoléon, les usurpations de trônes et de nationalités, la propagande constitutionnelle de l'Angleterre, les troubles de l'Italie, de l'Espagne et de l'Allemagne; les peuples sous un joug de fer, ou les

rois sous le joug de l'insurrection. Et tandis que l'inquisition établie contre l'hérésie et le principe de révolte du protestantisme disparaissait dans tous les pays catholiques, les inquisitions politiques s'élevaient de toutes parts sous le nom de police, et s'entourant d'agents nombreux et de légions de soldats, exerçaient une répression plus générale et surtout plus rigoureuse jusque sur la pensée.

Voyez aujourd'hui le catholicisme uni à toutes les questions de liberté, tandis que le protestantisme, le philosophisme et le libéralisme sont unis aux questions de priviléges et de tyrannie.

Il suffit, pour s'en convaincre, de jeter un coup-d'œil rapide sur la situation de la France, c'est le catholicisme qui professe les principes du droit commun, de la liberté de l'enseignement, de la monarchie représentative.

En Irlande, c'est le catholicisme qui opère la réforme qui proclame la liberté de conscience, qui restaure la royauté en l'unissant à la nation à laquelle s'était substituée une aristocratie tyrannique.

En Pologne, c'est un peuple catholique qui proteste contre la violation de son indépendance et de ses droits, et attend sa délivrance du principe qui a fait pendant tant d'années sa gloire et sa force.

En Espagne, le catholicisme combat pour les anciennes institutions nationales, la religion, la légitimité, les libertés communales et provinciales, les anciennes cortès.

En Belgique, c'est l'esprit catholique opposé au

protestantisme qui a brisé le joug sous lequel avait été mis par les traités un peuple religieux et intelligent. Le droit commun, la liberté de conscience et de l'enseignement, l'ordre moral, la justice, sont sortis d'une révolution de laquelle, par bonheur, le faux libéralisme n'a pu s'emparer.

Dans les provinces rhénanes ainsi qu'en Irlande, le catholicisme réclame les droits de la conscience méconnus par le fanatisme luthérien. Là s'ouvre aussi la lutte du principe de liberté selon le christianisme, contre la persécution et l'intolérance des princes portant le sceptre et l'encensoir.

Dans ce tableau, qui embrasse une grande partie de l'Europe, de quel côté, nous le demandons, sont le droit, la justice, la charité, la civilisation, les lumières, le progrès, l'ordre moral? De quel côté se trouvent l'usurpation, la violence, le despotisme, les rigueurs, le retour vers les temps d'ignorance et de barbarie? De quel côté sont les passions humaines, de quel côté la voix de Dieu et l'action de la Providence?

Et cependant, malgré les efforts des hommes, la constitution anglaise chancelle dans les trois royaumes, la Hollande protestante reconnaît une séparation qu'aucun lien moral ne peut renouer; la Russie et la Prusse, en proie à de continuelles alarmes, ne conservent que par la répression des armes les conquêtes qu'aucune sympathie ne leur a encore assurées. La révolution espagnole, sortie du protestantisme anglican, meurt dans les convulsions; en France, le principe catholique

se développe, tandis que l'édifice du mensonge s'écroule de toutes parts. Rien dans ce grand mouvement ne s'accomplit par la puissance humaine; tout semble conduit par une main divine. C'est la foi qui anime la France catholique, qui dit aux Polonais, aux habitants des bords du Rhin, d'espérer. C'est avec les armes de l'intelligence et de l'esprit que la cause de la vérité triomphe; c'est la force des principes qui renverse tous les obstacles matériels. Ainsi, au temps de la primitive Eglise, le Christianisme désarmé, n'ayant d'autre puissance que celle de ses doctrines, triompha des édits des empereurs soutenus par la force des armes, et la terreur des supplices. C'est qu'il n'est pas de plus fort levier que celui qui a son point d'appui dans la conscience des hommes. C'est avec son secours que l'Eglise surmonta tous les obstacles, fit reculer le paganisme grec, romain et égyptien, soumit à sa loi les peuples barbares, et civilisa le monde connu.

C'est que Dieu a voulu montrer par là que son Eglise a une existence indépendante des hommes, contre laquelle les efforts de l'impiété et de la perversité ne sauraient prévaloir, pour laquelle les moyens humains sont disposés par une main divine et agissent pour ainsi dire à leur insu.

« L'homme s'agite sous la main de Dieu, qui le mène. »

Savons-nous pourquoi tant de troubles, de désordres, de discordes, de bouleversements? Savons-nous pourquoi ici les trônes chancellent, là les peuples sont sous le

joug? Rien n'est plus manifeste, cependant. Rappelons-nous le Bas-Empire séparé de l'Eglise de Rome! Bientôt, divisé contre lui-même, il n'a ni unité ni force. La dissolution est dans son sein; les Croisés l'attaquent, et il succombe au plus faible effort; délivré par les progrès du mahométisme, il est bientôt en butte aux agressions de ses libérateurs. En vain il implore le secours de l'Europe catholique, celle-ci est sourde à la voix suppliante d'un peuple infidèle. Vienne et la Hongrie sont secourus et délivrés; mais les princes d'Occident laissent périr sous le fer musulman ce peuple dégénéré qui a abandonné la foi et la fidélité de Constantin et de Théodose pour suivre les erreurs de Photius et d'autres sectaires.

Eh bien! la réformation a produit en Europe des résultats absolument semblables. Elle amène la séparation de la famille chrétienne bien plus complètement encore que le schisme d'Orient. Les peuples et les rois sont devenus non-seulement étrangers les uns aux autres, mais ennemis.

Il n'y aura d'unité politique dans les gouvernements et entre les gouvernements que quand existera l'unité religieuse; et tant que cette unité ne sera pas rétablie, il n'existera ni repos, ni sécurité, ni garanties pour les états, les peuples et les rois.

Toutes les circonstances favorisent le retour à l'unité de tous les croyants en Jésus-Christ.

L'Eglise catholique est à la hauteur des progrès de la civilisation du monde. On ne peut lui reprocher les

abus qui ont servi de prétexte aux hérésies et aux schismes.

Partout l'égalité des droits civils et politiques est proclamée; les princes qui, par suite de la réforme protestante, étaient investis de la double autorité, perdent celle que la séparation leur avait donnée, sans que rien la remplace dans la conscience de leurs sujets. Un point d'appui manque déjà dans les contrées protestantes à l'ordre moral et au besoin d'autorité spirituelle et de réunion qu'éprouvent les âmes. La suprématie des princes, comme conservateurs de la foi et des dogmes, est maintenant un sujet d'incrédulité et même de dérision. Le moment est donc venu d'appeler à l'unité les membres séparés de la communauté des chrétiens. L'Eglise catholique leur tend les bras. Eclatante, pleine de force, elle apparaît avec sa gloire, sa splendeur et sa pureté des premiers siècles. Un concile œcuménique réunissant les pasteurs des âmes de tout l'empire de Jésus-Christ pourra écrire le symbole de foi qui réunira toutes les croyances chrétiennes en une seule. Il est facile de s'entendre sur les questions de discipline et de formes. L'Eglise romaine est prête à faire à cet égard toutes les concessions compatibles avec le maintien du dogme et la dignité du sacerdoce. Le concile de Florence n'avait-il pas rattaché à l'unité le schisme d'Orient? Leibnitz et Bossuet n'avaient-ils pas posé les bases de l'accord de la Confession d'Augsbourg avec le *Credo* de l'Eglise catholique? Il s'agit de reprendre ces œuvres de lumière et de sagesse et de les amener à leur perfection.

Quel temps est plus favorable que celui où, sous le rapport des opinions religieuses et de l'ordre moral, nous voyons tous les esprits élevés appliqués à la recherche de la vérité dans le calme des passions et loin de ces haines qui produisaient jadis de sanglantes querelles.

La France est appelée à jouer un beau rôle dans ce mouvement qui doit changer la face du monde. Les vertus et les lumières de son clergé, sa force morale, son ascendant politique, l'universalité de sa langue, la force de ses armes, ses arts, son industrie, lui assurent la première place dans l'œuvre de la restauration européenne. Elle doit être le flambeau de l'univers, comme elle est depuis longtemps son point de mire, c'est à elle qu'il appartient de donner l'impulsion.

Mais ce rôle imposant, le plus élevé de tous parce qu'il est assigné par la supériorité de l'intelligence et des qualités morales, bien préférable à l'ascendant éphémère des armes, ce rôle ne peut être rempli dans l'intérêt des pouvoirs sociaux et des peuples, qu'autant que le clergé français reprendra une existence et un corps par une organisation qui assure en même temps son action et son indépendance. Le clergé, tel qu'il existe aujourd'hui, est une milice spirituelle dont chaque membre, pris isolément, offre toutes les conditions de vertu, de lumières, de zèle, de dévouement.

Le clergé de France ne demande point, pour travailler à l'œuvre de la régénération universelle, d'avoir une part à la puissance politique. Tout ce qu'il réclame, c'est une existence indépendante, et la liberté d'accom-

plir le bien sous la protection des lois. En lui retirant ses propriétés, on lui a promis une dotation ; que cette dotation soit assurée d'une manière invariable, qu'il en ait la disposition et l'administration, et qu'il lui soit permis de l'employer au développement de sa mission. Le clergé emploiera les biens qui lui seront attribués aux œuvres d'intelligence et de charité. Il aura ses missions, ses établissements de hautes études, éclairant le monde du double flambeau de la foi et de la science, le remplissant d'espérance et d'amour.

Il faut comprendre que le clergé catholique est une autorité qui a ses lois propres, et qui en rend compte à Dieu seul. Cette manière d'exister, pour être complète, veut donc une grande indépendance qui conserve à l'établissement religieux son caractère de spiritualité et le dégage des entraves de l'ordre politique. L'éducation de la jeunesse entre nécessairement dans la juridiction ecclésiastique et dans les fonctions du sacerdoce. On ne comprend pas que ceux qui ont été envoyés pour répandre la lumière de l'Evangile, et donner le précepte et l'exemple des vertus chrétiennes, ne soient pas les premiers instituteurs des peuples. Sera-ce faire injure, à une époque où le principe de liberté est en si haute estime, que de réclamer en faveur des familles le droit de faire élever leurs enfants selon l'ordre religieux ; de demander pour l'Eglise, ce foyer de lumières et de vérité morale, la faculté de communiquer à qui le lui demandera le savoir et les vertus qui sont en elle. Nous osons croire du moins que quand on aura achevé une

triste expérience ; quand on sera las des vices, des crimes, des suicides, on retournera vers les doctrines qui seules peuvent soustraire l'homme à la tyrannie de ses passions et de ses sens, et vers ceux de qui ces doctrines sont l'esprit et le devoir.

C'est ainsi que le clergé de France deviendra un des plus forts liens de l'unité catholique ; et que, réuni à l'ordre religieux selon la loi de Jésus-Christ dans le monde entier, la foi achèvera la conquête glorieuse qu'elle avait commencée et que les passions des hommes ont interrompue. Toutes les calamités qui depuis plus de trois siècles ont pesé sur l'humanité ont eu pour principe la rupture de l'unité catholique ; la civilisation a reculé en Europe et en Amérique. Rois et peuples expient les fautes et les erreurs nées de l'orgueil de quelques hommes. D'autres idées ont germé, des rapports nouveaux se sont établis ; la puissante main de la Providence a écarté beaucoup d'obstacles. Tout se prépare pour la réédification du temple et la paix du genre humain par l'union de tous les croyants dans la divinité de Jésus-Christ et l'infaillibilité de son Eglise.

LETTRES

SUR

L'ANGLETERRE.

PREMIÈRE LETTRE.

A MONSIEUR DE LOURDOUEIX.

Londres, 20 décembre 1840.

Vous savez pourquoi j'ai voulu voir l'Angleterre. Profondément dévoué à la cause du catholicisme et de la monarchie, j'ai souvent été étonné comme vous de tout ce que l'on raconte de la puissance et de la prospérité du pays où règnent le protestantisme et le gouvernement parlementaire.

Je n'avais pas manqué une des séances de la discussion de l'adresse à la Chambre des députés. J'avais vu dans toutes les négociations relatives à l'Orient le pouvoir parlementaire abdiquer la prépondérance de la France et abandonner toute notre influence en Egypte et en Turquie à notre rivale sur les mers, l'Angleterre, et à notre rivale sur le continent, la Russie.

La politique, qui faisait d'Alexandrie, de Smyrne, de Constantinople et des Echelles du Levant, des dépendances de nos ports dans la Méditerranée, venait d'être honteusement abandonnée par un parlement français; et l'aristocratie anglaise, soutenue par un empereur absolu, nous arrachait le protectorat de l'Orient que nous exercions depuis François Ier et Louis XIV.

Je me rappelais tous les priviléges de la France dans ces contrées, tous ces traités et ces chartes qui accordaient à notre pavillon un rang et des immunités au-dessus des autres nations; je savais qu'en Turquie le nom de Louis XIV se trouvait partout, qu'à lui étaient dus les établissements religieux répandus dans l'Asie mineure et dans la Syrie, ces établissements placés comme des pierres d'attente au milieu de la barbarie musulmane.

Telle était dans l'Orient la force de l'opinion en notre faveur, que, selon les croyances populaires, l'empire ottoman ne pouvait être démembré sans que la France catholique et monarchique reprît ses anciens droits sur la Palestine et sur la Syrie, et donnât des lois à Alexandrie et au Caire.

Et maintenant voilà l'influence russe qui s'étend jusqu'au Bosphore, l'influence anglaise qui pénètre dans l'Asie mineure, en Syrie et en Egypte, tandis que nos consuls reploient leurs pavillons et s'éloignent; tandis que notre commerce maritime voit arriver de la Tamise les vaisseaux qui le remplacent dans tous les ports (1).

(1) Un des hommes politiques les plus remarquables de cette époque m'écrivait après cette discussion :

« La question d'Orient a renversé du même coup la puissance du sul-

Sous l'influence du gouvernement parlementaire, la France s'abaisse, l'Angleterre grandit!

C'est l'explication de ce phénomène que j'ai voulu aller chercher sur les lieux mêmes; et, après avoir entendu les Français, j'ai voulu entendre les Anglais.

Le moment me parut bien choisi pour surprendre les dispositions du peuple anglais, pour assister au mouvement qui devait se faire dans tuos les esprits : heureux, si je pouvais rapporter dans notre chère patrie quelques observations utiles à sa gloire; car, après la religion, le plus grand intérêt que j'aie en ce monde, c'est la France. Rien ne me paraît plus beau que cet éloge de Judas Machabée dans l'Ecriture : *Exquisivit omni modo exaltare gentem suam* : il chercha par tous les moyens à élever sa nation.

Je partis le 6 décembre pour l'Angleterre avec M. le marquis Henri de Larochejaquelein, qu'une affaire appelait à Leeds, dans le Yorkshire, et un des spirituels collaborateurs de la *Gazette de France*, qui connaissait

tan et du pacha, livré la Syrie à l'Angleterre, Constantinople à la Russie; maintenant ces deux points sont moralement, si ce n'est matériellement en la possession de ces puissances; et le partage de ce vaste empire s'effectuera un peu plus tôt ou un peu plus tard, selon la convenance des puissances coalisées, et le traité de Juillet aura pour elles le double avantage de les mettre à l'aise sur cet acte si gros en résultats utiles pour elles, et de faire tomber la France dans le plus complet discrédit aux yeux de tous les gouvernements et de tous les peuples. Jouée par l'Angleterre, dédaignée par l'Autriche et par la Prusse, méprisée par la Russie, abandonnée par les satellites qu'elle avait voulu, au prix de tant de sacrifices, retenir dans son orbite, voilà, au vrai, la situation qu'ont fait à la France, en dix ans, les parlementaires de 1830. Vous savez ce qu'ils ont fait pour nos libertés, nos finances, notre administration, nos impôts et nos institutions. »

parfaitement la langue et les usages de l'Angleterre.

En passant à Saint-Denis, nous aperçûmes les barraques que le gouvernement de Louis-Philippe fait construire pour embastiller la capitale. Un peu plus loin, nous rencontrâmes des chevaux Anglais arrivant de Boulogne, et conduits par des cavaliers de nos régiments. Partout des simulacres de défense et des images de guerre servant à motiver les tentatives du despotisme.

A Boulogne, ville à moitié anglaise, nous parlâmes de l'expédition de Louis Napoléon. Tout le monde a déjà oublié cette parodie du golfe Juan, que les Anglais appellent un *non sense.*

Enfin nous nous embarquâmes à bord d'un bateau à vapeur anglais. Je vis s'éloigner derrière nous les rivages et les phares de la France, et bientôt après apparaître les dunes et les falaises d'Angleterre.

Nous trouvâmes sur ce bateau des Anglais, que les bruits de guerre multipliés faisaient rentrer dans leur pays. La conversation s'engagea bientôt entre les voyageurs des deux nations. Nous n'avons entendu que des regrets de l'abandon de l'alliance, et une grande vivacité de sentiments très-hostiles à M. Thiers et à la mobilité des conseils du gouvernement français. Au fond, personne ne croyait à la guerre; et, comme on parlait de la proposition du maréchal Clausel pour la construction de bateaux à vapeur, le capitaine se mêlant à la conversation nous dit : « Tant mieux, que les Français fassent ces trois cents bateaux à vapeur, nous leur fournirons les machines. » Le mot me parut caractéristique. Je dois dire encore que tous les Anglais que nous avons

entendus là, et qui venaient d'habiter quelque temps la France, déclaraient que la centralisation était la plaie de notre pays, et que l'Angleterre serait perdue, si Londres était pour elle ce que Paris est pour nous.

Pendant que nous nous entretenions ainsi, les côtes de la France disparurent tout-à-fait à nos regards, le vent était très-favorable, et en deux heures et demie nous nous trouvâmes en face de Douvres.

En entrant à Douvres j'eus vraiment l'idée d'une ville anglaise. Douvres est entouré d'une ceinture de collines, les maisons sont en brique, élégamment ornées, les places entremêlées d'arbres et de gazons. Les balustrades en fer qui séparent toutes les habitations, les fleurs, le lierre qui ornent les façades donnent à cette ville un aspect qui me frappa et qui contraste singulièrement avec nos villes de France.

De Douvres à Londres on passe à travers de belles prairies entrecoupées de parcs et de jardins; à droite l'horizon s'agrandit, et laisse apercevoir la Tamise couverte de vaisseaux, et de bateaux à vapeur. Partout on voit les effets d'une habile culture. Partout règne l'apparence de la richesse ou de l'aisance. En France nous avions laissé les images de guerre, de misère et de division, et nous ne trouvions dans le comté de Kent, à l'entrée de l'Angleterre, que l'aspect d'une sécurité profonde et d'une étonnante prospérité. Les tours à créneaux s'élèvent à côté des clochers gothiques, et de vastes manufactures à côté des châteaux anciens et modernes de l'aristocratie anglaise.

Nous passâmes rapidement à Bridge, où l'on remarque

un ancien prieuré, modèle d'élégance de l'architecture gothique; à Cantorbéry, dont la belle cathédrale renferme la chapelle où saint Thomas fut assassiné; Chatham, célèbre par ses arsenaux de marine; Rochester, ville très-ancienne; Gravesend, où s'arrêtent les vaisseaux pour être visités; Deptfort, où habitait Pierre-le-Grand quand il vint apprendre en Angleterre la construction des navires.

Nous faisions ce voyage avec quelques Anglais de Douvres et de Londres. Un Anglais, qui était sorti d'une très-belle maison à Douvres pour monter dans notre voiture, nous dit un mot que j'ai recueilli. Nous parlions des affaires d'Orient et des embarras politiques qu'elles pourraient produire. « Je ne regarde les choses, dit-il, qu'au point de vue industriel et commercial. » Quand nous insistions sur la mauvaise position faite à la France et sur la nécessité d'un congrès européen pour le démembrement de la Turquie et la révision des traités de 1815: « je n'ai pas fait sortir encore la question de ses gonds, répondit-il. » (I coud not make out the question yet.)

La grande faute des négociations de la part de la France a été si bien l'acceptation des conférences à cinq, que j'ai entendu dire à Douvres ce que j'ai entendu répéter dans toute l'Angleterre. Mais pourquoi la France se plaint-elle? Elle avait accepté une conférence à cinq, et quand son opinion n'a pas prévalu, elle n'a pas voulu ce que voulaient les quatre autres puissances.

C'est en vain que nous répétions: « Mais la France avait toute l'influence en Orient, elle l'a perdue. C'est un intérêt dynastique qui a amené cette situation. » Pour toute

réponse on nous disait : « mais la France avait accepté une conférence à cinq!

Enfin nous voici dans les immenses faubourgs de Londres éclairés de la manière la plus brillante. Il était nuit, La ville resplendissait de clartés. Vous comprendrez aisément toutes les pensées qui se pressaient en foule dans mon esprit à la vue d'une ville qui exerce une si grande influence dans le monde, et qui croit avoir détrôné Rome et Paris. Habitant depuis tant d'années la capitale de la France, ce foyer du monde intellectuel, que les étrangers appellent le cerveau et le cœur du monde, le soleil de l'Europe, j'avais vu cette année la métropole du monde religieux, Rome, et je me trouvais maintenant dans Londres, le centre d'action du commerce et de l'industrie du monde entier. Je voyais cette ville qui a hérité de la puissance des Papes, de la grandeur de Charles-Quint et de Louis XIV, de la richesse de Gênes, de Venise et de la Hollande, et je la trouvais toute occupée des succès de Saint-Jean-d'Acre et de la prise de l'île de Chusan. Déjà maîtresse de l'Inde, l'Angleterre frappait aux portes de la Chine pour y étendre sa domination, la Syrie retentissait du bruit de ses triomphes, et l'Egypte allait subir sa loi.

Je voulais voir sur quoi reposait cette immense puissance, je croyais que mon jugement pouvait être utile à mon pays. Tout était grave dans cette mission que je m'étais donnée.

Le lendemain de mon arrivée je me présentai chez quelques hommes politiques, et entr'autres chez un de nos amis depuis dix ans à Londres, et qui connaît tout

de l'Angleterre, les choses et les hommes. Les secrets de la constitution et de la politique me furent découverts, et il me fut démontré que la force réelle de l'Angleterre reposait sur son unité aristocratique et que toute sa faiblesse venait de ses divisions religieuses. Tout dans mon voyage m'a démontré ces deux vérités; mais n'anticipons pas. Je vous parlerai dans une autre lettre des monuments de Londres, de mes conversations et de mes observations sur les mœurs anglaises. Il faut à présent que vous me suiviez à Liverpool, à Manchester, à Leeds, dans les Docks, dans les magasins de Londres et des grandes villes commerçantes, et dans mes courses sur les chemins de fer.

De Londres nous avons pris, à dix heures, le chemin de fer de Birmingham, où nous sommes arrivés à deux heures et demie. Londres, en 1831, comptait 1,500,000 habitants. La communication la plus rapide est maintenant établie entre toutes les parties de ce royaume, grâce aux chemins de fer qui le sillonnent dans tous les sens.

Nous avons passé à Harrow-on-the-Hill, où lord Byron a été élevé. Tout le pays ressemble à celui que nous avons parcouru de Douvres à Londres.

A Wolverton, où les voitures s'arrêtent, nous sommes entrés dans un bâtiment de station où tous les voyageurs ont pu déjeûner. Rien de plus élégant, de plus magnifique, de plus éclatant. A Darby, j'ai eu la même surprise. C'est vraiment une scène des *Mille et une Nuits*. On se croirait servi par des génies.

Près de Coventry on nous a montré les ruines du château de Kenilworth.

Nous avons traversé plusieurs comtés : le Hertford-Shire, le Be.lford-Shire, le Buckingham-Shire, le Northampton-Shire, le Leicester-Shire, le Warwick-Shire, le Worcester-Shire. Nous avons passé près de Nottingham, où Charles I[er] leva l'étendard de la guerre civile. Après avoir visité Birmingham, nous avons passé à Staffort, près de Newcastle, à Hertford, traversé le Lancashire, et arrivé enfin à Liverpool à neuf heures du soir. J'avais fait près de cent lieues en neuf heures.

Ce qui m'a le plus frappé dans ce voyage d'Angleterre, c'est le contraste de ce pays avec le nôtre. L'un humilié, abaissé, isolé; l'autre brillant de splendeur, et offrant l'aspect de l'activité, du mouvement et d'une richesse inouïe.

L'Angleterre est coupée dans tous les sens par de belles routes, des canaux et des chemins de fer; ses côtes, ses ports, la Tamise, sont couverts de vaisseaux prêts à partir pour toutes les contrées du monde ou qui en arrivent. On évalue à trente mille le nombre de bâtiments qui entrent à Londres et en sortent. La circulation sur les routes, les chemins de fer et les canaux n'est pas moins grande que le mouvement de la navigation. Quand on parcourt l'Angleterre la nuit, toute la campagne paraît brillante de lumière. Dans le Yorshire, j'ai été frappé de ce spectacle. Les vitrages des manufactures resplendissent partout, et les hauts fourneaux éclairent la campagne comme des phares. Là se trouve un peuple de travailleurs, poussé à la conquête du monde par ses machines et ses magasins. On comprend ce que doit être la richesse d'un état qui, indépendamment de son

immense navigation dans toutes les parties du monde, possède chez lui 600 lieues de rivières navigables, 800 lieues de canaux, et plus de cent chemins de fer, ayant 1200 mille anglais de développements. Ceux de Londres à Birmingham, à Liverpool, à Manchester, à Leeds, sont établis avec le plus grand soin, et à des frais immenses, bien compensés par l'activité qu'ils communiquent à toutes les relations. Quand nous disions aux Anglais que nous n'avions rien de semblable en France, et que nous leur parlions de l'énormité de notre budjet et de notre déficit, ils n'en revenaient pas. Avec les mêmes ressources, disaient-ils, ils auraient couvert l'Angleterre de chemins de fer, et rempli nos ports de vaisseaux et de bâtiments à vapeur. Pour parler le langage des Anglais, je dirai qu'ils augmentent sans cesse le capital social et le dividende de chaque ville. Depuis dix ans le nôtre a perdu 50 pour cent, et il décroît toujours.

On comprendra comment, en cas de guerre, il a été possible à la Grande-Bretagne de faire de si grands armements, de fournir l'Europe d'armes et de subsides, et de soutenir la lutte la plus longue, sans diminuer ou affaiblir sa prospérité.

En 1789, la production française égalait la production anglaise, proportion des deux populations gardée. Les deux pays étaient dans des conditions égales. Des populations actives, industrieuses, intelligentes, des côtes étendues, de bons ports, des marines florissantes, des colonies prospères. A l'Angleterre, le commerce des mers du nord et l'Europe septentrionale; à la France, le commerce de l'Europe méridionale et de l'Orient, par

la Méditerranée, tel a été, il y a un demi-siècle, le point de départ des deux royaumes. L'un a prodigieusement grandi sous le rapport du bien-être du peuple et de la force, ainsi que de la prospérité de l'état; l'autre l'a suivi pendant les dix dernières années de la Restauration, il a été sur le point d'atteindre son rival, mais il s'est arrêté en 1830, puis il a rétrogradé et s'est affaissé, tandis que l'Angleterre marchait toujours dans les voies de la prospérité.

On doit reconnaître aussi l'influence de la richesse sur l'amélioration des classes inférieures. Ce peuple, qui connaît les affaires publiques, où chaque individu a son journal, qui porte dans son extérieur les apparences d'une éducation soignée; qui a le sentiment de sa force et de sa dignité, ce peuple a un air de distinction qu'on ne trouve dans aucun pays de l'Europe. C'est ce qui faisait demander à l'empereur Alexandre quand il vint à Londres en 1814 : « Où donc ici est le peuple? »

J'ai dû chercher avec soin d'où venaient ces résultats matériels qui ont élevé si haut l'Angleterre, et je dois dire que je les ai trouvés non dans cette révolution de 1688, que nos rêveurs de France ont voulu imiter, mais dans la légitimité de la maison de Hanovre depuis la mort du cardinal de Yorck, dans l'unité de l'aristocratie anglaise, antérieure à cette révolution, dont l'esprit a pénétré l'ordre social tout entier, enfin dans ce que l'Angleterre a conservé de la foi chrétienne.

Ecoutez les Anglais de toutes les nuances politiques, ils conviennent de l'interrègne de la liberté parmi eux pendant la suspension de l'hérédité du trône, quoiqu'elle

fût suppléée par l'hérédité de la pairie, véritable patriciat semblable à ce sénat qui a fait de Rome la véritable monarchie maîtresse du monde, car Auguste fut l'héritier unique de la puissance sénatoriale. Etait-on libre en Angleterre après l'assassinat de Charles Ier, en 1649 jusqu'en 1660, époque de la première restauration? A-t-on été libre depuis 1688 jusqu'à ce que la chaîne de l'hérédité ait été renouée par l'extinction des Stuarts et jusqu'à l'entrée du cardinal d'Yorck dans le sacré collége?

Ce n'est pas pour l'avantage des races royales, mais pour l'avantage des peuples qu'existe la légitimité ou l'hérédité du trône et son immutabilité. Ce n'est pas, comme on l'a dit, pour que les trônes soient toujours bien remplis, ce qui est impossible, mais pour qu'ils ne soient jamais vides, ce qui suffit au repos du monde. Tout ce qui se passe n'est pas de nature à pouvoir affaiblir le sentiment de la nécessité de ce principe dans les sociétés européennes.

Georges III, fou pendant un règne de près de quarante ans, montre un trône vide, mais non disputé, et son règne a commencé pour l'Angleterre cet empire du monde consommé à Waterloo.

Heureux les peuples riches de ce grand trésor de la légitimité! L'Angleterre l'a perdu en 1685, elle ne l'a recouvré que le jour où la pourpre romaine a caché la tête du dernier des Stuarts.

Avant Culloden, cinquante-huit ans après l'usurpation, si M. de Choiseul, ministre en 1759, l'avait été en 1746, Charles-Edouard avec cinq millions et cinq mille hommes de plus, couchait à Londres. L'hérédité c'est le complément de la royauté. La royauté de Tarquin a

passé dans le sénat. L'hérédité a perpétué Venise. La royauté sans l'hérédité a anéanti la Pologne. Heureux les pays où la légitimité perpétue les successions et ne fait qu'un roi de vingt rois! Heureux ces pays où l'on crie : Le roi est mort, vive le roi!

Les deux partis les plus puissants, les whighs et les tories, ne veulent ni l'un ni l'autre ruiner les fondements de la constitution; également riches, ils marchent au même but qui est la prééminence de l'Angleterre dans le monde entier. C'est ce qui fait qu'on ne les trouve jamais divisés sur les questions extérieures, et que dans les affaires intérieures leurs dissidences ne portent que sur l'étendue ou le temps de quelques concessions. J'entendais un tory me dire : « Les whighs passeront la session, nous sommes d'accord avec eux sur la question d'Orient, et ils peuvent faire sur la question d'Irlande ce que nous ne pourrions pas; nous les appuierons donc. »

Malgré les secousses de la révolution américaine et française, l'aristocratie anglaise se maintient par les traditions et par les formes, par la raison pratique qui n'a rien de commun chez les Anglais avec la raison française, qui est cependant la véritable raison, puisqu'elle est la faculté de tirer des conséquences, mais celle-ci va plus vite que les événements. On bouleverse tout en France, quand un ministre change; en Angleterre, il y a deux sous-secrétaires-d'état dans les ministères, un pour la politique, l'autre pour l'administration. Celui-ci reste toujours quand l'autre s'en va.

L'Angleterre possède aujourd'hui les deux grands leviers qui font la force des états, elle a la richesse terri-

toriale et la richesse industrielle. C'est là un fonds inépuisable qui lui assure une puissance aussi étendue, sans qu'elle ait besoin de ces grands armements qui ruinent le reste de l'Europe en temps de paix. Un grand état militaire lui est inutile; avec de l'argent elle acquiert la force qui lui est nécessaire, et soudoie, quand il le faut, les armées étrangères. Elle n'a pas besoin de grandes flottes, si elle n'est pas en guerre avec une puissance maritime; ses arsenaux, et ses chantiers, renferment à l'abri des intempéries tout ce qui est nécessaire pour organiser en peu de temps une marine redoutable. La richesse réelle et le crédit, voilà le mobile de cette puissance colossale à laquelle il est donné de remuer les empires et de les dominer. Il est impossible de comprendre la richesse de l'Angleterre, quand on n'a pas vu les bassins de Londres et de Liverpool, où sont rassemblés les vaisseaux de l'univers, où ils sont chargés, déchargés en un instant, et repartent souvent après quelques jours avec le coton qu'ils ont apporté sous forme de matière première, et qui a été transformé en étoffes à Manchester ou à Leeds. Manchester gagne 50 millions par an; Liverpool s'augmente de neuf pour cent par an, me disaient des Anglais.

Je voulais aller visiter les châteaux de la reine : A quoi bon, me dit-on, c'est inutile, ce n'est pas là qu'est la puissance de l'Angleterre. Allez voir les bassins de Liverpool et de Londres. Rien de plus étonnant, en effet. « Les vaisseaux y sont à flot dans tous les temps, dit un voyageur moderne, et y trouvent toutes les facilités nécessaires pour le radoub et l'approvisionnement. Des ma-

gasins immenses les environnent, précédés d'un quai assez large pour permettre la circulation des matelots, des voitures, des marchandises; il y en a qui contiennent jusqu'à dix étages assez rapprochés les uns des autres, et deux ou trois étages encore au-dessous du sol. Des milliers de poulies sont occupées sans cesse à monter ou à descendre les ballots de laine, de coton, de chanvre, les barils de sucre, d'épices, les bois de teinture, les fers, les grains et les huiles. Plusieurs hangars servent d'entrepôts momentanés dans les temps d'orage. Tout a été prévu avec une prudence admirable, même les moindres accidents. Les vaisseaux sont rangés sur trois lignes; les portes des écluses sont revêtues de bronze, hautes de vint-cinq pieds. Enfin au milieu de cette foule d'objets divers, de brouettes, de chariots, d'hommes à pied et à cheval, de matelots de toutes les nations, l'ordre n'est jamais troublé un seul instant. »

L'univers est ici. On ne s'étonne pas de la fierté des Anglais. J'ai assisté à Liverpool au départ d'un vaisseau pour l'Amérique. Il y avait vraiment de l'enthousiasme dans ce *hurrah* trois fois répété par les matelots, qui avaient suspendu un moment la manœuvre pour saluer Liverpool.

Vous comprenez, mon cher ami, quelles ont dû être mes réflexions en face d'un pareil état de choses.

L'Angleterre domine donc tous les vices de la situation qui lui a été faite par la révolution de 1688, en vertu de la légitimité, de la foi chrétienne, et de l'unité de son principe aristocratique. Quand on a parlé de guerre, le duc de Wellington et sir Robert Peel ont fait dire

à lord Palmerston qu'ils le soutiendraient. Les propriétaires des bateaux à vapeur ont offert leurs bateaux au gouvernement pour le blocus des ports de France. La Russie déguise une situation déplorable par l'unité de son principe despotique. Et nous, qui avons tous les principes de vie et de force, nous périssons parce que nous avons perdu notre grand principe d'unité; le principe monarchique. Ce principe seul avait fait et maintenu notre position en Orient, sa politique s'était transmise de règne en règne avec le sang de nos rois. Il avait toujours gagné du terrain sans en perdre; le principe parlementaire est venu avec sa faiblesse, ses hésitations, ses fluctuations, ses systèmes, ses théories, et ses éternelles discussions. Autant d'hommes qui gouvernent, autant d'avis et de lignes de conduite; une action incertaine, variable, irrésolue, flottante, s'est rencontrée à Constantinople et à Londres en présence de la politique russe, soutenue par l'unité de son principe despotique, et de la politique anglaise, soutenue par l'unité de son principe aristocratique. La politique extérieure de la Russie est encore celle de Catherine, et lord Palmerston n'a pas d'autres vues que M. Pitt, tandis que MM. Thiers et Guizot se font gloire de ne pas continuer la politique de Louvois et du cardinal de Fleury.

En moins d'un an, trois ministres dirigeants se sont succédés en France, et chacun avec ses hommes, ses principes, ses idées et ses tendances. Puis un parlement sans système, sans direction, qui veut et ne veut plus, avance et recule, s'engage et se rétracte, met des hommes sur le piédestal et les renverse un instant après,

se rend coupable en face du monde entier des plus grandes indiscrétions, discute longuement où il faudrait agir, et finit par laisser le gouvernement dans l'incertitude et dans l'impuissance.

Et notre France est cependant le pays qui, sous Louis XIV, était devenu le centre politique de l'Europe. Avec son principe fécond d'unité elle acquit le plus grand développement commercial; une marine nouvellement créée se mesurait avec succès contre les forces de l'Angleterre; le commerce français sans concurrence sous beaucoup de rapports, attirait les capitaux du monde entier; l'ordre régnait au-dedans avec l'abondance, tandis que le nom français était respecté partout.

Voilà ce qu'avait produit l'unité du principe monarchique fondée sur le principe catholique. Malheureusement Louis XIV au lieu d'assembler les états généraux, légua à ses successeurs tous les embarras qui naissaient de cet oubli des principes de la constitution antérieure de la France. Cependant, on peut remarquer que malgré les malheurs de la fin de ce règne et les fautes du règne suivant, la prospérité et la grandeur de notre pays ont duré un siècle après la mort du grand roi.

Il est bien remarquable que depuis le règne de la philosophie dont les principes triomphants ont produit cette révolution qui dure encore, la France soit devenue tour-à-tour pour l'Europe un sujet d'effroi ou de dédain, qu'elle ait vu le territoire de Louis XIV entamé, et maintenant le partage de l'Orient décidé sans elle.

« Le territoire de la France, a dit M. Marrast, n'a ni l'industrie de l'Angleterre, ni l'étendue de l'Autriche,

ni la population et les fortes armées de la Russie, et cependant son poids dans le monde a été immense. C'est qu'il avait un nom, celui de *France*, et ce nom depuis Charlemagne, a été repété au nord et au midi, dans toutes les crises par lesquelles les sociétés modernes ont passé pour se fonder; il a été répété, honoré comme un symbole d'honneur et de loyauté, il a été l'espérance de tous ceux qui souffraient, la protection des peuples qu'on opprime, la foi des faibles, la terreur des forts. C'est que ce nom est le plus sympathique aux yeux de l'Europe; il s'applique à ce peuple courageux, spontané, brave, généreux, qui n'éprouve les idées que pour les répandre, qui ouvre le premier la route à tous les autres. »

Qu'on n'imagine pas que le talent, l'habileté puissent suppléer au manque de cette unité qui seule peut faire tendre constamment toutes les forces sociales vers le même but. Mme de Stael dit que les Anglais regardent le commerce de l'univers comme leur patrimoine, ils le défendent partout et même aux extrémités du monde comme une frontière. Les mots paix et commerce sont en Angleterre, ce que paix et gloire sont pour la France. Le commerce est le premier principe de la prospérité anglaise, comme la gloire est le premier principe de la prospérité en France. Le commerce, disait un publiciste célèbre en 1801, ne pourrait tomber en Angleterre sans que ce pays n'éprouvât un malaise général; la France ne peut se séparer longtemps des idées de gloire sans perdre son estime et celle de l'Europe, et sans éprouver ce vague qui amène les révolutions.

En Angleterre tout se réunit autour d'un intérêt, en France c'est autour d'un sentiment et d'une idée qu'il faudrait rallier tous les esprits, et l'unité monarchique et le catholicisme peuvent seuls produire ce miracle.

Dans une deuxième lettre, j'examinerai les vices de la situation de l'Angleterre et les moyens de régénération de notre France.

Adieu, tout à vous.

DEUXIÈME LETTRE.

AU MÊME.

Londres, 21 décembre.

La première lettre que je vous ai écrite, cher ami, est, je crois, bien propre à vous faire connaître le génie de la nation anglaise pour les affaires et pour la politique. En vous parlant aujourd'hui de Londres et de ses monuments, je pourrai vous rendre compte des mœurs anglaises, de l'état de la religion et des arts.

Londres est une ville immense : toutes les rues sont tirées au cordeau et présentent des trottoirs magnifiques. Les habitations sont séparées de la rue par un fossé entouré d'une petite grille en fer. Chaque demeure est une véritable citadelle. Il y a deux ou trois étages aux maisons, quelquefois un seul, mais chacune n'a qu'un locataire. Partout règne une admirable propreté. Toute la ville est éclairée au gaz par des réverbères placés sur des colonnes distantes les unes des autres de quinze pieds.

L'uniformité qu'on remarque à Londres est fort triste. Toutes les rues se ressemblent, toutes les places sont plantées à peu près de même. Quand on a vu un quartier, on les a vus tous.

Ce qui confond d'étonnement, c'est la richesse de cette ville, c'est cette immense quantité de magasins où sont étalées les marchandises et qui ressemblent à une suite de palais de l'industrie. Londres est un vaste bazar.

C'est une boutique, un comptoir. On dirait que tout y est en vente. Tout est étalé sur la rue.

Hyde-Parck, Saint-James-Parck sont de grands jardins avec de petites allées. Il n'y a point ici d'idée des arts. Aucune grandeur, aucune convenance. Une statue a été élevée au duc de Wellington. Cette statue est un Achille nu, et au bas on lit qu'elle a été placée là par les soins des dames anglaises.

On ne peut se faire l'idée d'un climat plus sombre. Des brouillards pleins de fumée pèsent toute la journée sur la ville; c'est ce qui faisait dire à un ambassadeur de Naples : « la lune du roi mon maître est plus brillante que le soleil du roi d'Angleterre. »

J'ai vu Saint-Paul avec un grand serrement de cœur. Cette église magnifique ressemble à Saint-Pierre; mais elle est le temple du Protestantisme. A la même époque, l'année dernière, j'étais entré dans Saint-Pierre de Rome. Saint-Paul est entouré de tombes au-dehors, et rempli de tombeaux au-dedans. L'intérieur est vide, sans ornements, beau, froid, triste comme les figures anglaises, dont l'aspect est profondément mélancolique. La façade est en pierres, les unes sont toutes noircies et les autres très-blanches. Au milieu de tous les monuments de Saint-Paul j'ai fort admiré la simplicité d'une inscription qui se trouve au-dessus du chœur. On y trouve le nom de l'architecte Wren et ces mots latins : *Si monumentum requiris, circumspice. Si vous cherchez un monument, regardez autour de vous.* En effet, quel plus beau témoignage en faveur d'un architecte que son ouvrage même!

J'ai visité la Chambre des Communes et la Chambre des Lords. Ce sont deux grandes salles mal disposées. On éprouve à la vue de ces deux édifices la même surprise que les voyageurs ressentent à la vue du Xanthe, du Simoïs dans la Troade, ou des rivières et des montagnes de la Grèce. La barre de la Chambre des Communes, le bureau, les sièges des députés, les galeries, les salles des divisions, le fauteuil de l'officier de la Chambre, le trône de la reine à la Chambre des Lords, les balles de laine, les places des deux présidents, celles qu'on réserve aux fils de Lords et aux ambassadeurs dans la chambre haute, le banc des évêques, tout contraste singulièrement avec les idées qu'on apporte en Angleterre. C'est ici tout le contraire de Rome. A Rome, tout paraît plus grand qu'on ne l'avait imaginé; ici tout paraît plus petit, excepté ce qui regarde l'industrie et le commerce. Rien n'est en rapport dans les monuments avec la grandeur des souvenirs.

J'ai vu, à la chambre des Communes, les places occupées par M. O'Connel avec ses Irlandais, et la place du duc de Wellington à la Chambre des Lords. Ce sont là les deux grandes figures du Parlement. Il n'y en a pas d'autres.

On bâtit sur les bords de la Tamise un nouveau palais pour les deux Chambres. Tous les vaisseaux passeront devant le Parlement, dont une partie sera achevée dans quatre ans et l'autre dans douze ans. Mais où en sera alors la puissance parlementaire? C'est une question.

Il n'y a de vraiment grand ici que Westminster. Ce sont les restes d'une puissance qui n'est plus, et cette

puissance c'est le catholicisme. Westminster est une apparition des jours de foi de l'Angleterre. Rien n'est plus imposant; mais l'oubli des convenances, un des caractères du peuple anglais, est parvenu à gâter cette grandeur. On a mis là une tombe de comédienne, et Garrick y est placé à côté de Pitt et de Newton.

J'ai vu à Westminster le tombeau du duc de Montpensier, frère du duc d'Orléans : sa statue est couchée sur une pierre tumulaire avec une couronne ducale et un manteau couvert de fleurs de lys. Ce monument lui a été élevé par son frère, qui a gratté en 1831 les fleurs de lys de son écusson.

Les rois, les reines, les grands seigneurs de l'Angleterre sont ici avec les hommes illustres dans tous les genres, Newton, Pope, Canning et Watt.

Dans une des chapelles, Elisabeth et Marie-Stuart sont presque réunies. L'épitaphe de Marie-Stuart s'y trouve : *spei æternæ*. La chapelle des chevaliers de l'ordre du Bain est remplie de bannières et de devises françaises qui rappellent la conquête des Normands. Westminster, avec ses chapelles, ses rosaces, ses voûtes, son immense nef, ses portiques, ses colonnes, ses chapiteaux, est un des plus beaux monuments qui existent. Là on conserve le fauteuil d'Edouard-le-Confesseur et tout ce qui rappelle le catholicisme. Quand une chose est ancienne, elle est consacrée aux yeux des Anglais. La rareté, la curiosité sont des motifs d'admiration pour un peuple tout arbitraire qui n'a point de logique dans l'esprit, parce que ses institutions en sont dépourvues. On nous a montré Elisabeth, Marie, Charles II en cire,

avec leurs habits royaux, et l'épée et le bouclier de Richard II portés à son entrée dans Paris. Je ne veux pas oublier encore un trait caractéristique du pays, que j'ai recueilli à Westminster : « Voilà l'homme le plus grand qu'il y ait ici, » nous dit le gardien, devant la statue de Watt.

J'ai vu Wite-Hall, qui est derrière Westminster. « Souvent, dit M. de Chateaubriand, en revenant de mes courses autour de Londres j'ai passé derrière Wite-Hall, dans l'endroit ou Charles fut décapité. Ce n'est plus qu'une cour abandonnée où l'herbe croît entre les pierres. Je m'y suis quelquefois arrêté pour entendre le vent gémir autour de la statue de Charles II, qui montre du doigt la place où périt son père. Je n'ai jamais vu dans ces lieux que des ouvriers qui taillaient des pierres en sifflant : leur ayant demandé un jour ce que signifiait cette statue, les uns purent à peine me le dire, et les autres n'en savaient pas un mot. Rien ne m'a plus donné la juste mesure des événements de la vie humaine et du peu que nous sommes. Que sont devenues les personnes qui firent tant de bruit ? Le temps a fait un pas, et la face de la terre a été renouvelée. A ces générations, divisées par les haines politiques, ont succédé des générations indifférentes au passé, mais qui remplissent le présent de nouvelles inimitiés qu'oublieront encore les générations qui doivent suivre. »

Ce qui est vraiment singulier, c'est d'entendre les jugements les plus contradictoires portés par nos compatriotes sur ce peuple.

L'un exaltait la sagesse du peuple anglais, son res-

pect pour la religion, qui se manifestait par l'observation du dimanche, par son mépris pour les hommes sans foi. Il relevait son amour pour la Reine, la vénération que lui inspiraient les grandes existences aristocratiques.

Un autre me disait : Voulez-vous avoir une image très-juste de l'Angleterre. Voyez les femmes. Toutes ces couleurs brillantes que l'on admire sur leurs visages recouvrent des humeurs froides. L'éclat, la splendeur que vous trouvez ici partout cachent deux plaies immenses, la mendicité et l'hérésie. Il n'y a point de soleil dans ce pays. Les paysages, les figures, les maisons, tout manque de chaleur et de lumière. Il y a une richesse, une puissance au-dessus de toute idée; mais sous cet éclat il y a des vices sans nombre, un égoïsme, une cupidité insatiables, le culte de la matière, le matérialisme sur l'autel.

Le soleil manque ici au moral comme au physique. Le catholicisme, en se retirant de cette société, en a emporté toute la vie morale. Tout est calcul et ostentation, même la probité et l'aumône. Il n'y a rien qui vienne du cœur. La puissance, l'intelligence, sont très-développées, mais le cœur est aride. C'est à la lettre que les Anglais détestent les haillons. Ils ont horreur d'un pauvre. A côté du plus grand luxe on trouve la plus grande misère. Près de la magnificence de l'Angleterre se trouve l'Irlande, où les grands seigneurs possesseurs des terres ne vont jamais, et où les paysans meurent de faim.

Voyez les cimetières qui attendent les marchands de Londres, et de Liverpool, les princes de la terre. Il n'y

a pas une croix, mais des inscriptions froides comme les pierres, où on lit la date de la mort et la date de la naissance de ceux qui sont ensevelis. Les stations des chemins de fer, la Poste, la Bourse, sont des temples; les Eglises sont désertes, on n'y va qu'à certaines heures. Tout est réglé, même la prière, qui n'est plus un élan du cœur, mais une habitude stérile. Le culte est sans pompe, sans dignité. La crainte de Dieu existe en Angleterre; mais il n'y a point d'amour de Dieu. Je comprends l'ennui, le spleen des hautes classes, l'ivrognerie des classes inférieures. Et cette île s'appelait autrefois l'île des Saints. C'est maintenant le pays de l'hérésie orgueilleuse et froide.

Le peuple anglais est une nation de marchands, de boutiquiers. La cupidité est le mobile de tout. On demande d'un homme, combien vaut-il? Combien a-t-il? L'aristocratie, après avoir vendu la religion et la royauté à Henri VIII, s'est prosternée aux pieds du veau d'or. Toute la puissance anglaise est au service des passions cupides de la haute classe. Ce n'est plus Saint-Paul, c'est la Bourse, qui est le véritable temple de Londres.

Les arts sont nuls. Voyez leur théâtre, il se compose en général de fous, de folles, de spectres, de meurtres longuement exécutés et de sang. Dans les musées, on trouve des tableaux de peintres anglais. Il n'y a jamais eu un grand musicien dans ce pays? Dans les journaux, il n'y a pas la moindre critique. Rien n'est plus vrai que ce que l'on a dit, que le *qui vive* continuel de l'amour-propre en Angleterre rend la société insupportable, et que c'est une des causes de cette tristesse vague qui pour les

anglais est devenue une maladie mortelle. Il y a une telle estime pour l'argent ici, qu'un ministre étranger disait : « La pauvreté est ridicule en France, vice partout, et crime en Angleterre. » Il n'y a rien de moins militaire que le soldat anglais. Il porte son uniforme comme une livrée.

Autrefois l'Angleterre, animée de l'esprit de chevalerie, voulait faire des conquêtes sur le continent ; l'esprit de calcul a remplacé maintenant l'esprit de chevalerie. L'intérêt, voilà le mobile de toutes les spéculations ; et, comme on l'a dit, spéculer, c'est être Anglais. Dans les grandes familles, l'aîné est pair du royaume, et le cadet peut être marchand dans la cité. Un de nos écrivains a eu raison de dire : Il y a en Angleterre, malgré la richesse nationale, plus de misère individuelle que partout ailleurs. J'aimerais mieux moins de millionnaires et moins de gens à la charge de la paroisse. On n'ose presque pas punir de mort en Angleterre, de peur d'effaroucher les mœurs publiques par la multiplicité des exécutions ; et, pour dissimuler le nombre des coupables, on en a formé aux extrémités du monde des colonies dont le rapide accroissement est déjà un sujet d'embarras pour le gouvernement anglais, et deviendra un objet d'inquiétude pour ses voisins. On dit qu'aujourd'hui, 14 décembre, la journée est superbe. Pour moi elle est profondément triste, le soleil ne peut pas resplendir ; l'air est habituellement lourd, humide, épais. Hier, c'était dimanche, toutes les boutiques étaient fermées ; Londres avait l'air d'un vaste couvent ou d'une ville prise d'assaut.

Regardez les femmes, on les relègue dans un coin de

la maison, on les fait sortir de table au dessert : un peu plus, elles seraient comme des femmes musulmanes, qui ne prient ni à la mosquée, ni dans l'intérieur des maisons. Ce qui prouve que la royauté est peu de chose en Angleterre, c'est que les femmes, qui ne sont rien dans la famille, peuvent occuper le trône. On vous dit que l'ivrognerie a disparu : mais les fils des lords s'enivrent encore dans les clubs. Ivrognerie, spleen, ennui, suicide, prostitution, misère, voilà la rouille qui s'attache à l'acier de l'Angleterre.

Laissez-moi encore vous rappeler qu'il n'y a point de conversation à Londres, point de sociétés; les réunions sont des *raouts* fatigants, où l'on va pour se montrer. Avez-vous remarqué qu'on rit aux éclats, mais qu'on ne sourit pas. Les Anglais, a-t-on dit, ont vraiment deux cervelles : une dans la tête, l'autre dans le cœur; tout chez eux est calcul. Sans la manie du suicide, si commune ici, il faudrait se jeter après un Anglais qui se précipiterait d'une fenêtre, on pourrait croire qu'il y a cent pour cent à gagner. On compte cinq éléments à Londres : la brique, le brouillard, les planches, le coton et l'hérésie. Il n'y a de mûr que les pommes cuites, de poli que l'acier, et toutes les femmes ont deux bras gauches (1). »

Dans tout ce qu'on vient de lire on trouve ce que les Anglais appellent de l'*humour*; c'est un peu le ton de la satyre, mais il y a aussi de grandes vérités.

(1) Voici comment un écrivain français explique la gaucherie des anglaises : elle vient, dit-il, de ce qu'on les laisse jusqu'à quatorze ou quinze ans entièrement libres de tous leurs mouvements. Ce n'est qu'à l'âge de quatorze ans qu'on songe à leur donner du maintien. Alors elles ont des habitudes formées.

Je n'oublierai jamais la réponse d'un jeune homme de Liverpool qui avait été quelques années en France, et qui me disait avec un accent profond de conviction : « Je regretterai toujours la France, c'est le pays du bois, du vin et du soleil. » Les visages sont beaux sans physionomie; on sent ici l'ennui partout. Il faut cependant rendre justice au calme étonnant de ce peuple, qui a vraiment une *raison réfléchie*, selon l'expression d'un Anglais, et une persévérance que nous n'avons pas.

Un grand écrivain de la France a cherché le secret des mœurs des Anglais dans l'origine de ce peuple. « Mélange du sang français, a-t-il dit, il forme la nuance entre ces deux nations. » Leur politique, leur religion, leur littérature, leurs arts, leur caractère national, lui paraissent placés dans ce milieu, ils semblent réunir en partie à la simplicité, au calme, au bon sens, au mauvais goût germanique, l'éclat, la grandeur, l'audace et la vivacité de l'esprit français.

Je crois que les institutions ont plus d'empire sur les mœurs des peuples que le sang d'où ils sont sortis et le climat où ils vivent. Un Anglais me disait : « Nous sommes partout les mêmes, dans l'Inde comme ici : le climat ne change rien à notre caractère. » En effet, l'esprit de suite et la persévérance des Anglais sont un prodige, quand on les compare aux Français, qui ne finissent rien, et qui font tout par inspiration. L'Inde et Alger peuvent servir à faire connaître le génie des deux peuples.

Ce que j'ai remarqué en Angleterre, c'est une ignorance étonnante de la politique des autres pays. Les An-

glais voient les effets sans en rechercher les causes. Quand je leur expliquai nos affaires de France et notre loi d'élections, et la charte de 1814, et la position actuelle des royalistes, ils étaient tout étonnés, mais je dois dire qu'ils reconnaissaient aussitôt la justesse de tout ce qui leur était dit. Ce qui les confondait, c'était l'exclusion de la grande propriété de toute influence dans nos colléges électoraux, notre centralisation et l'absence de toute unité. Vous avez, me disait un whigh, beaucoup d'esprit, de l'imagination, du génie même; mais de la raison réfléchie, point. Quand j'eus répondu que la France avait gardé sa monarchie et sa religion pendant 1,400 ans, et qu'il n'en était pas de même de l'Angleterre, il finit la conversation en disant : « Au reste, nous ne nous mêlerions de vos affaires que si vous dérangiez les nôtres. Nous ne savons pas les secrets de vos divisions. » C'est là de l'égoïsme national, c'est le mot de M. Dupin : Chacun pour soi. L'égoïsme et l'orgueil sont le fond de ce peuple, d'où la charité s'est retirée avec le catholicisme.

TROISIÈME LETTRE.

AU MÊME.

Londres, 22 décembre.

Me voici arrivé à la grande question du protestantisme et du catholicisme, à la situation de la religion dans ce pays.

C'est le côté faible des Anglais. Un Italien de beaucoup d'esprit, établi depuis longtemps à Londres, me disait : « Les Anglais sont tous fous quand ils parlent de religion. Vous venez de causer, ajoutait-il, avec un homme que vous avez trouvé très-raisonnable, eh bien! il n'irait pas à Rome, il aimerait mieux, comme Luther, voir le diable que le pape. »

On pourrait croire cependant que les anciens préjugés contre les catholiques ont tout-à-fait disparu. Qui ne se rappelle cette frégate anglaise illuminée dans le port de Gênes quand le pape vint de Savone en cette ville? Qui peut avoir oublié la manière dont le clergé anglican reçut les prêtres catholiques pendant la révolution (1)? et enfin ce dîner protestant de Manchester, où M. O'Connel porta la santé du pape?

Tous les jours j'allais à la chapelle française, placée dans un lieu écarté, suivant les prescriptions antérieu-

(1) L'Université d'Oxford fit imprimer à ses frais et distribuer gratis aux prêtres français un nouveau Testament avec ces mots : à l'usage du clergé catholique exilé pour la religion.

res à l'émancipation des catholiques. Les cochers protestants qui m'y conduisaient, les Anglais à qui je demandais le chemin, ne manifestaient aucun sentiment qui pût faire croire que c'était bien la même ville où le cri *au pape!* avait fait une révolution sous Charles Ier, où une pétition en faveur des catholiques avait allumé une insurrection, et où l'on brûlait le pape en effigie.

En arrivant, j'allai voir l'évêque de Londres; je trouvai un prélat très-simple, très-bon, des meilleures manières ; je lui parlai des progrès du christianisme : « oui, me dit-il, il existe en effet des progrès, mais c'est dans le peuple que nous nous recrutons comme aux temps apostoliques. » Je lui demandai ce qu'il fallait penser du mouvement qui se faisait remarquer dans l'université d'Oxford, il me répondit : les docteurs d'Oxford voudraient l'autorité divine pour eux et non pas pour elle; ils la veulent, mais sans sa source ou son origine. On m'avait assuré la veille qu'il était radical : je suis whigh, me dit-il, et non radical, il est bien difficile à un évêque catholique de n'être pas whigh en face de la question d'Irlande.

L'Irlande! l'Irlande! Voilà en effet le point vulnérable de l'Angleterre. Là sont venus se briser tous les efforts faits par son aristocratie pour défendre sa prétendue tolérance et son amour pour la liberté. L'oppression était trop évidente pour pouvoir être justifiée. Le catholicisme, voilà la logique vengeresse qui détruit pièce à pièce tout le gouvernement arbitraire de la Grande-Bretagne.

En effet, le gouvernement de l'aristocratie étant fon-

dé sur la religion anglicane, toutes les attaques contre le clergé anglican sont en réalité des attaques contre la constitution et contre la chambre des lords où l'Eglise établie domine par ses évêques. Toutes les richesses de l'église sont entre les mains de l'aristocratie, car les évêchés et les cures sont donnés aux fils des lords ou des négociants de l'Angleterre.

L'aristocratie possède la richesse et le sol; mais comme l'Etat repose sur l'Eglise, toutes les attaques contre l'Eglise deviennent des attaques contre l'Etat. La logique manque à toute cette puissance.

Aussi le grand danger de la constitution anglaise en ce moment est dans le progrès des catholiques et des méthodistes. Les méthodistes disent aux anglicans : « vous vous êtes séparés de la papauté, source de tout l'épiscopat anglais, puisque le moine saint Augustin qui a converti l'Angleterre a été envoyé à Londres par le pape saint Grégoire; nous nous séparons de votre épiscopat en vertu du *droit* que vous avez eu de vous séparer de la papauté. » Les catholiques disent aux anglicans : « si vous revendiquez la succession épiscopale depuis les apôtres, nous seuls l'avons conservée, nous seuls en gardons la source. » Et quand les anglicans invoquent la tradition pour se défendre contre les méthodistes, les catholiques triomphent parce qu'ils montrent leurs titres écrits dans la tradition universelle!

La position du clergé anglican est donc faible de tous les côtés, et comme ce clergé est l'arc-boutant de l'aristocratie, toutes les pierres qu'on enlève de la religion anglicane minent tout l'édifice de la constitution.

Ces faits sont tellement graves que je ne crains pas d'être démenti en disant, et c'est là le mot de la situation actuelle, que les questions en Angleterre aujourd'hui ne sont plus des questions politiques, mais des questions religieuses.

Les progrès du catholicisme produisent dans ce moment une véritable réaction dans l'opinion tory et même whigh.

Il ne faut pas s'étonner de ce résultat, car la révolution de 1688 a été faite contre Jacques, quand ce prince voulut que les catholiques pussent siéger au parlement sans faire le serment du test, le serment contre la transsubstantiation.

On se rappelle qu'au moment où la révolution française éclata, les catholiques, qui ne pouvaient être alors ni officiers ni avocats, purent devenir avocats et capitaines, et cette concession fut faite parce que l'aristocratie craignait que l'Irlande ne se soulevât contre l'Angleterre.

Quand les Russes marchèrent sur Constantinople en 1828, les tories qui étaient au pouvoir, redoutant une guerre qui pouvait survenir en Orient et soulever l'Irlande, apportèrent au parlement le bill d'émancipation. Quatre ans auparavant M. Sheil membre de la chambre des communes m'avait annoncé cet événement.

Personne n'a oublié que le vieux chancelier ami du duc de Wellington, lord Eldon, déclara que ce bill était la destruction de la constitution anglaise.

L'entrée des premiers catholiques irlandais dans la chambre des communes fut suivie bientôt de l'adoption

du bill de réforme parlementaire, et par un trait bien frappant de la politique providentielle, quinze votes, les votes de quinze Irlandais, renversèrent la loi sur laquelle reposait la domination de l'aristocratie anglicane.

L'aristocratie, ce jour là, perdit l'unité politique, elle nommait la majorité de la chambre des communes par les bourgs pourris, elle formait les ministères, elle avait donc tout le pouvoir dans ses mains. La chambre des communes lui échappant, au lieu d'un seul pouvoir il y en avait trois, et l'Angleterre se trouvait dans la situation où l'on avait placé la France par la charte de 1814 (1). Mais une réaction s'est opérée en faveur de l'aristocratie, et l'on a vu dans la chambre des communes une pétition contre les substitutions, c'est-à-dire, contre la propriété des biens passant à l'aîné jusqu'à la cinquième génération, repoussée par tous les partis; en sorte que

(1) Jusqu'en 1814 les familles patriciennes conservèrent une telle influence, même sur les élections des villes, que la chambre des Communes était alors classée dans les proportions suivantes :

75 fils aînés de pairs;
90 fils cadets de même rang;
200 propriétaires de fiefs, ou *lords of the manor;*
235 propriétaires inférieurs, héritiers présomptifs ou parents des propriétaires de fiefs;
58 jurisconsultes, savants, manufacturiers ou négociants.

658

De ces combinaisons et de ce tableau on peut conclure que non-seulement la chambre des pairs était héréditaire, mais que la majorité de la chambre des Communes se renouvelait sous l'influence d'une hérédité moins régulière, mais non moins réelle. Ceci explique l'unité d'action du gouvernement anglais et la faiblesse de l'opposition parlementaire.

l'aristocratie, ébranlée politiquement, se maintient par la famille, par les usages et par les mœurs. L'opinion et la famille soutiennent en ce moment l'état, au lieu que partout ailleurs c'est l'état qui soutient la famille.

Depuis quelques temps les tories ont profité habilement de cette disposition de l'opinion, et ont fait au moyen de leurs immenses fortunes des électeurs qui voteront pour eux. Ils espèrent retrouver ainsi dans la chambre des communes la majorité qu'ils ont perdue.

Les whigs, effrayés du mouvement des radicaux qui aspirent à la destruction de la chambre des lords, se contentent de maintenir les concessions faites aux dissidents et aux catholiques, et voudraient ne pas aller plus loin. L'un d'eux me disait : « Le bill d'émancipation et le bill de réforme sont un coup de marteau donné à la constitution, nous ne voulons pas en donner un second. »

Mais les dissidents et les catholiques réclament les conséquences de la tolérance et de l'émancipation, et ne comprennent pas qu'on veuille conserver l'Eglise anglicane, qui ne repose sur rien et qui est battue en brêche par tout ce qu'on lui oppose. O'Connel demande au nom de l'Irlande, que les corporations municipales soient nommées dans les villes de ce pays comme elles le sont en Angleterre, il demande que les dîmes ne soient pas payées par les Irlandais catholiques, que le surplus de l'argent nécessaire au clergé anglican soit appliqué aux écoles catholiques et protestantes, et enfin il veut pour l'Irlande un parlement comme l'Angleterre en a un, et comme l'Irlande en avait un avant M. Pitt. Au moment où je vous écris il proclame partout l'Union. D'un autre

côté, les dissidents travaillent au renversement de la suprématie de l'Eglise anglicane.

C'est là une position très-difficile, et toute l'Angleterre est occupée des écrits publiés dans tous les sens par les hommes appartenant aux diverses communions.

Un membre de la chambre des communes, M. Gladstone, homme de beaucoup d'esprit, vient d'imprimer un ouvrage où il soutient que deux Eglises seulement doivent être tolérées, parce qu'elles ont toutes les deux la succession épiscopale depuis les apôtres. Ces deux Eglises sont l'Eglise anglicane et l'Eglise catholique. L'Eglise presbytérienne d'Écosse qui domine dans ce pays, se voyant comptée pour rien, a protesté, et elle a dit : « Vous ne tolérerez donc plus la religion des Indous. » Alors M. Gladstone, qui est Anglais avant tout, s'est écrié : « Pour ce qui regarde l'Inde, c'est une exception, » ce qui veut dire que ce qui contribue à la richesse de la Grande-Bretagne, est en dehors de tous les principes ou bien est le premier de tous les principes.

Cette situation a produit à Oxford un mouvement important à constater. Les docteurs anglicans ont reconnu les progrès du catholicisme et du méthodisme, et maintenant que la discussion est établie, ils invoquent pour eux la succession apostolique, ils s'appellent l'Église catholique, ils se fondent sur la tradition, ils impriment les Pères de l'Eglise, ils prient pour les morts, et ils voudraient donner plus de pompe au culte extérieur.

L'évêque anglican de Londres, frappé de leur tendance, disait dernièrement à lord B.... que MM. d'Oxford étaient sur une pente inclinée, et qu'ils tomberaient

un peu plus tôt, un peu plus tard, dans le catholicisme. (1).

Ainsi cette constitution anglaise, qui a produit des effets si merveilleux, est minée dans ses bases. La révolution, faite par l'aristocratie contre un roi qu'elle accusait de vouloir ramener le catholicisme, donne aux Irlandais catholiques une force immense; car si les protestants anglais ont pu chasser le roi Jacques parce qu'ils

(1) Je lis aujourd'hui dans la *Revue des Deux Mondes* un article de M. Chasles, où je trouve le passage suivant :

« A la tête de tous ces faits, je place la réaction plutôt sentie qu'avouée des idées catholiques et de l'autorité contre les idées protestantes et l'examen. Cette tendance est d'une nouveauté si imprévue que personne assurément, et surtout nul protestant, ne sera tenté de nous croire. Que l'on nous permette au moins de voir, de prévoir et d'annoncer.

Les ennemis de l'épiscopat ont demandé la destruction de la hiérarchie; alors l'anglicanisme prenant l'alarme, et voyant d'avance la chûte de son institution et de ses droits, a sonné le tocsin contre les résultats définitifs du protestantisme. Un docteur Pusey a créé dans Oxford un centre de sémi-catholicisme, dont tous les arguments et toutes les tendances sont identiques aux idées et aux formules romaines. Un récent ouvrage de M. Gladstone, membre du parlement (the stata in relation with the church), soutient la nécessité d'augmenter les garanties de la religion nationale et de l'armer d'un pouvoir à peu près semblable au pouvoir de la papauté.

Récemment la *Revue d'Edimbourg* avouait franchement que le protestantisme s'affaiblissait, que le catholicisme acquiérait du pouvoir, et que cette marche ascendante d'une part et descendante de l'autre n'avait pas cessé depuis un siècle. Déjà les institutions universitaires d'Oxford cessent d'inspirer une vénération superstitieuse; on les discute. Les tories eux-mêmes prennent part à la discussion; au lieu d'opposer une résistance aveugle, ils essaient d'éviter par l'adresse et la bonne grâce les atteintes qui pourraient être les plus fatales à l'établissement, base ancienne et point de ralliement de leur parti. Ce sont des indices dont il faut tenir compte, ce ne sont pas les seuls.

L'affaissement du préjugé se fait sentir de toutes parts.

ne voulaient pas d'un prince, d'une autre religion qu'eux, les Irlandais catholiques qui sont au nombre de sept millions, peuvent chez eux renverser le gouvernement de l'aristocratie protestante.

Le passage suivant d'un voyage en Angleterre fera comprendre la difficulté réelle de la situation créée par la révolution de 1688. Le principe d'insurrection et de majorité parlementaire, voilà la véritable conspiration des poudres cachée sous le parlement anglais :

« L'idée de pacte ou contrat social est, dit Paley, une fiction ; il n'y a dans le fait jamais eu de contrat social ; et quand on admettrait que la première génération humaine eût fait un tel contrat, il ne saurait être obligatoire pour celles qui ont succédé. Chaque individu apporte en naissant tous les droits naturels inaliénés, et rigoureusement n'est point obligé d'obéir à des lois qu'il n'a point faites. Mais que deviendrait l'ordre social? Il est donc expédient d'obéir aux lois que l'on trouve établies *tant qu'elles assurent* la sûreté, la liberté et le bien-être du peuple, mais *pas plus longtemps*; et ici commence la résistance légitime. Qui en déterminera la nécessité? qui sera le juge? Paley répond : *every man for himself*, c'est-à-dire chacun pour soi, et à ses risques et périls ! Cela est hardi, *et, quoique parfaitement vrai*, semble prouver trop au premier coup d'œil ; car la conséquence en paraît être que si la résistance réussit, elle est légitime, louable et glorieuse ; et si elle ne réussit pas, elle est criminelle et mérite la potence. Mais il y a ici une petite distinction à faire entre légitimité politique et légitimité morale. Il est dans l'or-

dre, il est *expédient*, pour me servir de l'expression de Paley, que l'on pende les révolutionnaires qui ne réussissent pas, *in terrorem*, autrement il y aurait trop de révolutions. On ne peut pas faire de différence entre les bonnes et les mauvaises intentions, et la sentence sera révisée dans l'autre monde par le tribunal supérieur qui juge de la légitimité morale. Un nouvel ordre de choses une fois établi, il faut le maintenir, s'il fait le bien-être du peuple, et sans égard aux moyens qui ont établi ce nouvel ordre de choses; car en punissant l'usurpateur, on courrait risque de punir l'usurpé. Corneille *s'est approché* sans s'en douter, d'un principe juste et raisonnable dans la tirade suivante, qui se trouve dans Cinna.

Tous ces crimes d'état qu'on fait pour la couronne,
Le ciel nous en absout alors qu'il nous la donne;
Et dans le sacré rang où sa faveur l'a mis,
Le passé devient juste, et l'avenir permis;
Qui peut y parvenir ne peut être coupable,
Quoi qu'il ait fait, ou fasse, il est inviolable,
Nous lui devons nos biens, nos jours sont en sa main,
Et jamais on n'a droit sur ceux du souverain.

Mais l'usurpateur doit y prendre garde; ce principe est une épée à deux tranchants; il fait son danger en même temps que sa sauve garde; et si Corneille a raison de dire *quoi qu'il ait fait*, il a tort d'ajouter *quoi qu'il fasse!* On sera surpris d'apprendre que Paley était un homme d'Eglise. » Ce qu'on vient de lire renferme tous les dangers de l'ordre politique en Angleterre. Le

principe de l'insurrection et la souveraineté parlementaire, malgré tous les efforts de Burke et de ses amis pour établir que l'Angleterre n'a pas fait une révolution en 1688, mais une *évolution*, sont à l'état *latent* dans ce pays, et le protestantisme mène logiquement à l'incrédulité. L'Angleterre a fait deux révolutions, l'une contre le pouvoir des papes, l'autre contre la légitimité de ses rois. La seconde usurpation est finie par l'extinction des Stuarts, l'autre dure encore. Ces deux révolutions, l'une religieuse, l'autre politique, ont été tour-à-tour la véritable source de tous les maux de l'Angleterre.

J'ai donc eu raison de dire que ce qu'il y a de beau chez les Anglais dans leur respect pour la religion et pour la royauté, ce qu'il y a de force et d'unité dans leur aristocratie, leur vient ou du catholicisme ou de leur ancienne constitution; et que tout ce qu'ils ont de faible est le produit de leur révolution et du protestantisme.

Ce qui représente réellement la vieille Angleterre, *old England*, qu'on appelait l'Ile des Saints, ce sont les catholiques anglais dont la ferveur peut être proposée comme un modèle aux catholiques du reste du monde. Lumières, gravité, raison, douceur, sagesse, les catholiques anglais ont tout pour eux. Rien ne m'a plus frappé que le spectacle dont j'ai été témoin dans une église de Leeds. Le prêtre qui disait la messe fit une exhortation, et après il interrogea les catholiques présents sur tous les points controversés entr'eux et les sectes protestantes. « Croyez-vous, » leur demandait-il,

et les catholiques répondaient : « Nous croyons. » Quoi de plus touchant que de voir au milieu de l'Angleterre une Eglise sortant de ses ruines, après trois cents ans de persécution, pour renouveler la profession de foi qui avait allumé tant de bûchers! Oui, l'avenir est aux catholiques. Unité, perpétuité, voilà leur caractère, l'Eglise est une enclume qui usera tous les marteaux.

A Liverpool j'ai dit la messe le vendredi 11 décembre dans une petite chapelle d'une église catholique. Un enfant la servait. L'autel était très-simple, les ornements pauvres. Un petit crucifix le surmontait. J'étais en face de l'Irlande, et les Irlandais forment le grand nombre de catholiques de cette ville. Quelle différence avec les églises de Rome, où je me trouvais il y a un an! J'ai prié de tout mon cœur pour la France, pour mes enfants, mes amis, pour l'Irlande et pour la conversion de l'Angleterre.

Ah! mon cher ami, si l'Angleterre était catholique, et que sa puissance fut employée à étendre la religion au lieu de ne servir qu'au développement de son commerce et de son industrie, l'univers serait bientôt changé! Mais il semble que Dieu veuille que la religion de son Fils se propage toujours par les mêmes moyens qui l'ont établie. Quelques pauvres missionnaires sur des bateaux à vapeur anglais font plus pour la civilisation du monde que la puissance de l'Angleterre. Si les puissances chrétiennes se réunissaient dans ce moment, elles pourraient changer le monde en un siècle, mais le progrès sera plus lent, il viendra du zèle de nouveaux apôtres, il se fera par les sacrifices héroïques de quel-

ques prêtres du Christ, et le miracle ira se continuant jusqu'à la fin des siècles, après quoi tout sera dit pour les puissances du monde.

QUATRIÈME LETTRE.

AU MÊME.

Londres, 23 décembre.

En revenant de Liverpool à Londres, j'ai été frappé de ce que disait il y a quelques années madame de Staël de l'Angleterre : « C'est une suite d'habitations avec des jardins interrompue par des villes. » Madame de Staël ne connaissait pas les chemins de fer, elle avait vu les canaux, les ponts et les routes, et elle détestait la centralisation de France qui nous privait de tous ces biens.

« En Angleterre, dit un voyageur français, les canaux, les ponts et les routes sont l'œuvre des particuliers. Le gouvernement n'a pas la manie de tout diriger, comme si la lumière devait émaner de lui seul; les communes ne lui demandent que de rester dans l'ombre et de ne rien gâter, si je puis m'exprimer ainsi. Les routes à barrières (*turnpike roads*) sont payées par les voyageurs à cheval et en voiture, c'est-à-dire par ceux qui les usent, les canaux par ceux qui les fréquentent, les ponts par ceux qui les traversent; chacun de ces impôts sagement réparti, dédommage amplement les fondateurs, encourage l'industrie, ouvre de nouvelles voies à la prospérité publique, malgré son apparence fiscale. C'est une vérité reconnue (1). »

(1) M. Blanqui.

Londres m'a frappé encore plus la seconde fois que je l'ai vu. La Tamise avec ses mille vaisseaux, leurs pavillons et leurs flammes de toutes couleurs, offre un spectacle auquel rien n'est comparable; cette marine imposante au milieu des édifices et dans l'intérieur des terres, ces ateliers, ces forges, ces corderies répandus avec tant de profusion sur la rive gauche du fleuve, Greenwich, le tunnel, les magasins, les docks de l'Amérique et des Indes, la rue d'Oxford, dont la longueur est de près d'une lieue et la largeur de 80 pieds, les ponts, m'ont jeté dans une grande surprise, et ont renouvelé toute mon admiration pour le génie du peuple anglais.

Londres, jadis barbare, est le centre des arts,
Le magasin du monde et le temple de Mars.

J'ai pénétré dans la cité, et j'ai été étonné du singulier mélange des constructions modernes et des édifices des vieux âges qu'elle renferme. Londres a été dévasté par le feu, par la peste, par la famine, par la tempête.

Treize mille maisons furent brûlées dans l'incendie de 1664, et la peste enleva cent mille personnes en 1666.

Ne trouverait-on pas dans ces événements ainsi que dans la mer qui l'environne, dans ses révolutions et ses tempêtes, une explication de ce qu'il y a de sombre dans le génie du peuple anglais? Il faut remarquer aussi que depuis son origine l'Angleterre est le refuge des proscrits de tous les pays.

J'ai passé devant la tour de Londres, où périt Anne

de Boulen et où l'on montre encore la hache qui l'a frappée. A Charing-Cross, j'ai vu la statue de Charles Ier, et White-Hall, où s'éleva son échafaud, n'est pas éloigné. Les deux chambres, à Paris et à Londres, siègent près du lieu où périrent deux rois condamnés par deux assemblées. Quel rapprochement! quelle leçon!

C'est le 20 janvier 1649 que Charles Ier entra dans le parlement qui le jugea, et c'est le 20 janvier 93 que Louis XVI entendit lire au Temple sa sentence de mort.

On ne peut trop se rappeler toutes les circonstances du drame terrible où périt Charles Ier.

Le troisième jour du jugement, Charles voulut faire une proposition pour rendre la paix à son peuple. Il voulait déclarer qu'il abdiquait la couronne en faveur du prince de Galles. Cromwel, qui rêvait la royauté, empêcha que le roi ne fut entendu.

Rien de plus touchant que ces paroles du roi à son fils, le duc de Glocester, âgé de six ans. Charles le prit sur ses genoux et lui dit : « Ils vont couper la tête à ton père; peut-être te voudront-ils faire roi, mais tu ne peux pas être roi tant que tes frères aînés, Charles et Jacques, seront vivants. » L'enfant répondit : « Je me laisserai plutôt mettre en pièces. »

Charles Ier avait signé l'arrêt de mort de Strafford, et il s'en était repenti toute sa vie. « A Dieu ne plaise, dit-il sur l'échafaud au colonel Thomlison, que je sois si mauvais chrétien que je ne confesse que les jugements de Dieu sont justes contre moi, car souvent il punit justement par une injuste vengeance; cela se voit ordinairement. Je dirai seulement qu'un injuste arrêt que j'ai

souffert être exécuté est puni à présent par un autre injuste donné contre moi-même.

« Non seulement je pardonne ma mort à ceux qui en sont les auteurs, mais il faut que ma charité passe plus avant, je souhaite qu'ils se repentent, car véritablement ils ont commis un grand péché. Je prie Dieu qu'ils n'en reçoivent pas la punition, mais encore qu'ils puissent prendre la vraie voie d'établir la paix du royaume, car la charité me recommande non-seulement de pardonner aux personnes particulières, mais aussi de tâcher, jusqu'à mon dernier soupir, de mettre la paix dans le royaume.

« Messieurs, dit-il, en se tournant vers quelques gentilshommes qui écrivaient ce qu'il disait, je trouve la voie que vous prenez fort mauvaise à présent. Messieurs, pour vous mettre en un bon chemin, soyez assurés que vous ne ferez jamais bien et que Dieu ne vous assistera jamais que vous ne donniez à Dieu ce qui appartient à Dieu, et au roi ce qui appartient au roi (je veux dire à mes successeurs) et au peuple. Je suis autant pour le peuple qu'aucun de vous (1).

De nobles victimes furent immolées en l'honneur des funérailles du roi. Comment oublier lord Capell, qui demandant sur l'échafaud si la hache qui allait le frapper était celle qui avait porté le coup à Charles, la baisa avec respect! Lord Capell livra sa tête après avoir déclaré qu'il mourait pour Charles Ier, pour son fils et pour tous les héritiers légitimes de la couronne.

(1) Tout ceci se trouve dans une relation publiée à Londres après la mort du roi.

On sait que Cromwell vengea Charles Ier, et que lui, leur complice, chassa de Westminster tous les bourreaux du roi : la tyrannie succéda à la royauté. « Mon épée m'a élevé, disait Cromwell à White-Hall, si je veux monter plus haut, elle me maintiendra au rang qu'il me plaira d'occuper. » Bonaparte n'avait tué que la liberté, Cromwell avait tué la liberté et le roi.

Cromwell habita White-Hall, où il errait la nuit de chambre en chambre croyant toujours rencontrer un vengeur de Charles Ier.

Le fils de Cromwell, Richard, abdiqua après son père, n'emportant de White-Hall que deux grandes malles remplies d'adresses et de félicitations, où on lui disait que Dieu lui avait donné l'autorité pour le bonheur des trois royaumes. Aussi quand on lui demandait ce que renfermaient ces malles, il répondait : « le bonheur du bon peuple Anglais. »

On sait comment se fit la restauration. Des élections générales après la dissolution du long parlement, amenèrent les royalistes en majorité.

Charles II envoya une déclaration royale à ce parlement, et le parlement rappela son roi. Charles II entra dans Londres à trente ans.

« Les corps politiques, dit M. de Châteaubriand, commencent les révolutions, les corps politiques les terminent; une assemblée délibérante, souvent même illégale et sans droits réels, a plus de puissance pour rappeler un souverain au trône que n'en aurait une armée. »

A l'époque du traité de Ryswick, Guillaume consentait à reconnaître le jeune fils de Jacques pour son hé-

ritie. Jacques refusa : « Je me résigne, dit-il, à l'usurpation du prince d'Orange, mais mon fils ne peut tenir la couronne que de moi; l'usurpateur ne saurait lui donner un titre légitime. » Retiré à Saint-Germain, ce même prince avait écrit de sa main cette prière : « Je vous remercie, ô mon Dieu, de m'avoir ôté trois royaumes, si c'était pour me rendre meilleur. »

Maintenant que tout ceci est de l'histoire, les Anglais aiment à s'en souvenir. Il y a ici un tel respect pour ce qui est ancien, que la reine d'Angleterre sanctionne ou refuse un bill avec les paroles françaises apportées par les Normands : Le roi le veut, le roi avisera. Les armes, les devises et les bannières de notre patrie sont mêlées aux armes, aux devises et aux bannières anglaises, et les fleurs de lys brillent partout dans la chapelle d'Henri VIII.

Il y a un grand décousu dans tout ce qu'on remarque à Londres. Ce qui a de l'éclat et ce qui est ancien est sûr d'être admiré, et un Anglais me disait : Votre Henri III, en parlant du malheureux prince assassiné par Jacques Clément, comme nous disons notre Henri IV.

J'ai vu passer dans la Cité la voiture du Lord-Maire; elle est conservée avec soin depuis plus de trois siècles.

On admire tout ici : Cromwell et Montrose, la haine des Stuarts et l'amour pour les Stuarts. On aime Bonaparte autant qu'on l'a haï, Le poète Burns disait : Les muses sont toutes jacobites. *The muses are all jacobites*. Le *God save the King*, air d'origine française, était le chant des jacobites marchant au combat. Voici

une strophe de l'hymne des montagnards écossais, qu'on répéte à Londres :

« Ils ont ravagé et brûlé mon pays, ils ont égorgé mon père, enlevé mes frères, ils ont ruiné mes parents, brisé le cœur de ma mère; mais j'aurais tout supporté sans murmure si j'avais vu mon roi restauré. »

On parle de ces sentiments avec estime et en même temps on se félicite de la bataille de Culloden. A Westminster les républicains sont à côté des royalistes, les catholiques à côté des protestants. C'est la confusion que l'on a imitée à Versailles.

C'est à cause de ce défaut de principes, de cet arbitraire en tout, qu'il n'y a point d'orateurs ni dans la chaire, ni dans la chambre, ni au barreau. Il y a des hommes qui discutent les faits, des hommes d'affaires, mais point d'hommes éloquents. Sir Robert Peel n'est qu'un habile discoureur. M. O'Connell seul remue les masses, parce qu'il est homme de principe et de cœur. On ne sait pas ici ce que c'est que l'éloquence de la chaire.

« Il n'y a pas de pays, dit M. Chasles, où l'on prêche plus qu'en Angleterre. Un million de sermons par année tombant régulièrement de toutes les chaires, trouvent des auditeurs toujours, quelquefois des imprimeurs, des lecteurs jamais. La fadeur, la subtilité, la nullité, le lieu commun de ces discours que nous nous sommes imposé la tâche de parcourir, justifient bien l'indifférence du public. Point d'émotion, nulle simplicité, nul enthousiasme, aucun style. Ainsi s'annonce la décadence de l'anglicanisme dans son propre domaine. Les devoirs

les dogmes, les douleurs, les calamités, les consolations de l'humanité ne tiennent point de place dans ces sermons. Ils traitent de causes finales, de volition, d'impénétrabilité, de nécessité morale et de puissance déterminante : grâce au balancement des périodes et à leur lenteur, ces investigations de la chaire sont un sommeil tout préparé. »

Le nom de Waterloo et le nom du duc de Wellington se trouvent partout. A la tour de Londres, on conserve des cuirasses ramassées sur le champ de bataille de Mont St-Jean. Ce qu'il y a de plus remarquable dans cette bataille, qui a décidé du sort de Napoléon, c'est qu'elle a été gagnée par le duc de Wellington comme Marengo l'avait été par Bonaparte. C'est le général Bulow, qu'on n'attendait pas, qui a sauvé l'armée anglaise; c'est le général Desaix, qui était parti pour Gênes avec sa division, et que la pluie avait arrêté au passage d'un torrent, qui sauva l'armée française. Les deux plus grandes victoires de ces quarante années, qui ont créé et détruit l'Empire, sont pour ainsi dire indépendantes du génie des hommes qui les ont gagnées. Dieu a voulu marquer plus particulièrement de son sceau les deux événements qui changeaient la face des affaires européennes.

Au reste, il y a quelque chose de bien remarquable dans ces deux nations anglaise et française, qui s'élèvent et s'abaissent alternativement. Quand l'une est dans la gloire, l'autre est dans l'humiliation. Après les grands désordres de la révolution de 1649, nous avons eu la gloire de Louis XIV; M. Pitt a grandi par notre révo-

lution. Aujourd'hui nous sommes bien bas, l'Angleterre bien haut : sommes-nous au moment de remonter ?

CINQUIÈME LETTRE.

AU MÊME.

Je crois, cher ami, qu'il ressort clairement de tout ce que je vous ai écrit, que l'Angleterre doit tous ses maux à ses deux révolutions : l'une sous Henri VIII, qui l'a séparée de la papauté; l'autre sous Jaques II, qui lui a fait bannir un prince catholique. Cette dernière révolution, conséquence et complément de la première, la révolution de 1688, avait fait perdre à la Grande-Bretagne le principe de la légitimité, et, comme disait le vieux marquis de Lansdowne, tant que l'Angleterre fut sans légitimité, elle fut sans liberté.

Cinquante-sept ans après l'invasion des Hollandais et la fuite de son grand-père au mois d'août 1745, Charles-Édouard aborda en Ecosse; il marcha avec dix mille hommes sur Édimbourg, dont il s'empara; il culbuta 4, 000 Anglais à Preston, et s'avança jusqu'à quatorze lieues de Londres. Charles-Édouard mourut en 1788, et je tiens de la comtesse Albani que Napoléon lui dit en la voyant pour la première fois : « Madame, si vous aviez eu un fils de Charles-Édouard, je l'aurais rétabli sur le trône d'Angleterre. »

Pendant tout le temps qu'un Stuart a vécu, la maison de Hanôvre n'a donc pas pu se croire et ne s'est pas crue affermie sur le trône, parce que, comme le dit Fé-

nélon, tant qu'il y a un héritier, l'héritage peut être revendiqué dans les monarchies héréditaires. Aussi le marquis de Lansdowne, voyant des terres en décret, disait : Ces terres sont comme les royaumes usurpés. Il s'en suit qu'on ressent partout le contre-coup de cette situation violente et arbitraire.

La liberté de la presse fut donnée très-tard à l'Angleterre, et l'on sait quelle était la sévérité des lois contre ceux qui avaient des relations avec les Stuarts exilés. Prévenons ici une objection.

On ne peut méconnaître que la situation de l'Angleterre sous les derniers Stuarts ne fût abaissée à l'extérieur ; mais ce qui produisait ce résultat, c'était le combat entre le protestantisme et le catholicisme, et la lutte de la royauté et de l'aristocratie. L'arrivée de Guillaume produisit l'unité du protestantisme. Elle fit un grand mal à l'intérieur, mais elle imprima une direction unique à l'extérieur, et Guillaume, par sa haine contre le catholicisme et Louis XIV, devint le chef de la coalition européenne contre ce prince.

Dieu a mis tant de force dans ce principe d'unité, la loi du monde, qu'il continue à produire plusieurs de ses effets même dans le mal ; seulement ces effets sont accompagnés de grands désordres, et ils durent peu, parce que le mal étant toujours au fond appuyé sur une inconséquence, il finit par se détruire lui-même. C'est ainsi que la fausse unité protestante marche maintenant à sa ruine, malgré les flots de sang versés pour la maintenir et les lois draconiennes par lesquelles on avait cru la défendre. On peut voir maintenant que la proscription

du catholicisme, qui semble avoir été un moment favorable à l'unité anglaise, menace aujourd'hui l'Angleterre de sa ruine, si elle ne rentre pas dans l'unité de l'Église.

« Qu'est-ce qu'un changement de dynastie, disait le *Journal des débats* en février 1830? Est-ce une révolution? Oui, et de l'espèce la plus dangereuse.

« Qu'a coûté à l'Angleterre sa révolution de 1688? Soixante ans de lois d'exception et d'arbitraire légal. Soixante ans pendant lesquels toute opposition était soupçonnée d'être Jacobite ou forcée de l'être, et par conséquent impuissante à défendre la liberté. La guerre civile du prince Édouard, la guerre d'Écosse, plus d'un siècle d'oppression des catholiques et d'esclavage de l'Irlande, car jusqu'à l'émancipation, c'est en quelque sorte le jacobitisme qui a palpité en Irlande. Voilà ce qu'a coûté à la liberté et à la stabilité de l'Angleterre la révolution de 1688.»

«L'usurpation, dit B. Constant, ne présente aux peuples ni les avantages d'une monarchie, ni ceux d'une république. Ce n'est pas tout de se déclarer monarque héréditaire : ce qui constitue tel, ce n'est pas le trône qu'on veut transmettre, mais celui dont on a hérité. L'usurpation peut bien s'intituler monarchie, mais elle conserve l'agitation des révolutions qui l'ont fondée. Ces prétendues dynasties nouvelles sont aussi oppressives que la tyrannie. C'est l'anarchie de Pologne ou le despotisme de Constantinople. Que de ruses, que de parjures, que de violences elle nécessite! Comme il faut invoquer des principes qu'on se prépare à fouler aux pieds, pren-

dre des engagements que l'on veut enfreindre, se jouer de la bonne foi des uns, profiter de la faiblesse des autres, éveiller l'avidité où elle sommeille, enhardir l'injustice où elle se cache, la dépravation où elle est timide, mettre en un mot toutes les passions coupables comme en serre chaude pour que la maturité soit plus rapide et la moisson plus abondante ! Un monarque arrive noblement au trône, un usurpateur s'y glisse à travers la boue et le sang, et quand il y prend place, sa robe tachée porte l'empreinte de la carrière qu'il a parcourue. Je ne suis pas assurément le partisan du despotisme; mais s'il me fallait choisir entre l'usurpation et le despotisme consolidé, je ne sais si ce dernier ne me paraîtrait pas préférable. »

S'il y a donc un fait bien établi dans l'histoire, c'est le mal produit en Angleterre par l'usurpation de Guillaume. Cette usurpation est finie, puisque la reine Victoria est aujourd'hui la légitime souveraine. Mais il y a encore dans les trois royaumes une usurpation qui est une source de divisions, et qui peut être fatale à ce grand pays. C'est l'usurpation du pouvoir spirituel par le pouvoir temporel.

On sait que Henri VIII, voulant épouser Anne de Boulen, s'irrita contre Rome, qui avait condamné l'annulation de son mariage avec Catherine d'Aragon, annulation prononcée par Crammer, archevêque de Cantorbéry. Dans sa colère, ce prince résolut de soustraire sa personne et ses états à la juridiction de saint Pierre, et se fit décerner, par le parlement, le titre de chef terrestre et suprême de l'Église anglicane après avoir défendu lui-

même contre Luther les droits et l'autorité des papes.

Henri VIII fit dresser une formule de serment que les évêques et le clergé étaient obligés de souscrire sous peine de mort.

Le duc de Sommerset, tuteur d'Édouard VI, ajouta l'hérésie au schisme : il était poussé par l'archevêque Crammer, qui voulait faire accréditer son mariage, que jusque-là il avait tenu secret.

Sous Marie, le parlement revint au catholicisme. Mais sous Elisabeth, fille d'Anne de Boulen, dont le mariage avait été déclaré nul par l'archevêque Crammer, la réforme fut rétablie. Elisabeth comprit, dit Heylin, dans son *Histoire de la Réforme*, que son état de fille illégitime et la primauté du pape ne pouvaient subsister ensemble. On proposa au parlement une loi qui donnait à Elisabeth le titre de gouvernante suprême dans toutes les choses spirituelles et temporelles. La reine convoqua tous les évêques, et leur déclara que dorénavant elle regarderait comme ennemi de Dieu et de sa couronne, quiconque oserait soutenir les prétentions de l'*évêque de Rome*.

Elle fit partir ensuite des commissaires pour les diocèses, qui, sur le refus des évêques de prêter le serment, les chassèrent de leurs sièges. Il n'y eut que l'évêque de Landaff qui signa. Parker, nommé au siège de Cantorbéry, fut sacré et confirmé sur les lettres-patentes de la reine, par quelques évêques d'Édouard déposés canoniquement sous Marie. De cette manière, les sièges se trouvèrent remplis en 1562, et les nouveaux prélats dressèrent entre eux une déclaration de loi en trente-neuf articles,

qui reçut la sanction du parlement et de la reine (1).

Le clergé convoqué avait déclaré la croyance apostolique sur les dogmes menacés, les deux universités s'étaient unies au clergé. A la première lecture des trente-neuf articles au parlement, tout le banc des évêques protesta et déclara que le serment de suprématie blessait la foi. Elisabeth les fit chasser de leurs églises.

Elisabeth nomma de nouveaux évêques, et au lieu de recourir au pape pour leur institution, elle voulut faire sacrer les métropolitains par les évêques de leurs provinces. Tout fut irrégulier et rempli de nullités dans ces actes; mais Elisabeth couvrait tout de son autorité usurpée. Voici comment s'exprime à ce sujet un auteur contemporain : « *Femineo et à seculis inaudito fastu se papissam et caput ecclesiæ fecit* (2). »

Comment s'étonner maintenant d'avoir vu sortir de l'église anglicane des presbytériens, des indépendants, des

(1) Voici ce que dit Sterne des 39 articles : « On conçoit que tous ces articles puissent être crus, en supposant qu'une personne en croie un, une seconde un autre; mais je n'imagine pas qu'il y ait jamais eu quelqu'un assez imbécile pour les croire tous. »

« Nos ecclésiastiques, dit Gibbon, ne les signent aujourd'hui qu'à contre-cœur ou avec un sourire. »

(2) La succession apostolique n'existe pas en Angleterre. Il est de principe que celui qui se soustrait à l'autorité de l'Eglise perd par le fait toute la juridiction qu'il en avait reçue, il ne lui en reste plus aucune à communiquer. Le cardinal Poole a été le dernier archevêque de Cantorbéry dans la succession apostolique, et Parker le premier de l'établissement parlementaire et royal.

La consécration de Parker eût-elle été valide (ce qui même, d'après Lecourager, est au moins douteux pour en parler le plus favorablement possible), il est certain que la juridiction de l'Eglise n'a pu lui être communiquée.

puritains, des sociniens, des quakers, des anabaptistes, des frères moraves, des frères de la nouvelle Jérusalem, des latitudinaires, et la foule des méthodistes? Comment ne pas reconnaître la source d'où viennent toutes les dissensions qui règnent en Angleterre sur tout ce qui tient à la religion?

On a été effrayé à l'avénement de la reine Victoria du serment de haine à la papauté qu'on lui a fait prononcer. Tout ce langage des sectaires dans la bouche d'une jeune princesse était vraiment quelque chose de blessat

Comment les rois de l'Europe, qui ont étendu la main sur le pouvoir spirituel, ne sentent-ils pas qu'ils ne peuvent plus maintenir la soumission des peuples? Car pourquoi n'usurperait-on pas leur pouvoir comme ils ont usurpé celui que saint Pierre a transmis à ses successeurs. S'ils ne reconnaissent pas le pape comme le vicaire de Jésus-Christ, comment veulent-ils que les peuples reconnaissent en eux les lieutenants de Dieu. C'est cette usurpation de Henri VIII qui a causé la mort de Charles Ier. (1)

La reine Victoire, comme l'empereur Nicolas, savent bien qu'ils n'ont reçu aucune mission de Jésus-Christ, pour l'administration de son Eglise et le dépôt de sa doctrine. Ils n'ont aucun droit de prononcer sur la foi, les hérésies, l'ordination, la mission, la destitution des évêques. Ce n'est pas à eux que Jésus-Christ a dit :

(1) Ce prince, qui ne reconnaissait pas la papauté, est mort pour avoir voulu défendre l'épiscopat.

Qui vous écoute m'écoute, qui vous méprise me méprise; comme mon père m'a envoyé, je vous envoie; paissez mes brebis, paissez mon troupeau, il n'y a qu'une bergerie, un seul pasteur.

Qui est-ce qui n'a pas le droit de se faire sa religion et son culte quand des souverains s'accordent ce privilége (1)?

Comment la reine Victoire, l'empereur de Russie et le roi de Prusse ne comprennent-ils pas la nécessité de revenir à l'unité pour défendre Jésus-Christ contre l'incrédulité? L'unité politique n'est jamais plus solidement cimentée que par l'unité religieuse.

Comment les peuples croiront-ils à Jésus-Christ s'ils ne croient pas à son vicaire, puisque l'ordre de vérité, qui prouve la venue du Christ et la mission de saint Pierre, est du même genre?

Qu'on y fasse bien attention, voilà le fond qui distingue les révolutions anglaises des nôtres, car les événements politiques en Angleterre ont été amenés par l'établissement du protestantisme, tandis qu'en France le mal a été beaucoup moins profond, parce que les dissidences ne reposaient et ne reposent encore que sur des questions de formes, la question des ordres, des classes, des priviléges, des représentations générales et partielles, toutes choses que le temps modifie et qu'il redresse quand elles ont été faussées. C'est la noblesse qui a fait la révolution de 1688, et c'est contre la noblesse qu'on

(1) Aussi, en Angleterre, chacun, moyennant une patente de quelques schellings, peut établir une religion.

a fait en France la révolution de 89. Il n'y a donc aucune comparaison à établir entre Jacques II et Charles X, entre la révolution de 1688 et la révolution de 1830. La première est une révolution religieuse, la seconde une révolution de palais. M. de Châteaubriand a donc eu raison de dire : Les Stuarts ont passé; les Bourbons resteront.

Légitimité et catholicisme, voilà les grands remèdes de l'Angleterre. Le temps lui en a donné un, il semble qu'elle cherche à se donner l'autre.

Le travail du catholicisme, en Angleterre, se fait au profit des idées monarchiques et des idées populaires, comme dans d'autres parties de l'Europe. Le catholicisme est peut-être appelé à préserver ce royaume des grandes crises et des révolutions qui, depuis un demi-siècle, grondent autour de ses rivages comme les tempêtes. (1)

En vain, les auteurs de la révolution de 1688 et leurs successeurs ont travaillé à établir l'unité politique par l'unité religieuse; il s'est fait depuis un demi-siècle surtout une réaction qui emporte de loin en loin une des pierres de la voûte. Le catholicisme s'avance sous l'influence des principes de liberté religieuse et d'égalité de droits qui se sont introduits dans les esprits et jusque dans les lois. Le culte anglican et le culte presby-

(1) Il y a huit évêques catholiques aujourd'hui en Angleterre au lieu de quatre, quatre cent soixante-quatorze églises ou chapelles, et cinq cent soixante et un prêtres.

On dit que le duc de Wellington se livre à une étude sérieuse et approfondie de la religion.

térien éprouvent chaque jour de grandes pertes par les progrès du méthodisme et de toutes les sectes dissidentes ainsi que des opinions philosophiques. L'Angleterre est entre une destruction et une construction, c'est à elle à choisir. Le catholicisme, placé en Irlande sur un terrain solide, fait dans tout le royaume uni de précieuses conquêtes, et il est évident que ses conquêtes entament l'existence de la chambre des lords, puisque là le clergé anglican domine l'aristocratie.

Un grand nombre de personnes pensent qu'avec *sa raison réfléchie* l'Angleterre sentira cette situation et qu'elle rentrera dans le catholicisme pour sauver ainsi l'ordre social. Elles disent que la raison surmontera l'orgueil; que l'usurpation temporelle est finie depuis la mort du cardinal Yorck, et que l'usurpation spirituelle qui subsiste encore va crouler. Le catholicisme fait des progrès immenses, et quand la réaction produite par ces progrès dans ce moment sera passée, la vérité brillera pour tous les yeux.

Ce retour est d'autant plus probable que les hommes les plus distingués dans la réforme n'ont cessé de dire : Qu'il ne s'agit entre eux et nous que de légers abus introduits dans l'Eglise (1), qu'il serait très facile de mettre fin à toutes les disputes (2); que si d'une part il est

(1) Confess. d'Augsbourg, art. XXXI. (2) Epître de Mélancton à François I[er] (3) Grotius, der. Répl. à Rivet. Thorndyke, on forbearance, p. 33. (4) Thorndyke, Ep., p. 146. (5) Déclaration de l'Université d'Helmstadt, 1707.

(2) Le dimanche est observé en Angleterre avec une régularité extrême dont nous sommes bien éloignés. Dans ce jour spécialement con-

absolument indispensable pour tous les chrétiens de se réunir, il est certain de l'autre, que jamais les protestants n'y parviendront entre eux s'ils ne commencent par se réunir au siège de Rome (1); qu'il n'est pas un dogme nécessaire au salut qui ne soit enseigné par l'église romaine; qu'il n'en est pas un qui soit incompatible avec le salut (2); qu'il s'en faut beaucoup au juge-

sacré à Dieu, il n'y a point d'assemblées publiques hors des églises et des temples; point de bals, de redoutes, de mascarades, point de Ranelagh, de Vauxhall; les théâtres sont fermés; les spectacles interdits. A Londres, dont le commerce est si prodigieux, les voitures publiques restent en repos, le cours des lettres est suspendu, la poste ne les reçoit pas, quoiqu'il soit permis aux lettres parties la veille de continuer leur route pour leur destination; dans tout le royaume, les voitures du négoce s'arrêtent sur les grandes routes. Je ne sais si un acte passé le dimanche ne serait pas annulé par la date seule. La justice civile est contrainte d'abandonner ses poursuites, et laisse au débiteur le droit de paraître librement le jour du Seigneur. En ce jour le parlement est clos malgré l'urgence des affaires, et je l'ai toujours vu interrompre respectueusement ses séances à l'approche des grandes solennités. Il faut convenir qu'il y a dans ces lois un ton de sagesse et de gravité qui impose.

(1) Le progrès de la vérité est retardé parce que tous les chrétiens ne proposent pas les mêmes dogmes. Les juifs et les païens disent qu'il ne faut pas nous croire parce que nous différons de sentiments entre nous. (Saint Clément d'Alex.)

Comment votre religion pourrait-elle être la seule vraie, puisque vous autres blancs vous ne professez pas tous la même? Soyez d'accord entre vous sur ce point, et alors nous vous écouterons. (Extrait d'un discours adressé près de Boston par un chef de sauvages à un missionnaire.)

(2) Il est curieux de voir, en 1680, les efforts de l'évêque de Londres pour ramener les dissidents. Il écrivit à trois ministres de France et de Leyde de lui envoyer leur opinion contre le schisme. Ces ministres déclarèrent que ceux qui, en haine de l'épiscopat, s'éloignaient de l'Eglise

ment de tous les théologiens instruits que la distance entre eux et nous soit aussi grande qu'on le croit vulgairement.

M. l'évêque de Strasbourg, dans son bel ouvrage de la *Discussion amicale*, se livrant à cette espérance, disait au clergé de toutes les communions protestantes : « Dans ce retour à l'unité, il y a tout à gagner pour l'au-

établie, étaient coupables d'un très-grand crime ; car le schisme, disent ils, est le plus terrible malheur qui puisse arriver à l'Eglise. Et tous ces ministres oubliaient qu'ils s'étaient séparés de la papauté!

— Un certain M. Johnson, Anglais, avait dans sa maison, à Amsterdam, une église composée de quatre individus, et bientôt elle fut divisée et réduite à deux, attendu que ledit Johnson excommunia son père et son frère, qui de leur côté l'excommunièrent aussi.

Il est curieux de voir les auteurs protestants invoquer la tradition. Le savant évêque de Saint-Asaph Beveridge dit que, dans les objets de doctrine et de discipline, il faut examiner ce qu'a pensé l'Eglise universelle, et s'attacher au sentiment qui a été adopté par les chrétiens de tous les siècles. Car, ainsi qu'en tout le consentement de tous est la voix de la nature, suivant Cicéron, de même, dans ces questions, le consentement de tous les chrétiens doit être tenu pour la voix de l'Evangile. Il y a bien des articles qui ne se lisent point en termes précis dans les Ecritures, et qui pourtant s'en déduisent par l'assentiment universel des Chrétiens : par exemple, qu'il faille adorer trois personnes distinctes dans la Sainte-Trinité, le Père, le Fils et le Saint-Esprit ; que chacune d'elles est Dieu, et qu'il n'y a pourtant qu'un seul Dieu ; que le Christ soit Dieu et homme dans la même personne... (Sont-ce là des vérités nécessaires au salut ou non?) Ces points et d'autres semblables ne sont pas tracés en toutes lettres dans l'un ou l'autre Testament ; et néanmoins, qu'ils soient fondés sur tous les deux, c'est ce dont il a toujours été convenu parmi les chrétiens, si vous en exceptez quelques hérétiques dont il ne faut pas plus tenir compte en religion que des monstres dans la nature. Et encore que les enfants doivent être lavés dans l'eau sainte du baptême et le dimanche religieusement observé ; que chaque année il faille solenniser la Passion, la Résurrection, l'As-

tre monde, rien à perdre pour celui-ci. Au lieu de sacrifices, je verrais plutôt pour vous dans la réunion des avantages même temporels. Tant de titres supprimés par la réforme refleuriraient, le choix de l'Eglise vous y appellerait, nos évêques sauraient descendre de leur siége et vous presser d'y monter à leur place.

« Je ne saurais non plus prévoir d'obstacles insurmontables de la part des gouvernements. Je sais que les priviléges réclamés autrefois par le souverain pontife sur le temporel des rois ont souvent donné de justes causes

cension de Notre-Seigneur, la descente de son Esprit saint, et que l'Eglise doive être gouvernée par les évêques, distingués des prêtres et supérieurs à eux. Ces articles et d'autres encore ne sont nullement commandés expressément dans les saintes Ecritures; et néanmoins, depuis quinze cents ans, ils sont suivis dans la pratique publique de l'Eglise : ce sont comme des notions communes répandues dès l'origine dans le cœur des chrétiens, dérivées de la tradition des apôtres, qui, avec la foi, ont propagé dans l'univers ces rits ecclésiastiques, et, pour ainsi parler, ces interprétations générales de l'Evangile : autrement il serait incroyable et même impossible qu'elles eussent obtenu une telle unanimité dans tous les lieux, dans tous les temps et chez tous les chrétiens.

Parmi les partisans et les défenseurs des traditions primitives, on compte les Thorndike, les Collier, les Bull, les Porker (Samuel), les Bramhals, les Dodwiels, les Waterland, les archevêques Tillotson et Wake; les évêques Bilson, Montagne, Andrews, Potter, Covins, Kall, Overal, Peploe, Patrick, Forbes, M. Campbell, sir Edw. Derinx; les docteurs Field, Hammon, Sherlock, Leslie, Cove, Chillingworth, Grabe, Bisse, Reeves, Kneght, Liches, Laurence, Wall, Brett; MM. Bingham, Johnson, Grewth, Daillé.

Le docteur Middleton, après avoir ouvert tous les monuments de la tradition, déclare qu'il y a trouvé le catholicisme, et, au lieu d'abandonner la réformation, il a rejeté la tradition et repoussé les Pères loin de lui. Il s'écrie : Si nous devons en croire tous les Pères, nous voilà nécessairement entraînés au *papisme*.

de jalousie aux puissances. Mais ces prétentions sur le temporel n'ont jamais été généralement ni réclamées ni reconnues par les catholiques, elles sont abandonnées dans les lieux mêmes qui les virent naître; elles se sont évanouies, et les craindre aujourd'hui serait en vérité redouter des fantômes. Nous reconnaissons il est vrai une primauté d'honneur et de juridiction qui distingue le successeur de Pierre des successeurs des autres apôtres et fait de son siège le centre de tous les sièges. Mais cet ordre hiérarchique et spirituel, absolument étranger dans son objet aux gouvernements de la terre et, par là même, applicable à tous, loin de leur donner de l'ombrage, ne peut que les servir et les fortifier.

« Il est temps de mettre fin à la séparation. Que l'on ne prenne strictement que les dogmes définis suivant les règles si judicieuses de Véron, cela suffirait. Nos principes nous permettent les plus grandes concessions dans les objets de discipline, tels que la communion sous les deux espèces, le mariage des ecclésiastiques, le service divin en langue vulgaire, toutes les cérémonies, les vêtements, les ornements des prêtres, des autels, des églises, en un mot, tout article de discipline que l'église jugerait expédient de changer. Mais comme la foi réside et se renferme dans la partie intellectuelle, le changement serait presque invisible. Le culte resterait à l'œil à peu près ce qu'il est. Ceci s'applique encore mieux à l'église grecque. »

Je résume ce que j'ai dit sur l'Angleterre. L'unité aristocratique est toute la force de la Grande-Bretagne, le protestantisme toute sa faiblesse.

La révolution de 1688 n'a nullement contribué à sa prospérité; elle a introduit le principe de la souveraineté parlementaire dans sa constitution, et fait de l'insurrection comme un droit populaire. La légitimité rendue à l'Angleterre par la mort du cardinal d'York a raffermi les bases du trône et de la tranquillité de l'Angleterre.

Il reste encore une grande plaie chez le peuple anglais, et elle lui vient de la révolution religieuse accomplie sous Henri VIII et sous Élisabeth.

Je désire de tout mon cœur que l'Angleterre revienne au catholicisme, mais en attendant, comme me disait l'évêque de Londres, les Anglais servent au mouvement religieux dans tout l'univers; par eux, les missionnaires catholiques sont en rapport avec le monde entier. Le Canada, les Indes, le cap de Bonne-Espérance, la Nouvelle-Hollande, etc., sont dans une communication prompte et facile au moyen de leurs bateaux à vapeur (1).

Je n'oublierai jamais une réunion chez M. de Mailly à la chapelle française. Là se trouvaient des prêtres anglais, français et espagnols. On y voit souvent jusqu'à des prêtres chinois. Dans le même lieu le Père Beauregard avait prêché devant les grands seigneurs français, à qui il avait annoncé la révolution plusieurs années auparavant à Notre-Dame. le roi Louis XVIII et toute

(1) De la poste de Londres, des lettres partent régulièrement pour l'Inde, pour la Chine, pour l'Amérique, pour la Nouvelle-Hollande, pour l'Equateur et pour la zône glaciale.

la famille royale étaient à ce sermon. Dans cette petite chapelle il y avait un banc des évêques, le banc des évêques de l'exil. Persuadés tous que *l'homme s'agite et que Dieu le mène*, nous admirions le mouvement imprimé à l'univers, et comment les prêtres espagnols étaient jetés à leur tour dans toute l'Europe ainsi que les prêtres français en 92. Il est évident que Dieu veut que ceux qui doivent conduire les peuples s'instruisent pour instruire. Il faut qu'ils assistent au mouvement du monde pour en profiter et pour éclairer les esprits. La nation en Espagne avait trop d'entraves. Il faut que le génie catholique se développe, il faut que la rouille du moyen-âge tombe partout. Une impulsion est donnée à toutes les sectes pour rentrer dans l'unité. Il faut que l'Espagne, le Portugal, l'Italie comme la France passent au creuset, et que l'or catholique reste au fond. Un prêtre espagnol, secrétaire du Père Cyrille, comprenait tout cela et développait avec nous toutes ces pensées.

Le dernier directeur de la Chapelle française était M. de Laporte, oncle de M. de Mailly. Il s'en était rendu propriétaire et y consacrait toute sa fortune. Il n'a jamais voulu qu'on y chantât le *Domine, salvum fac Philippum*, malgré les sollicitations de M. de Talleyrand. On prie pour la reine Victoire. M. de Laporte était un saint et un saint très aimable, un des derniers débris de ce clergé français émigré qui a tant fait pour le catholicisme, et qui a contribué à détruire la prévention qui existait contre le papisme.

C'est une grande joie pour les catholiques et une preuve admirable de la vérité à laquelle ils appartien-

nent, que de voir les événements se développer dans le monde selon leurs principes et les résultats que ces principes font naître.

Ainsi il n'y a pas un fait maintenant dans tout l'univers qui ne soit en rapport avec la propagation du Christianisme, comme, avant la venue du Christ, tout avait pour but de préparer l'établissement de la religion chrétienne.

Aujourd'hui les révolutions semblent n'être que la destruction des obstacles qui empêchent la vérité catholique de briller et de se propager. C'est le feu qui passe dans un champ de bruyères pour laisser après germer le blé.

Ceux qui possèdent la lumière du catholicisme ont une satisfaction entière au milieu des événements, ils savent que l'humanité est toute sous la main de Dieu, et ils sont unis au gouvernement providentiel.

J'ai dit plusieurs fois la messe à la chapelle française, et j'ai toujours admiré la ferveur de ceux qui s'approchaient de la table sainte. Un jour je donnai la communion à une Anglaise, je priai instamment pour elle et je me rappelai ce que M. de Chateaubriand dit de ce qui lui arriva dans une église de Tivoli. Il priait ainsi auprès d'un homme qui paraissait d'une grande ferveur : « O mon Dieu, nous ne sommes ici que deux fidèles prosternés au pied de votre autel solitaire. Accordez à cet inconnu si profondément humilié devant vos grandeurs tout ce qu'il vous demande ; faites que les prières de cet homme servent à leur tour à guérir mes infirmités, afin que ces deux chrétiens, étrangers l'un à l'autre,

qui ne se sont rencontrés qu'un instant dans la vie et qui vont se quitter pour ne plus se voir ici-bas, soient tout étonnés en se retrouvant au pied de votre trône, de se devoir mutuellement une partie de leur bonheur par les miracles de la charité. »

Il faut en convenir, les Anglais et les Français sont les deux grandes nations de l'univers. L'Angleterre a dans ce moment l'avantage sur nous. Mais au fond nous sommes moins malades, parce que si nous avons perdu la légitimité, nous avons conservé le catholicisme, et que le gouvernement monarchique est au moment de se rétablir en France par l'impuissance même du gouvernement parlementaire.

L'unité monarchique nous rendrait à l'instant tout ce qui nous manque, et le catholicisme serait notre force. Tous les dons du Ciel ont été prodigués à notre France; elle est baignée par deux mers, traversée par de grands fleuves, riche de son soleil : elle est couverte de forêts, son sol est fertile, abondant; ses habitants sont les hommes les plus sociables de l'univers, elle a une existence de 14 siècles, sa langue est partout.

Qu'on rende à la France l'unité monarchique et le sentiment catholique, et elle aura bientôt recouvré sa grandeur.

Alors la France aura des alliés : la Pologne catholique, la Belgique catholique, l'Irlande, le duché du Rhin, l'Italie, l'Espagne, le Portugal, le Canada, l'Amérique espagnole, tous les chrétiens de l'Orient. Ces pensées m'occupaient au milieu du bassin des Indes, au milieu de toutes les merveilles de la puissance anglaise,

et je me suis consolé de l'abaissement momentané de notre chère patrie.

L'Angleterre, qui vit de son Eglise et de son gouvernement aristocratique, est menacée par le protestantisme qui peut s'écrouler d'un moment à l'autre devant le catholicisme. L'aristocratie tomberait avec ses évêques, tandis que la France, rétablissant l'unité monarchique sur la représentation nationale, n'aurait rien d'arbitraire. Tout la soutiendrait; elle serait fondée sur deux logiques. L'Angleterre est à son apogée et ne peut que décroître, et la France peut remonter d'un moment à l'autre.

Voilà, mon cher ami, les pensées qui m'ont occupé pendant mon voyage. Je suis parti de Londres le lundi au soir. Mon retour a été très-rapide, et je fus frappé d'une image qui semblait réfléchir les idées qui remplissaient mon esprit au moment où j'arrivai à Douvres. Je venais de traverser le pays des brouillards, l'aurore se levait dans tout son éclat sur les côtes de notre France.

P. S. En arrivant à Paris, je trouve les esprits préoccupés de la loi des fortifications, et remis tout à fait de l'émotion passagère causée par les cendres de Bonaparte. Cette loi des fortifications, que les Anglais ne comprenaient pas, allait être sérieusement discutée. Tous les Anglais qui me parlaient de ce projet, me disaient que nous aimions à jeter notre argent dans la mer. Cela me rappelle le mot de Sgricci, le célèbre improvisateur italien. On lui donnait un jour Henri III pour

tragédie. « Permettez-moi, dit-il, de ne pas traiter ce sujet. Vous autres Français, vous aimez à jeter vos meubles par la fenêtre, mais vous trouveriez peut-être mauvais qu'un étranger vînt vous aider. » M. Sgricci nous connaissait bien. Au reste, ce projet des fortifications, qui est la risée de l'Europe, sera la fin politique de ces prétendus hommes de liberté qui ont eu recours à l'insurrection et qui finissent par des bastilles (1).

PARALLÈLE DE L'IRLANDE CATHOLIQUE ET DE LA FRANCE ROYALISTE.

Si l'on examine attentivement la situation de l'Irlande catholique comparée à celle des royalistes en France, on est frappé des rapports qui existent entre ces deux situations et des traits de ressemblance qu'elles offrent entre elles.

Qu'est-ce que l'Irlande pour l'Angleterre proprement dite? C'est une nation vaincue, longtemps soumise au régime de la conquête et dont le temps a modifié en quelques points et non changé l'existence.

(1) Nous sommes loin de l'usurpation de Bonaparte. Dans ce temps les Anglais nous craignaient. M. de Châteaubriand raconte que M. Burke avait fondé une école pour les petits Français expatriés. Un jour que le grand orateur mena le fils d'un lord à cette école, les orphelins lui proposèrent de jouer. Je ne veux pas, dit le jeune anglais, je déteste les Français. Votre seigneurie, reprit un des orphelins français, prend sa peur pour sa haine.

Le principe monarchique en France a été traité aussi comme un vaincu. Les hommes de juillet ont pris le titre de vainqueurs; les provinces de l'ouest ont été occupées et le sont encore; on les a soumises à un régime d'exception. Les royalistes ne peuvent exercer leurs droits politiques, et ces droits sont devenus nuls comme ceux des Irlandais, par une combinaison électorale qui donne aux conquérants toute l'influence.

Que réclame l'Irlande par la voix de ses mandataires? Elle demande l'égalité des droits politiques, l'abolition du privilège en matière d'élections, le rétablissement des corporations municipales, les institutions, en un mot, qui mettent la population catholique dans la jouissance des prérogatives des autres citoyens du royaume-uni.

Quelles sont les réclamations des royalistes? ils veulent l'abolition du monopole électoral, le consentement de l'impôt par les contribuables, des assemblées provinciales et communales librement élues, la décentralisation, l'égalité politique pour la grande, la moyenne et la petite propriété.

En matière de religion, l'Irlande ne demande pas la reconnaissance de son église comme dominante, mais elle invoque la liberté de conscience, l'indépendance et la dotation de son clergé, l'application d'une partie des revenus ecclésiastiques au culte catholique et à ses établissements.

Les royalistes de France réclament de leur côté l'indépendance de l'ordre religieux, une dotation fixe pour le clergé, l'affranchissement des écoles ecclésiastiques des gênes qu'on leur a imposées, des conciles et des synodes,

l'accomplissement des promesses faites lors des lois de spoliation.

L'Irlande voit avec un juste mécontentement que des taxes considérables sont prélevées en faveur des établissements de charité et des écoles de l'église établie, tandis que ceux qui appartiennent à la religion de la majorité restent dans le plus grand dénûment. Elle demande, en conséquence, qu'une partie de ces grands revenus soit appliquée à l'instruction générale, et que le catholicisme y participe dans une juste proportion.

Les royalistes, en France, demandent la liberté de l'enseignement comme inhérente à la liberté de conscience, la faculté pour les corporations et les communes d'établir des écoles catholiques, l'abolition du monopole universitaire et des rétributions forcées imposées à son profit aux familles.

Les catholiques irlandais tendent à obtenir, dans la représentation et le gouvernement, une place proportionnellement égale à celle qu'occupent les autres cultes. À cette question se joint celle d'un parlement irlandais.

Les royalistes français voudraient aussi avoir leur part dans la représentation générale et les représentations locales; ils réclament le vote par groupes d'opinions, en attendant la réforme qui rétablira la nation dans ses droits et les principes de l'ancienne constitution.

Les catholiques irlandais sont fortement attachés au principe de la légitimité royale inhérent au catholicisme, ils ont pour adversaires les radicaux et les tories ou conservateurs des privilèges et des abus; ils donnent la

main aux partisans des idées larges et généreuses, qui cherchent à rétablir l'union de la royauté et du peuple en écartant les intermédiaires monopoliseurs et privilégiés qui exploitent le Royaume-Uni.

En France les royalistes croient invariablement aux principes de légitimité et d'hérédité, au concours de la nation, en un mot à la monarchie représentative. Ils ont pour adversaires les républicains, les partisans d'une aristocratie de classe moyenne. Ils tendent la main aux hommes de la droite, qui veulent l'ordre et la stabilité, et aux hommes de la gauche qui veulent sincèrement la liberté. Leur devise est : Tout pour la France et par la France.

L'Irlande n'a qu'un moyen d'obtenir la justice qu'elle invoque depuis bien des années. C'est le rappel de l'union. Aussi ce mot est-il la menace constante des assemblées des catholiques et des représentants de l'Irlande au parlement.

En France, les provinces demeurées fidèles au catholicisme et au principe monarchique souffrent impatiemment les désordres nés du régime parlementaire, les conséquences désastreuses du monopole et les impôts dont elles sont accablées. Celles qui ont été anciennement réunies tournent leurs regards vers le passé et regrettent ces priviléges, ces immunités et ces assemblées qui leur donnaient l'administration de leurs intérêts sous la protection d'une royauté forte et puissante. Il n'est pas question encore du rappel de l'Union ; mais l'impatience du joug de la centralisation et l'isolement de Paris du reste du royaume par une ceinture de murailles peu-

vent amener des déchirements qui rompraient la belle unité formée par nos rois.

Voilà les ressemblances; quant aux différences, il y en a une essentielle : c'est qu'en Angleterre la lutte est franchement établie au parlement entre les partisans de l'émancipation et ceux de l'oppression de l'Irlande. C'est que le catholicisme a des défenseurs courageux, persévérants, forts comme des lions, qui chaque année arrachent au fanatisme orangiste et anglican un lambeau de ces libertés longtemps déniées, disputées pied à pied, et qui finiront par être accordées aux efforts des généreux défenseurs d'un peuple malheureux. Mais le combat est franchement offert, franchement accepté. On ne voit pas comme en France un parti qui fuit la lumière de la discussion, étouffe la parole des orateurs, escamote des pétitions et se cache quand on l'attaque sur le terrain de la vérité, de la justice et du droit.

LETTRE ADRESSÉE A M. DE GENOUDE.

Monsieur,

Puisque vous avez traité d'une manière complète la belle question du retour de l'Angleterre au catholicisme, voici un fait historique assez remarquable qui témoigne de la facilité de ces conversions en apparence impossibles, lorsque les temps sont venus et que les choses sont mûres. L'Espagne des Goths professait le schisme d'Arius. Un roi arien, un nombreux et puissant clergé

arien, toute la nation militaire et conquérante arienne, que d'obstacles en apparence impossibles à surmonter! Cependant voici ce qui arriva. En l'an 587 de Jésus-Christ, le roi Reccared, touché depuis longtemps des prédications de Léandre, fut ramené en secret au symbole de Nicée, et il prépara toutes choses ponr rendre sa croyance publique. Il commença par montrer quelques doutes au sujet des principes opposés par les Ariens aux catholiques; il fit publier qu'il voulait fixer ses incertitudes touchant les dogmes qui faisaient l'objet des controverses habituelles des deux partis, et vers le dixième mois de son règne, au commencement de l'année 587, il appela à Tolède tous les évêques tant Ariens qu'orthodoxes des états soumis à la domination des Visigoths. Le roi les invita à exposer leur doctrine en toute liberté et les écouta avec beaucoup d'attention.

Cependant il avait envoyé des émissaires dans les provinces pour préparer le peuple. La plupart des Goths que le hasard avait fait Ariens professaient le culte de leurs chefs. L'arianisme ne comptait de chauds partisans que parmi les évêques et dans les hauts rangs de la hiérarchie militaire. Au jour marqué les évêques et les grands se réunirent en Concile, et Reccared se déclara catholique. Sa conversion détermina celle de la plupart des Goths. On peut juger de la facilité avec laquelle tout le monde se convertit par ce passage de la chronique: « *Reccaredus primo regni sui anno, mense X, catholicus, Deo juvante, efficitur, et sacerdotes sectæ arianæ sapienti colloquio agressus, ratione potius quam imperio converti ad catholicam fidem facit,*

gentemque omnium Gothorum et Suevorum. » Deux ans après, le 6 mai 589, il y eut un concile à Tolède où cinq métropolitains et soixante-deux évêques siégèrent. Le roi renouvela l'acte d'abjuration en son nom et en celui de la reine Badda. Un des évêques demanda ensuite aux ecclésiastiques et aux Seigneurs présents, si ceux d'entre eux qui avaient professé l'Arianisme étaient tous dans les mêmes sentiments que le roi. Tous déclarèrent ne plus reconnaître qu'une doctrine orthodoxe. Une députation porta au pape Grégoire la nouvelle de ces grands changements.

Agréez, etc.

DES DOCTEURS D'OXFORD.

—

Voici un avertissement traduit des *Tracts* d'Oxford et qui n'est pas connu en France; il fera voir où en est aujourd'hui l'Eglise anglicane. Cet avertissement des docteurs d'Oxford est un véritable cri de détresse jeté par l'Eglise établie.

« Les traités qui suivent ont été publiés dans le dessein de contribuer en quelque chose au rétablissement pratique de doctrines qui, bien que soutenues par les grands ministres de notre Eglise, sont abandonnées à présent par la plupart de ses membres, et sont ôtées de la vue du public par le peu de savants et d'orthodoxes qui y adhèrent encore. La succession apostolique, la sainte Eglise catholique, furent les principes d'action dans les esprits de nos prédécesseurs du dix-septième siècle; mais, à mesure que l'existence de l'Eglise a été assurée par la loi, ses ministres ont cédé à la tentation de s'appuyer sur un bras de chair, au lieu de s'appuyer sur ses commandements d'origine divine, tentation rendue plus forte par des événements politiques et des conventions dont il n'est pas nécessaire de parler davantage. Il en est résulté un déplorable progrès dans l'esprit de secte; ce progrès, indépendamment de plusieurs autres causes évidentes, a trouvé sa source d'abord dans

l'aspect froid que les règles de la nouvelle Eglise ont présenté aux sensibilités religieuses de l'esprit, et ensuite dans la pauvreté de leurs raisons pour détourner l'esprit de chercher une discipline plus impressionnable. L'obéissance aveugle à la loi du pays et le maintien attentif de « l'ordre et de la décence » (deux points habituels parmi nous), sont des devoirs évidents de l'Evangile, et des motifs raisonnables pour rester attaché à l'Eglise établie; mais si sa providence a gracieusement accordé à notre faiblesse des moyens qui captivent et émeuvent davantage, c'est un péché et une ingratitude de les négliger; tout aussi bien que ce serait une erreur de n'appuyer les devoirs de la tempérance et de la justice que sur les lois de la religion naturelle, lorsqu'ils sont miséricordieusement sanctionnés dans l'Evangile par l'autorité bien plus irrésistible de notre Seigneur Jésus-Christ. L'expérience a montré l'inefficacité des seules injonctions de l'Eglise, bien qu'appuyées sur l'Ecriture, pour préserver du schisme le pécheur inquiet et éveillé qui va vers un prédicateur dissident, parce que, comme il le dit lui-même, il en retire du bien; et bien qu'il ne soit pas excusé par-là aux yeux de Dieu d'avoir cédé à la tentation, bien certainement ces ministres de l'Eglise ne sont pas exempts de blâme, si, par le refus qu'ils font à ce pécheur des vérités douces et consolantes offertes aux enfants de Jésus-Christ, ils l'ont indirectement livré à cette tentation. — Si on lui avait enseigné dès l'enfance que les sacrements, et non pas les prédications, sont les sources de la grâce divine; que le ministère apostolique a en lui une vertu qui se répand sur

toute l'Eglise, alors qu'on la cherche par la prière de la foi; que la rechercher est un don et un privilége aussi bien qu'un devoir, — nous n'aurions pas eu autant d'âmes errantes en dehors de notre troupeau ni autant de cœurs froids parmi nous.

« Cet exemple en peut suggérer d'autres de la supériorité de l'influence de l'instruction apostolique sur la méthode purement séculière. L'esprit éveillé connaît ses besoins, mais il ne peut les satisfaire; et dans sa faim, il se nourrira de cendres, s'il ne peut obtenir le lait pur de sa parole. Le méthodisme et la papauté sont par différentes voies le refuge de ceux que l'Eglise prive des dons de la grâce : ils sont les mères nourricières d'enfants délaissés. L'abandon du service quotidien, la profanation des fêtes, la communion trop rare, l'insubordination permise dans tous les rangs de l'Eglise, les réglements et les services imparfaitement observés, les besoins de réunions pour certains objets religieux, et d'autres imperfections, poussent l'esprit fièvreux, désireux d'une issue à ses sentiments d'une règle plus stricte, aux communautés religieuses plus petites, aux assemblées de prière et bibliques, et aux mauvaises institutions d'une part; de l'autre, aux cérémonies solennelles et attrayantes avec lesquelles le papisme gagne ses prosélytes. Il y a plus, la multitude des hommes ne peut ni s'instruire ni se guider elle-même; et lui permettre de se conduire suivant son propre jugement, est une chose cruelle en elle-même et doublement nuisible, parce qu'elle livre cette multitude à des hommes qui parlent audacieusement et qui promettent largement, et par-là

non-seulement suppléent, mais rendent inutile tout effort personnel.

« Pour ceux qui voudront les étudier, ces remarques peuvent servir de point de mire (*clue*) aux vues qui ont conduit à la publication de ces traités. L'Eglise du Christ a été faite pour envelopper la nature humaine dans toutes ses formes, et assurément les dons qui lui ont été accordés sont appropriés à ce but de grâce. Il y a des enfants zélés et des serviteurs de la branche anglaise qui voient avec chagrin qu'elle est privée de son entière utilité par les théories privées et les principes de cette époque, principes et théories qui interviennent dans l'accomplissement d'une partie de sa mission; et, lorsqu'ils considèrent que la renaissance de cette portion de la vérité est spécialement propre à disperser les parties qui existent dans l'Eglise, et à les remplacer par un lien d'union entre tous ceux qui aiment sincèrement le Seigneur Jésus-Christ, ils croient que la prédication de ces doctrines délaissées peut seule arrêter l'envahissement de la papauté, auquel les divisions sans cesse croissantes du monde religieux n'aplanissent que trop évidemment le chemin. »

DU MOUVEMENT DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE

AU SEIN DE L'ÉGLISE ANGLICANE.

Observations sur quelques passages des 89 articles, par le docteur Newman, publiées sous le n° 90 de la série des Traités pour les temps présents, composés par quelques membres de l'Université d'Oxford. — Oxford, 1841.

Voici la traduction d'un article publié par le savant abbé de Luca, dans le recueil qu'il dirige à Rome, sous le titre d'Annales des Sciences religieuses (*Annali delle Scienze religiose*).

« Il est inutile de rappeler à nos lecteurs quelles sont les doctrines soutenues par la nouvelle école théologique de l'université d'Oxford, qu'on a surnommée du nom de son chef, *école de Pusey*. Plusieurs fois nous avons enregistré les remarquables concessions faites aux catholiques par cette génération naissante de théologiens protestants, ou plus francs ou plus instruits que leurs prédécesseurs. Nous avons même parlé des *Traités pour les temps présents*, que publient à des époques périodiques les partisans de ces nouvelles doctrines.

Cependant, pour faire connaître plus clairement encore l'état actuel de l'école puséyste, nous allons donner quelques détails sur le petit ouvrage dont le titre est en tête de cet article. Il fait partie des *Traités pour les temps présents*, et sans aucun doute il mérite l'attention particulière de ceux qui s'intéressent à la contro-

verse soulevée par l'apparition de ces Traités. Il a pour auteur le professeur Newman, qui s'est fait remarquer, entre les disciples de Pusey, par son savoir, par sa franchise, et par la publication de quelques ouvrages relatifs aux sciences ecclésiastiques.

Tout le monde sait qu'à la suite du schisme déplorable de l'Eglise anglicane, les ministres du culte, revêtus de fonctions ecclésiastiques, reçurent du parlement l'ordre formel de s'obliger, sous la foi du serment, à régler leur conduite et leur enseignement religieux sur une espèce de *symbole de foi* en trente-neuf articles, décrété par cette assemblée toute laïque. Pendant longtemps la plus grande partie des prêtres anglicans exécuta loyalement cet ordre. Mais, dans la suite, quelques-uns conçurent des doutes sur différents points de ce symbole; et aujourd'hui les choses en sont venues au point que, sinon la majorité, du moins un nombre considérable de ministres anglicans, promet, de bouche, de croire et d'admettre la doctrine du symbole, mais, à ce fond du cœur, la discute et la renie. La vérité de ce fait se trouve attestée d'une manière irrécusable par l'évêque protestant de Norwich, qui, dans une assemblée publique de la chambre des pairs d'Angleterre, et ce n'est pas peu dire, déclara n'avoir jamais rencontré un seul ecclésiastique (anglican) qui voulût accorder chacun des points de la profession de foi qu'il jurait lors de son ordination, bien que le nombre de ceux qu'il avait interrogés là-dessus fût très-considérable. Aussi une foule de personnes présentent-elles tous les jours au parlement britannique de pressantes requêtes pour faire supprimer

l'antique usage qui oblige à promettre ce que l'on ne tient pas et à professer extérieurement un ensemble de dogmes religieux qui n'est plus en harmonie avec les besoins de l'époque actuelle. Quelques évêques anglicans ont manifesté le même désir; la décision se fait encore attendre.

Mais, sans nous occuper plus longtemps du côté moral de cette controverse, et de la délicatesse de conscience de ces saints ministres anglicans qui jurent de croire aux trente-neuf articles, tout en les traitant d'absurdes et de surannés, parlons d'une autre particularité qui n'est pas moins importante. Ce sont ces mêmes anglicans parjures qui crient de tous leurs poumons que leur Eglise bien-aimé court un grave danger; qu'elle est sur le bord de l'abîme; qu'il y a au sein des universités protestantes, et particulièrement dans celle d'Oxford, des perfides, des traîtres, qui, tout en signant les trente-neuf articles de la réforme anglicane, voudraient en saper les fondements au profit du papisme. Il n'est pas besoin de dire que ces plaintes amères s'adressent aux puséystes d'Oxford. « Vous êtes bien nourris et bien payés, » disent aux nouveaux théologiens les zélés et en même temps parjures ministres de l'Eglise anglicane, « pour « enseigner les doctrines protestantes, et tout au con- « traire vous êtes en chemin d'enseigner les doctrines « catholiques. C'est se moquer de l'Eglise reconnue par « l'Etat, dont vous mangez le pain, pendant que vous « en sapez les bases. » — « Vous vous trompez, » répondent les puséystes, « nous ne nous écartons pas des « formulaires de l'Eglise établie par la loi; nous ne re-

« nions pas ses articles de foi. Il est vrai que la rédac-
« tion de ces articles ne nous paraît ni claire, ni logique;
« mais nous croyons qu'on peut très-bien leur donner
« une signification logique, conforme à la grammaire et
« à la saine raison. Nous acceptons la liturgie, et bien
« que nous la trouvions imparfaite, néanmoins elle ne
« nous paraît renfermer aucune erreur positive. Quoique
« nous regardions ces articles et cette liturgie comme
« incomplets, nous pouvons cependant y souscrire
« franchement, puisqu'ils ne contiennent rien d'abso-
« lument contraire à la vérité. En agissant ainsi, nous
« n'adhérons point à ce que nous regardons comme un
« mensonge. Et vous, nos adversaires, pouvez-vous en
« dire autant ? De plus, bien que nous ne soyons pas
« d'accord dans l'interprétation des articles, nous ne
« désirons pas vous imposer la nôtre. Tant que vous
« les professerez, tant que vous les enseignerez, jouis-
« sez paisiblement de vos gras bénéfices, portez vos
« chapeaux à pli pareils à des pelles à feu, et ne redou-
« tez pas nos attaques. »

En cet état de choses, on peut comparer l'œuvre qu'ont entreprise les puséystes au vil travail imposé aux Israélites par les Egyptiens, de fabriquer des briques sans paille. La plupart de leurs raisonnements sentent le sophisme; ils font des distinctions trop subtiles, leurs conclusions sont mal fondées et se soutiennent difficilement. C'est un véritable crêve-cœur de voir des hommes d'autant de nerf et de vigueur travailler dans un moulin, les yeux bandés. Cependant nous trouvons leur manière de procéder plus honnête et plus loyale que

celle de leurs adversaires, zélés en paroles, infidèles dans l'action.

Le professeur Newman s'efforce d'écarter l'accusation portée contre la nouvelle école d'Oxford par les rigides et sévères anglicans; il cherche à montrer que ces derniers au contraire vont droit au précipice. Les trente-neuf articles, tels qu'ils sont interprétés par les anglicans de la vieille roche, sembleraient contenir des propositions contraires à la *foi catholique.* Interprétés d'après les puséystes, le sens en devient assez élastique pour qu'on puisse les mettre en harmonie avec les dogmes de l'Eglise primitive et de l'Eglise universelle. C'est là le point fondamental de la discussion, à laquelle, nous catholiques, devons prendre un vif intérêt. Voyons donc avec quels arguments les puséystes s'efforcent de concilier les dogmes anglicans avec la foi primitive et universelle de l'Eglise chrétienne, et par conséquent de l'Eglise catholique.

Les trente-neuf articles, dit le professeur Newman, ne furent pas rédigés dans l'intention d'y exposer, d'une manière scientifique, un système complet; ils furent simplement une protestation contre certaines doctrines et certains usages pratiques qui avaient cours en Angleterre, et qui s'y trouvent décrits et condamnés en gros. Partant de ce principe, le professeur Newman va plus loin, et il affirme que, dans les passages où les trente-neuf articles condamnent les *doctrines romaines*, il n'est pas fait allusion aux décrets du concile de Trente sur les mêmes objets, puisque ces décrets sont *postérieurs* en date aux articles de l'Eglise anglicane;

mais qu'on y condamne seulement tous les abus alors existants en Angleterre, abus qui furent depuis condamnés avec une égale énergie par le concile de Trente.

Pour donner un exemple de cette nouvelle manière d'interpréter les articles du symbole anglican, le professeur Newman cite, entre autres, l'article XXII, où se trouve condamnée, comme invention bizarre et vaine, la doctrine sur le purgatoire. Cet article, dit M. Newman, ne condamne ni la doctrine de l'Eglise grecque sur le purgatoire, ni le décret du concile de Trente, ni le dogme tel qu'il était professé dans l'Eglise primitive; il réprouve seulement la doctrine reçue à l'époque de sa rédaction, ce qui est tout autre chose. A l'appui, le professeur Newman rapporte un passage d'une *Homélie sur la prière*, d'où il fait ressortir la doctrine condamnée par les rédacteurs des trente-neuf articles. On y parle d'un purgatoire, dans lequel *notre état sera changé, et où la sentence de Dieu sera révoquée.* Cette doctrine, ajoute le professeur Newman, est directement contraire au décret du concile de Trente; d'où il conclut que « l'Homélie, et par le même motif, l'article XXII ne parlent pas du purgatoire tel qu'il a été défini à Trente. »

Ce même article condamne les indulgences, c'est-à-dire les indulgences telles qu'elles étaient entendues au seizième siècle, et non les indulgences en général. On y condamne seulement « ces indulgences imprudentes et trop étendues, obtenues au moyen d'un déboursé pécuniaire pour satisfaire aux peines du péché. »

Cet article condamne aussi les adorateurs des images

et des reliques. Ici encore il ne s'agit pas de toute espèce de vénération à l'égard des images et des reliques, mais bien des usages pratiques des catholiques de l'époque, qui admettaient « des énormités reconnues et prohibées par le concile de Trente. » Toute espèce d'invocation des saints n'y est pas non plus réprouvée, mais « celle-là seulement qui tient au culte de latrie, et la question de savoir, si l'*ora pro nobis* tient à ce culte, reste indécise. »

Quant aux cinq sacrements rejetés par l'Eglise anglicane, le professeur Newman s'efforce de prouver que l'article XXV nie seulement que « ce soient des sacrements dans le même sens que le baptême et la Cène du Seigneur; » car ils n'ont « aucun signe extérieur » *directement institué par Dieu ou par le Christ.* Et si un signe extérieur établi par l'Eglise peut constituer un sacrement, on dira que ces cinq cérémonies sont autant de sacrements, sans pour cela contredire l'article XXV.

Nous pourrions nous étendre davantage sur ce sujet en citant ce qui a rapport à la transsubstantiation, au sacrifice de la messe, au mariage des clercs, à l'autorité de l'évêque de Rome. Notre auteur s'efforce, sur chacun de ces points, de démontrer que les articles de l'Eglise anglicane ne sont pas si protestants qu'on l'a cru jusqu'à présent, ce qu'il fait avec plus ou moins de bonheur.

La conclusion de l'ouvrage est très-remarquable. Le professeur Newman s'y défend de la tache de déloyauté qu'on voudrait imprimer à son caractère, parce que le résultat de ses travaux est de donner aux trente-neuf

articles une tendance contraire au protestantisme. Il déclare ouvertement qu'on ne doit obéissance aucune aux rédacteurs des articles, et que c'est au contraire une obligation vis-à-vis de l'Eglise catholique de donner à ces articles une signification aussi catholique que possible. Il insiste avec force sur cette considération, qu'ils furent autrefois rédigés dans le but de réunir en un seul corps les catholiques anglais et les protestants, et que, s'il en eût été autrement, jamais on ne les eût acceptés. Il termine par cette déclaration hardie :

« Ce qui vient d'arriver dans le monde politique, « peut jeter du jour sur le point en question. Un minis- « tre français, qui désirait la guerre, a conservé néan- « moins, par raison d'Etat, dans les documents offi- « ciels un langage si modéré, que son successeur, ami « de la paix, peut cependant les accepter, sans pour « cela renoncer à ses convictions. En présence de ce « résultat, le monde s'est félicité, parce que le premier « de ces ministres, qui avait agi avec duplicité, se « trouvait pris dans ses propres filets. Il n'est ni conve- « nable, ni nécessaire de pousser plus loin la comparai- « son et d'en faire une entière application à notre es- « pèce; c'en est assez pour éclaircir notre pensée. Le « symbole de la foi protestante fut rédigé dans l'inten- « tion de ne point exclure les catholiques ; les catholi- « ques aujourd'hui ne seront point exclus. Ce trait de « politique de la part des réformateurs sera notre pro- « tection. La situation perplexe des protestants d'alors « subsiste toujours. Nous n'aurions pu autrefois taxer

« leurs paroles d'erreur ; qu'ils ne repoussent donc pas « aujourd'hui notre interprétation. »

En même temps le professeur Newman ne désire pas que l'état religieux de l'Angleterre change au moyen de l'agitation, de la tyrannie ou de l'intrigue. Il veut un changement, mais volontaire et pacifique, provoqué par l'assentiment de tous, et dont les moteurs soient la douceur et l'humilité, non l'orgueil et le délire du triomphe.

A peine ce petit traité que nous venons d'analyser eut-il vu le jour, qu'il suscita par toute la Grande-Bretagne l'étonnement et le dédain chez les partisans des vieilles rancunes protestantes. Quatre professeurs des colléges annexés à l'université d'Oxford, à laquelle appartient aussi le professeur Newman, voulurent protester solennellement contre la propension évidente des puséystes aux doctrines catholiques. A cette fin, ils adressèrent à l'éditeur des *Traités pour les temps présents* la lettre suivante, que nous traduisons fidèlement :

A L'ÉDITEUR DES TRAITÉS POUR LES TEMPS PRÉSENTS.

Oxford, 8 mars 1841.

« Monsieur,

« Ayant lu avec attention le numéro 90 des *Traités pour les temps présents*, publiés par quelques mem-

bres de l'université d'Oxford, et dont vous êtes l'éditeur, nous en avons éprouvé une impression si douloureuse, que nous regardons comme un devoir de vous adresser à cet égard de courtes observations. Ce petit travail porte le titre de *Considérations sur quelques passages des Trente-Neuf Articles*. Or, les statuts de l'Académie d'Oxford obligeant les professeurs à se servir des trente-neuf articles comme de texte dans leur enseignement théologique, nous avons confiance que les fonctions remplies par nous dans nos colléges respectifs ne permettront pas qu'on nous accuse de présomption, si nous prenons la liberté de vous adresser cette lettre.

« Le traité dont il s'agit, a, suivant nous, une tendance très-dangereuse, en ce qu'il donne à entendre que certaines erreurs très-graves de l'Eglise de Rome ne sont point condamnées par les articles de l'Eglise anglicane ; et, par exemple, que ces articles ne contiennent aucune condamnation des doctrines 1° sur le purgatoire ; 2° sur les indulgences ; 3° sur le culte et l'adoration des images et reliques ; 4° sur l'invocation des saints ; 5° sur la messe, telles qu'elles sont enseignées avec une souveraine autorité par l'Eglise de Rome, mais seulement de certaines pratiques et opinions réputées absurdes par les catholiques romains instruits non moins que par nous-mêmes. En outre on y affirme que la déclaration qui précède les articles, en supposant qu'elle soit de quelque autorité, sanctionne cette manière de les interpréter, en ce qu'on les entend ainsi dans leur sens littéral et grammatical, et qu'on ne leur attribue aucune nou-

velle signification. Il nous semble en conséquence que ce traité tend à adoucir plus que ne le demande la charité, et au préjudice de la pure vérité de l'Evangile, les très-graves différences qui séparent l'Eglise de Rome de la nôtre, et qu'il peut ébranler la confiance des personnes peu versées dans le caractère scriptural des formulaires de foi prescrits par l'Eglise anglicane et de son enseignement.

« Nous n'hésitons pas à reconnaître la liberté pour chacun d'interpréter les formulaires de notre Eglise, liberté revendiquée et défendue par une foule de ses évêques les plus instruits et de ses plus éminents théologiens. Mais le traité dont nous parlons soutient des opinions nouvelles et étranges sur la sphère même dans laquelle peut s'exercer cette liberté. En effet, si nous comprenons bien ce qu'a voulu dire l'écrivain, nous ne voyons pas quelles garanties nous resteraient, dans le cas où ses opinions seraient généralement admises contre l'invasion des doctrines et des pratiques le plus manifestement erronées de l'Eglise de Rome, que l'on pourrait prêcher du haut des chaires de nos académies et de nos églises.

« Nous osons donc vous prier de réfléchir sur l'inconvenance qu'il y a à traiter de pareilles questions dans un ouvrage anonyme, et vous exprimer notre espoir qu'il vous sera permis de rendre public le nom de l'écrivain. En considérant combien grave et solennel est le sujet de la discussion, nous ne pouvons nous empêcher de croire que l'Eglise et l'Université ont quelque droit de connaître la personne, autre que l'imprimeur et l'édi-

teur, qui voudra répondre des choses qui se trouvent contenues dans le Traité.

« Nous sommes, Monsieur,

T. T. CHURTON, vice-président et professeur au collége de Brasenn.

H. B. WILSON, doyen des professeurs du collége de Saint-Jean.

JEAN GRIFFITHS, professeur du collége Wadham.

A. C. TAIT, doyen des professeurs du collége Balliol. »

Le professeur Newman ne s'effraya pas de ce menaçant défi, et sans délai il adressa à un de ses amis, le docteur Jelph, chanoine anglican, une lettre dans laquelle non-seulement il se déclare l'auteur du Traité, mais en défend encore les doctrines avec autant de franchise que de courage. Il est vrai que dans cette lettre il proteste ouvertement et à plusieurs reprises ne point approuver l'enseignement actuel de l'Eglise de Rome, enseignement qu'on doit faire résulter, selon lui, non-seulement de ses décrets et de ses canons, mais encore de ses actes et des pratiques sanctionnées par elle; il laisse enfin échapper des paroles injurieuses contre notre sainte et unique Eglise de Jésus-Christ, disant qu'elle cherche à substituer au pur Evangile du Rédempteur un autre Evangile tout humain et rempli d'usages condamnables. Il faut attribuer ces paroles amères à l'habitude

invétérée de juger les pratiques religieuses des catholiques, non d'après les intentions droites avec lesquelles nous nous y soumettons, non d'après la juste fin vers laquelle nous les dirigeons; mais d'après les interprétations chimériques et gratuites que se plaît à inventer l'imagination protestante.

Cependant, à côté de ces allégations fausses, et, disons-le franchement, calomnieuses, se trouve un aveu si beau, si sincère et si éloquent de la grande et tranquille ascension du catholicisme dans toutes les parties du monde, et surtout en Angleterre, que nous ne pouvons nous empêcher de le retracer ici.

« Et, en effet, dit le professeur Newman dans sa lettre au docteur Jelph, il y a en ce moment, dans notre Eglise (anglicane), une extraordinaire impulsion qui porte les esprits religieux vers quelque chose de plus profond et de plus vrai que ce qui suffisait au siècle passé. J'ai soutenu et je soutiendrai toujours qu'on ne peut rendre raison de ce fait, en l'assimilant aux mouvements partiels des individus vers un but particulier. Il y a déjà quelques années que les poètes et les philosophes de cette époque rendent témoignage de ce phénomène. Ces grands hommes, qui ont tant illustré notre littérature, sir Walter Scott, Wordsworth et Coleridge, chacun à sa manière et à quelque système ecclésiastique qu'il appartînt, attestent néanmoins tour-à-tour ce fait, dont Alexandre Knox, en Irlande, témoigne d'une manière admirable; Irling en est une autre preuve. Le siècle tend vers je ne sais quel inconnu; et, par extraordinaire, la seule communion religieuse, qui, dans le

cours de ces dernières années, se soit montrée parmi nous (en Angleterre), c'est l'EGLISE DE ROME. Elle seule, malgré ses erreurs et les inconvénients de son système pratique, a donné un libre et régulier développement aux sentiments intimes d'adoration, de mysticisme, de tendresse, de révérence, de dévotion, et à tant d'autres, qui se peuvent appeler plus spécialement catholiques. »

Notre cœur ne peut s'empêcher de ressentir une intime joie, en voyant un homme, en butte à l'aveugle malveillance des anglicans irrités, avoir le noble courage de prononcer à la face du monde un pareil aveu. Nous nous en félicitons, non-seulement dans le secret de notre cœur, mais encore avec lui, parce que nous avons l'espoir, et cet espoir ne sera pas vain, de le voir aborder au port du salut avec ses vénérables compagnons, lorsqu'il plaira au Seigneur de faire descendre sur leur intelligence les rayons de la lumière surnaturelle et de plus grandes clartés.

Et puisque nous parlons des puséystes, voici un autre fait qui mérite bien d'être rapporté. Il s'est élevé, il y a peu de temps, dans la ville de Brighton en Angleterre, une controverse entre deux prédicateurs protestants. L'un est un certain M. Addison, vicaire du curé protestant de la nouvelle église de Saint-Pierre en cette ville; il est zélé partisan des doctrines de l'école puséyste, et en conséquence admirateur des *Traités pour les temps présents*. Il avait commencé une série de conférences religieuses, dans le but de démontrer que l'Eglise catholique romaine n'est point l'antechrist (ainsi que

le croient sottement les protestants entêtés), mais qu'elle est au contraire l'Eglise légitime de Jésus-Christ, dont l'Eglise anglicane n'est qu'une dérivation purgée à la vérité des erreurs que l'on suppose toujours exister dans l'Eglise de Rome. Ses discours firent beaucoup d'impression, et ce résultat engagea un autre ministre protestant, M. Sortain, à entreprendre de son côté une suite de conférences pour prouver le contraire, c'est-à-dire que l'Eglise catholique est l'antechrist. Mais laissons-le crier à son aise. Constatons seulement qu'un prêtre, ordonné selon le rite de l'Eglise anglicane, a pu secouer le joug du respect humain au point de prendre du haut de sa chaire la défense de l'Eglise catholique, que l'Eglise anglicane a condamnée et maudite comme blasphématrice et idolâtre. On ne peut douter que l'intention du célèbre professeur Pusey ne soit d'amener, si ses forces et celles de ses partisans suffisent à pareille œuvre, la réunion des deux Eglises romaine et anglicane. Partout où se trouve un ministre protestant, attaché à la nouvelle école puséyste, on voit briller les cierges sur les autels des églises; l'*amen* se chante à la fin des prières avec accompagnement d'orgues ; enfin l'on donne, de l'autel, l'absolution au peuple avant qu'il ne s'approche pour participer au festin de l'Eucharistie, suivant le rit accoutumé. Ce sont là sans doute des signes qui annoncent des temps nouveaux, et qui attestent dans l'élite du clergé anglican une propension merveilleuse et toute nouvelle à rentrer dans l'universelle et catholique unité de la famille chrétienne. Il semble que le Seigneur se souvienne de ses antiques miséricor-

des à l'égard de cette île, et que, sous l'admirable direction de la Providence, il nous soit permis d'attendre de grands événements.

Novus jàm nascitur ordo.

LETTRES
DE MONSEIGNEUR WISEMAN,
ÉVÊQUE DE MÉLIPOTAMOS.

LETTRE RESPECTUEUSEMENT ADRESSÉE AU RÉVÉREND J.-H. NEWMAN, SUR QUELQUES PASSAGES DE SA LETTRE AU RÉVÉREND DOCTEUR JELF.

Collége de Sainte-Marie, Oscott, 27 mars 1841

Monsieur,

La seconde édition de votre lettre au docteur Jelf vient de me parvenir à l'instant; je n'avais pu me la procurer jusqu'alors. En vous adressant directement quelques observations sur cette lettre, j'espère que vous ne croirez pas que je veux m'autoriser de la connaissance passagère que nous avons faite à Rome il y a quelques années; quelqu'agréable que soit le souvenir que j'en ai conservé, je suis mû par des considérations d'un ordre plus élevé. J'ai assez de confiance dans votre candeur et dans la puissance de votre intelligence, pour croire que si j'étais assez heureux pour vous convaincre de l'inexactitude de quelqu'une de vos vues, et de vos propositions,

vous seriez le premier à les corriger, et que vous pourriez détruire l'impression que vous avez produite, beaucoup mieux que je ne pourrais espérer de le faire moi-même. D'un autre côté, si je m'adressais au public seulement, comme si je voulais entrer en controverse contre vous, au lieu d'une discussion avec vous, il semblerait que je chercherais, dans mon extrême désir de convaincre, à exclure la personne même pour laquelle le caractère de cette recherche théologique, me porte naturellement à ressentir le plus d'intérêt. Je vais en conséquence, avec modération, mais avec franchise, vous présenter mes observations sur les parties de votre lettre qui doivent être pénibles pour tout catholique bien instruit.

L'objet de votre lettre au docteur Jelf est de vous justifier contre la sentence de quatre tuteurs (administrateurs) de collége, qui ont présenté le Traité n° 90 dont vous êtes l'auteur comme posant en fait que les 39 articles ne condamnent pas « le Purgatoire, les pardons (les indulgences), le culte et l'adoration des images et des reliques, l'invocation des saints et le Messie, comme on *l'enseigne d'autorité* dans l'Eglise de Rome. »

Vous répondez à cela que vous pensez qu'ils (les 39 articles) contiennent une condamnation de *l'enseignement d'autorité* de l'Eglise de Rome sur ces points »; et que vous dites seulement « qu'attendu que ces articles étaient écrits avant les décrets du Concile de Trente, ils n'étaient point dirigés contre ces décrets . » (p. 4.) Votre paragraphe suivant, tout pénible qu'il est pour mes sentiments, je dois le donner avec vos propres paroles :

« Quand à l'enseignement d'autorité actuel de l'Eglise de Rome, à juger par ce que nous en voyons en public, je pense qu'il est très-près de substituer un autre Evangile au véritable. Au lieu de présenter à l'Esprit la sainte Trinité, le Ciel et l'Enfer, il me paraît à moi qu'on prêche, comme système populaire, la bienheureuse Vierge Marie, les saints et le purgatoire. Si jamais système a demandé une réforme, c'est aujourd'hui celui de Rome, ou en d'autres mots (comme je devrais l'appeler) le Romanisme ou Papisme. » (p. 5.)

Pour expliquer encore mieux votre pensée, vous citez un passage d'un autre de vos écrits, dont je crois qu'il suffit à présent d'extraire les phrases suivantes : « Dans les écoles romaines nous trouvons sainte Marie et les saints comme les objets principaux de la vénération et les dispensateurs de la miséricorde, le Purgatoire et les Indulgences étant les moyens de l'obtenir, le Pape qui gouverne et enseigne l'Eglise, et les miracles les garants des doctrines. » (Ibid.)

Votre intention parait être, autant que je puis le conclure de ces passages et d'autres analyses de votre lettre, d'établir une distinction entre les doctrines définies et décrétées dans le concile général de Trente, et *l'enseignement d'autorité* de l'Église romaine ; c'est-à-dire je suppose, de l'Eglise catholique en communion avec Rome. Ce n'est pas votre intention, je présume de désigner, par le terme « enseignement d'autorité » (*authoritative teaching*) les abus de localités ou les extravagances d'écrivains particuliers, mais l'enseignement par autorité, que l'Eglise, comme Eglise, sanctionne et emploie.

L'existence d'un semblable enseignement en désaccord avec les doctrines du synode tridentin est pour moi une idée nouvelle, et je pense qu'elle paraîtra ainsi à tous les catholiques. C'est principalement sous le rapport de son existence, de son objet et de ses systèmes supposés, comme vous les décrivez, que je prends la liberté de m'adresser respectueusement à vous.

Supposons que je donne pour certain que dans l'Eglise d'Angleterre il y a un enseignement d'autorité en désaccord avec les articles d'après votre manière de l'interprêter dans le *Traité* (tract); que vous croyez votre interprétation des articles, la seule qui puisse se concilier avec la vérité catholique, ou qui peut mettre votre Eglise en harmonie avec l'Eglise catholique (1); supposons en outre que dans mon raisonnement j'aie avancé que votre Eglise ne devait pas être jugée par les articles, mais par un certain *enseignement d'autorité*, et qu'en conséquence ni ses doctrines, ni elle-même ne sont catholiques, que répliqueriez-vous? Je pense que vous demanderiez avec justice où se trouve cet enseignement d'autorité? qui a le pouvoir de le faire, et de limiter l'interprétation des articles? Vous ne vous contenteriez pas des extraits contre la transsubstantiation, la messe, un état moyen des âmes, et les honneurs

(1) « Mais ces remarques sont étrangères au sujet qui nous occupe en ce moment, et qui est seulement de montrer que, tandis que notre livre de prières est reconnu par tous comme d'origine catholique, nos *articles aussi*, la production d'un siècle non catholique, ne sont pas, par la bonne providence de Dieu, pour ne rien dire de plus, *non catholiques*, et peuvent être admis par ceux qui désirent être catholiques de cœur et de doctrine. » (Tract., p. 4.)

rendus aux saints, tirés de *centaines* d'écrivains et de docteurs en communion avec votre Église, qui a proclamé que ces choses sont complètement, et sans réserve, condamnées dans votre Eglise, et par elle. Vous ne vous contenteriez pas des opinions réunies des directeurs de collèges (*tutors*) ou de la commission hebdomadaire, ou, je pense, d'Evêques individuels dont les sentiments se rapportent en partie à vos vues. Vous n'admettriez pas, je pense, qu'aucune de ces choses, individuellement ou collectivement prises, eussent le caractère d'un enseignement d'autorité; certainement non, jusqu'au point de justifier un opposant, qui appliquerait à votre Eglise leurs sentiments *au lieu* des articles.

Appliquez ces suppositions à votre cas. C'est une chose sérieuse, que de nous accuser d'élever la sainte Vierge à la place de la Sainte Trinité, et le purgatoire au lieu du ciel et de l'enfer. Nous demandons naturellement que peut-on considérer comme un témoignage suffisant qu'il y a un *enseignement d'autorité* qui remplace les décrets solennels et synodaux de notre Eglise, et nous rend responsables *in solidum* de ses leçons? C'est ce que j'ai essayé de découvrir dans votre lettre, et je suis obligé de confesser que j'ai été déçu, même en cherchant une conjecture plausible, concernant ce que vous-mêmes pouviez avoir en vue quand vous avez adopté ce terme. Il semble que vous vous êtes contenté de certaines généralités vagues, qu'on ne peut facilement amener à une forme tangible. Je vais essayer d'examiner quelques-uns de vos divers témoignages relatifs à cet *enseignement d'autorité.*

1° « Ce que nous en voyons (de notre enseignement, je suppose) en public » (p. 6).

2° La Doctrine des Ecoles romaines (*Ibid.* 8 p. 8).

3° L'enseignement du Cathéchisme du Concile de Trente (p. 5).

4° Notions populaires des Catholiques, *comme elles sont attestées par les Homélies* et *J. Taylor* (Ib.).

5° Les abus que Luther a combattus *avant* le concile de Trente (Ibid.).

6° Le Culte populaire, et les pratiques des Catholiques en général (p 7).

7° Les honneurs rendus aux saints dans les pays catholiques (Ibid., p. 2).

8° Les sentiments de tous les bons écrivains, sur ces sujets (p. 10).

Je pourrais ajouter quelques autres points, je pense; mais ceux-ci suffiront. Je soumets à votre candeur, Monsieur, et à votre bon sens, de savoir si vous admettriez des témoignages semblables d'un enseignement de votre Eglise, avec une autorité suffisante pour qu'on puisse le considérer comme remplaçant dans cette Eglise les articles que vous avez souscrits. Je n'ai aucune remarque à faire sur « l'enseignement des Ecoles romaines, le Cathéchisme du concile de Trente, et les sentiments des meilleurs écrivains. » Mais que vous puissiez donner comme témoignages de « l'enseignement d'autorité » des notions populaires, des pratiques, etc., est une chose certainement surprenante. Vous ne voudriez pas sûrement admettre comme témoignage de l'enseignement de votre Eglise les notions populaires concernant la Bible

et la règle de foi; la pratique populaire, quant au jeûne; l'Eucharistie et la prière; vous ne permettriez pas qu'on définît vos doctrines d'après ces sujets. Mais vous souffrirez que j'entre dans quelques détails, tant à l'égard des témoignages auxquels vous vous référez qu'aux doctrines que vous supposez que ces témoignages impliquent et enseignent.

1° *Les Ecoles romaines*. J'ai donné un extrait dans lequel vous en appelez à ces écoles pour appuyer vos vues. Dans le *Tract*, p. 24, vous exprimez un sentiment semblable; et vous l'aviez copié dans votre lettre. « Ce qui est rejeté par l'art. *XXII* est la *doctrine reçue* de ce jour (alors) et malheureusement de ce jour (actuel) aussi, ou les *doctrines des Ecoles romaines*. » Après ce passage, vous continuez ainsi : « Cette doctrine des Ecoles est à présent, après tout, la croyance (1) établie de l'Eglise de Rome, et que j'appelle Romanisme ou Papisme. » (p. 8.)

Quelles sont, je vous prie, ces *Ecoles romaines*? et que signifie ce terme? Où l'enseignement de ces Ecoles est-il authentiquement consigné?

Excusez-moi si je parle trop évidemment, en mon nom, c'est que j'ai quelque droit à présenter mon témoignage dans cette affaire. J'ai résidé pendant vingt-deux ans à Rome, intimement engagé dans l'éducation

(1) Voici un nouvel exemple de ce vague dans le langage sur des matières qui exigent la plus stricte exactitude. Qu'est-ce qui constitue la *croyance établie dans l'Eglise*? N'est-ce pas la doctrine de ses *formulaires*, en tant que solennellement reconnue par ses autorités? Comment alors ce terme est-il appliqué ici?

théologique. Pendant cinq ans j'ai suivi les *Ecoles romaines*, dans le collège de Rome, où tout le Clergé de la ville est obligé de venir recevoir l'éducation. J'ai suivi le cours entier de théologie, et dans une thèse j'en ai publiquement soutenu les doctrines. Depuis, j'ai été constamment chargé d'enseigner la théologie dans notre Collège national; et pendant quelques années j'ai rempli la place de professeur dans l'université de Rome. Je dois donc être passablement au courant des doctrines des *Ecoles romaines*.

Or, je vous déclare solennellement que dans le cours entier des Etudes je n'ai jamais entendu un mot qui puisse me faire supposer que la sainte Vierge et les saints soient, ou devraient être les objets principaux de la vénération, ou *puissent* être les dispensateurs des grâces et de la miséricorde, ou que le purgatoire ou les indulgences soient des moyens de l'obtenir, etc. (1).

Je déclare en outre, avec toute la sincérité et la gravité que comportent ces matières, que j'ai toujours entendu et enseigné le contraire exactement de ce que vous représentez comme les doctrines des *Ecoles romaines*. Certainement s'il y a sur la terre un lieu, une institution, un système ou un code qui mérite ce nom, ce doit être les Ecoles mêmes dont je viens de parler.

Mais peut-être direz-vous que ce n'est pas l'enseigne-

(1) C'est une idée qui me paraît nouvelle que le Purgatoire soit jamais *considéré* comme un moyen d'obtenir *miséricorde*, au moins pour les vivants, que l'on exhorte toujours à y échapper; nous le considérons certainement comme un *lieu* de miséricorde, je ne puis me souvenir de l'avoir *vu* ou *entendu* énumérer parmi les *media* ou *moyens* de miséricorde.

ment formel que vous voulez dire, mais l'esprit infusé dans tout le système des Ecoles romaines; comme si quelqu'un disant de l'*école* d'Oxford (non les *écoles*) qu'on y enseigne certaines doctrines, il ne voulait pas indiquer que ces doctrines sont enseignées *ex cathedra*, mais qu'elles sont répandues dans le cours des études et forment leur âme ou leur esprit. Mais pour produire ces effets, *quelques* moyens au moins sont nécessaires : les doctrines que l'on désire mettre en avant, seront réitérativement inculquées et insinuées, et leur importance sera développée. Et cependant, je le dis de nouveau, je ne puis rappeler à mon esprit aucune circonstance qui même après considération, me paraisse présenter rien qui ressemble à un pareil essai ou un pareil système. La distribution du cours de théologie était à cette époque comme il suit : un professeur s'occupait pendant quatre ans (une heure de leçon par jour) des sacrements, « les instruments de la grâce et du pardon, » comme vous le dites avec justesse, dans l'ancienne Église. Un autre Professeur distribuait son cours de cette manière : la première année, *De locis theologicis*, et principalement *De ecclesia*; seconde année, *de Deo uno et trino*; troisième, *De Incarnatione*; quatrième *De Gratia*. Un troisième professeur était engagé pendant deux ans sur les Ecritures, et un quatrième, pendant le même temps, sur la théologie morale. Voilà quels étaient les cours obligatoires; et sans les avoir suivis, personne ne pouvait recevoir les ordres. Maintenant, je vous le demande, les écoles *anglaises* sont-elles arrangées de manière à présenter à l'esprit la sainte

Trinité, ou à présenter le Christ, le fils de Dieu, sa grâce, ses sacrements et son Eglise, comme le point de vue principal de l'économie de la rédemption, plus décidément, plus clairement, ou plus essentiellement, que ne le fait ce système théologique des écoles *romaines*? Vous êtes, je dois le croire, familier avec l'ordre et la matière des traités de théologie que j'ai énumérés; mais je suis sûr que plusieurs autres de nos lecteurs savent à peine où ces matières, que vous regardez comme dominant dans les écoles romaines, se trouvent. En leur considération je vais l'établir : tout ce que l'on enseigne de la sainte Vierge Marie et des saints, leurs reliques et leurs images, est introduit dans un petit traité à la fin du livre *De Incarnatione* (1). On parle des indulgences dans un traité supplémentaire, ou appendice à la Pénitence, parmi les sacrements (2).

Quant au Purgatoire, que vos lecteurs supposent naturellement avoir remplacé dans notre esprit le ciel et l'enfer, il vient entre les deux autres traités, et occupe beaucoup moins d'espace qu'aucun d'eux (3). Dans nos ouvrages théologiques, c'est un traité ajouté à celui *De Deo creatore*, qui est souvent distinct de celui sur la Trinité.

(1) Dans le cours de théologie suivi maintenant au collége de Rome, celui du père Pérone, le traité *de Incarnatione*, occupe plus de 360 pages; celui des Saints, de leurs images, reliques, etc., moins de 100. (Vol. IV, Rom. 1836.)

(2) Dans l'ouvrage de Pérone, il occupe moins de 50 pages; le Mariage en occupe 200. (Vol. VII.)

(3) *Ibid.*, vol. III. Le Ciel occupe environ 45 pages, l'Enfer 53, et le Purgatoire 23.

Voilà ce qui forme l'enseignement doctrinal des Ecoles romaines ; et s'il est tel que je l'ai décrit, dans le centre même de cet enseignement, je pense que personne ne doutera que l'enseignement d'autorité des autres villes catholiques, ne peut pas aller au-delà de Rome même, en ce que vous considérez comme doctrines romaines.

Mais peut-être n'ai-je pas encore saisi votre pensée ; votre expression s'applique peut-être dans votre intention à l'enseignement ascétique de Rome plutôt qu'au dogmatique. Examinons donc ce point. D'abord, je puis faire remarquer qu'en parlant de l'enseignement d'autorité dans une Eglise, et en appelant pour son existence aux Ecoles de cette Eglise, on entend naturellement les écoles dogmatiques comme indices de l'enseignement dogmatique. Mais ensuite, à proprement parler, il n'y a pas d'autre *école*. Nous devons donc examiner l'enseignement ascétique, principalement dans ses pratiques autorisées et sanctionnées. Celles-ci donc appuient-elles votre assertion d'un enseignement d'autorité, qui a usurpé le plan et l'autorité du Concile de Trente, et a fait ces substitutions, idolâtres et blasphématoires, qu'il m'est pénible de répéter?

Chaque année dans la chaire de presque toutes les églises dans les grandes villes, et de chaque église métropolitaine, ou paroissiale dans les autres lieux, on prononce une série régulière de sermons pendant le carême, souvent remplis de chaleur et de sensibilité. L'usage général est de prendre pour sujet d'un de ces sermons (celui du troisième dimanche) le Purgatoire. Je

n'ai jamais vu que les indulgences fussent introduites dans la série. La bienheureuse Vierge Marie, rarement plus d'une fois, à la commémoration de ses douleurs. Mais la Mort, le Ciel, l'Enfer, le Jugement dernier, forment le thême de plusieurs de ces discours. Une quinzaine vers la fin du Carême est toujours réservée (comme addition aux instructions du matin) pour des instructions journalières aux fidèles qui encombrent les Eglises. Sur quoi ces instructions? Sur le purgatoire, ou les Indulgences, comme les moyens d'obtenir miséricorde? Non, mais sur le devoir pascal d'un repentir sincère et de la confession, et d'une digne participation à la sainte table. Je doute qu'aucun des *deux autres points* soit jamais mentionné.

Les exercices spirituels de saint Ignace, ou une retraite spirituelle, sont considérés comme le moyen le plus efficace de ramener les hommes au sentiment de leur devoir, et à une vie de vertus. Et je dirai, d'après une assez grande expérience, que leur efficacité approche du miracle. Ils consistent en une série de méditations (basées sur la considération de la fin de l'homme), à peu près dans l'ordre suivant : sur le péché, sur l'enfer, sur la mort et le jugement universel; plusieurs méditations sur chacun de ces points, pas une sur le purgatoire; puis sur l'Incarnation et la naissance de notre Sauveur, sur les mystères de son enfance, de sa vie, ensuite, de ses souffrances et de sa mort; après, de sa résurrection, sur le ciel, la sainte Eucharistie et l'amour de Dieu. Aucune sur la vierge Marie! La chaire et la retraite spirituelle sont les deux principaux moyens de sanctification

individuelle dans l'économie extérieure de l'Eglise.

Prenez le catéchisme italien, français ou espagnol; puis examinez avec candeur si dans aucun d'eux la Trinité, l'Incarnation, et le Credo en entier, ne sont pas les premiers et les principaux sujets de l'instruction. Si on enseigne aux enfants qui apprennent leur foi dans ces catéchismes rien qui puisse conduire à supposer que la sainte Vierge, le purgatoire, les images et les indulgences sont les sujets essentiels auxquels il faut faire attention.

Je ne sais réellement pas où chercher, pour trouver cet enseignement d'autorité que l'on attribue aux écoles de Rome; et je ne puis voir dans aucun des ouvrages ou des sujets que j'ai énumérés la plus legère intimation en désaccord avec les décrets du saint Synode tridentin. Mais avant de quitter ce sujet des écoles romaines, permettez-moi d'appeler votre attention sur une des doctrines spécifiques que vous semblez leur attribuer. Vous aurez présent à l'esprit que vous regardez comme identique ce qui était la doctrine reçue des écoles romaines, quand les articles furent formulés, avec ce qu'elle est maintenant. (Tract, p. 24; lettre, p. 8.) Le passage donc auquel je fais allusion, et qui a lieu de surprendre, est celui-ci : Par exemple, quant au purgatoire, je considère (avec l'homélie) que l'article s'oppose à l'idée principale *réellement encouragée par Rome, qu'une punition temporaire peut être substituée à l'enfer dans le cas de l'impie,* et toutes les superstitions qui en sont la conséquence. (Lettre, p. 24.)

Vous êtes convaincu, Monsieur, que votre assertion est d'un grand poids pour beaucoup de personnes; que

l'on croit que vous avez fait une étude peu ordinaire des ouvrages de théologie et de piété des catholiques, et que vous avez fait des efforts pour acquérir sur les vraies doctrines de notre Eglise, une instruction plus étendue, et dans un esprit plus bienveillant que la plupart des autres. Une doctrine telle que celle que vous exposez est méchante et diabolique, poussant à la perdition, la tête la première, les hommes que l'on a cruellement aveuglés. Pouvez-vous prouver que Rome ait jamais encouragé ou encourage maintenant une pareille idée? Dans quel formulaire? dans quel décret ou déclaration? par quelle pratique? Par quelle connivence? Je ne puis rappeler aucune chose, publiée ou faite, qu'il soit possible de construire de manière à en tirer un pareil encouragement. Si vous avez des preuves de cette terrible assertion, je vous supplie en grâce de les produire; si vous n'en avez pas, j'en appelle à votre charité pour démentir ce que vous avez avancé.

2° Il y a une autre preuve de l'enseignement d'autorité dans l'Eglise catholique qui va au-delà, ou remplace les décrets du concile de Trente, et que vous tirez du catéchisme de ce concile. Ceci semble la plus plausible de toutes les corroborations de votre théorie, mais je pense qu'en y réfléchissant vous verrez que cette preuve n'a pas été présentée de bonne foi.

Premièrement. Mettre le catéchisme en désaccord avec le concile qui a ordonné qu'il fût rédigé et publié, frappe tout d'abord comme peu naturel et comme une fausseté. Ceux qui ont composé et revu ce catéchisme étaient parmi les plus savants et les plus zélés membres

du concile; ils ont entrepris de donner une forme catéchétique à l'ensemble de ses doctrines. Nous devons supposer que ces hommes (et observez que c'étaient saint Charles Borromée, Sirlet, Scripandus, Foreiro, Medina, et d'autres d'une aussi grande réputation) ont délibérément contredit leurs propres actes, ou qu'autrement ils ne savaient pas ce qu'ils avaient décrété auparavant. De telles hypothèses ne peuvent pas raisonnablement se soutenir.

Secondement. Le fait est que le catéchisme est une exposition populaire, et admet en conséquence une plus grande latitude d'expression; il statue même sur des choses qui ne sont point matières de foi. Ainsi vous y trouverez la doctrine des anges gardiens enseignée et exposée, et qui est seulement une pieuse croyance, mais point un article de foi; on y dit aussi que les apôtres ont rédigé le Symbole, bien que cela n'ait pas été décidé par l'Eglise. Ce catéchisme emploie donc le langage usuel dont on se sert dans l'Eglise en parlant d'une doctrine. Depuis le temps de saint Augustin, l'usage a été d'appeler purgatoire, quelque soit son mode de purgation, un feu, un feu dépurateur, etc.. Mais dire que l'usage accidentel d'un semblable terme constitue un enseignement d'autorité, plus obligatoire et décisif que la phraséologie étudiée d'une définition dogmatique, est, je le crains, torturer les faits pour le plaisir d'argumenter (1).

(1) Pour faire voir combien les théologiens catholiques sont loin d'imaginer que cette expression du catéchisme gêne en rien la liberté ac-

Troisièmement. Votre théorie est que l'enseignement d'autorité qui a remplacé les doctrines tridentines a fait usurper, par le purgatoire et les indulgences, la place des sacrements comme « les moyens d'obtenir miséricorde. » Et vous citez le catéchisme comme preuve de cet enseignement. Croyez-vous que vos lecteurs devineront que dans cette volumineuse compilation le sujet du Purgatoire occupe exactement deux phrases? et qu'en traitant de la pénitence, on ne fait pas même mention des indulgences ?

Quatrièmement. Si le catéchisme est une meilleure preuve de ce que nous enseignons d'autorité, que même les décrets du synode, pourquoi ne pas nous laisser tout le bénéfice de cette preuve? Par exemple, qu'on nous traite au sujet des images par le même mode de raisonnements que vous proposez pour le purgatoire. Après avoir expliqué leur légitimité et leur usage, le catéchisme porte : « Mais comme l'ennemi du genre humain, par ses embûches et ses déceptions, cherche à pervertir les plus

cordée par les décrets, je vais citer les paroles de Pérone, qui sont, dans le fait, le langage de chaque théologien catholique. « Omnia igitur quæ spectant ad locum, durationem pænarum, qualitatem, ad catholicam fidem minime spectant, seu definita ab Ecclesia non sunt. Num scilicet.... ignis Purgatorii sit materialis aut metaphoricus ; utrum scilicet consistat in quadam animi tristitia exorta ex anteactæ vitæ consideratione, fœdidate peccati, etc... Diversæ olim de iis extiterunt inter veteres Ecclesiæ patres, et inter scholasticos etiam recentiores adhuc vigent discrepantes sententiæ. » (Vol. III, p. 321.) Tout esprit raisonnable doit voir, d'après cela, que nous sommes aussi libres de discuter sur la nature du Purgatoire, puisque le catéchisme l'appelle un feu, que nous l'étions pendant *deux* ans entre la ratification du concile (1564) et la publication du catéchisme (1565).

sàintes institutions, s'il arrivait que les fidèles vinssent à abuser sur ce point, le pasteur, d'accord avec les décrets du concile de Trente, emploiera tout son pouvoir pour corriger ces abus, et quand l'occasion se présentera, il expliquera le décret lui-même au peuple, etc (1). Ceci peut-il s'appeler un « enseignement d'autorité » qui remplace, qui supplante le décret du concile, en sanctionnant, au sujet des images, plus qu'il ne permet? De même je demande la permission de vous renvoyer aux instructions du catéchisme relativement au culte des saints (2). Et je demande encore si sa doctrine prouve tout en votre faveur sur le purgatoire parce qu'on y fait purement mention du feu? Ne devriez-vous pas nous accorder le bénéfice de ce qu'il prouve sur tous les autres sujets que vous renfermez sous le titre de *doctrines romaines*?

3° Je conçois que tout ce que disent *les meilleurs auteurs* est un enseignement d'autorité et un objet suffisant des censures exposées dans les articles, bien que les décrets du concile, pris en eux-mêmes, n'en soient point affectés. » (P. 10) J'admets volontiers cette épreuve, et croirai que vous avez raison, si vous me présentez le témoignage de tous ou d'aucun de nos meilleurs auteurs en faveur de ce que vous appelez « romanisme ou papisme, » c'est-à-dire, de prêcher la sainte Vierge Marie, les saints et le purgatoire, au lieu de la sainte Trinité, du ciel et de l'enfer, etc. Je pourrais, à la vérité, pro-

(1) Catéchisme, Rom. Part. III, p. 441. Ed. Rom., 1839, latin et anglais.

(2) *Ibid.*, p. 27.

tester et ne pas admettre que l'enseignement d'autorité de l'Eglise catholique soit décidé par l'opinion d'un individu, ou d'un certain nombre d'individus, d'ailleurs respectables, si un semblable enseignement est contraire à celui du dernier concile général ou même en diffère; je protesterais, dis-je, comme vous le feriez si l'on voulait déterminer les doctrines de votre Eglise d'après l'opinion de l'évêque Voadley, ou ses principes par ceux de l'évêque Newton, plutôt que par les articles. Mais je n'ai point d'objection à laisser de côté cette argumentation, et j'accepte vos propres conditions. Nos meilleurs écrivains vous sont mieux connus qu'à beaucoup d'autres; montrez-nous dans leurs écrits le système que vous avez exposé, et vous aurez fait quelque chose pour la confirmation de vos vues. Mais la simple assertion du docteur Lloyd ne suffit pas, et c'est tout ce que vous avez maintenant.

Cependant, après tout, permettez-moi de vous demander si, par inadvertance, vous ne vous seriez pas trompé en appliquant ses paroles? les voici :

« *Les concile*s affirment continuellement que le culte de latrie est dû seulement à la Trinité; mais les termes de dulie et d'hyperdulie *n'ont point été adoptés ou reconnus par eux dans leurs documents publics; ils sont cependant employés unanimement par tous les meilleurs écrivains de l'Eglise romaine.* »

Vous faites sur ces paroles le commentaire par lequel j'ai commencé ce paragraphe. Votre but est de confirmer par les paroles du docteur Lloyd un désaccord entre le concile de Trente et les écrivains catholiques les plus

célèbres. Le docteur Lloyd, cependant, parle des conciles au pluriel et dans le fait je ne crois pas que vous trouviez le mot *latrie* pas plus que *dulie* dans les décrets du concile de Trente. Par conséquent on ne peut tirer des raisonnements du docteur Lloyd aucune preuve de désaccord entre ce concile et les écrivains. En outre, je ferai observer que l'usage de quelques termes par certains écrivains ne les met pas en contradiction avec le concile, simplement, parce qu'*il* ne les a pas employés : de part et d'autre la doctrine est *la même*.

4° Voilà, ce semble, les seules sources qui peuvent, avec quelque plausibilité, être présentées comme preuves d'un enseignement d'autorité dans notre Eglise, distinct de ses formulaires. Elles donnent toutes les mêmes résultats que ceux-ci. Je vais maintenant jeter un coup-d'œil sur ce qui reste de vos preuves.

Je pense que vous-même, quand vous essayez d'analyser la conviction de votre esprit sur l'existence de votre « enseignement d'autorité » dans l'Eglise catholique, vous trouverez qu'il n'est point bon sur l'usage du mot *feu* dans le catéchisme, ni sur l'enseignement particulier d'aucune *école romaine*, ni sur les ouvrages de *nos meilleurs écrivains* ; mais plutôt sur ce que vous appelez le *culte populaire*, (que vous identifiez avec nos principes, notre symbole), (p. 7), sur les « notions populaires des catholiques » sur ce que « l'on voit en public, » et sur des thèmes analogues des anti-catholiques, déclamation très-populaire et généralement admise. Je ne pense pas que vous voudriez, de propos délibéré, vous laisser entraîner par de semblables notions.

Je ne pense pas qu'en y réfléchissant vous voudriez vous laisser guider dans vos sentiments par les rapports de voyageurs pleins de préjugés, ou les assertions, bien qu'unanimes, de la grande réunion d'auteurs qui écrivent contre nous. Mais il est extrêmement difficile de penser différemment de ce que chacun autour de nous a toujours dit et pensé. Il est presque impossible d'arrêter l'esprit quand il est poussé en avant par la pression de ceux qui sont derrière et autour de nous. Et ainsi je m'imagine que vous, comme beaucoup d'autres hommes de candeur (et je suis fâché de le dire aussi, quelques catholiques), ayant entendu chaque voyageur protestant, chaque écrivain protestant, et dans le fait tout protestant, homme ou femme, décrire ou admettre sur parole les superstitions des Italiens ou des Espagnols, et leur dévotion enthousiaste à la Mère de Dieu, ou leur confiance dans les indulgences, etc., ont trop implicitement admis ce qu'ils entendaient, et sont ainsi arrivés à construire votre théorie, que cette *religion populaire* est le fruit d'un certain enseignement d'autorité, bien qu'il n'existe sous aucune forme tangible ou visible. Peut-être, à la vérité, vous pourriez considérer qu'une *sanction tacite* de semblables pratiques ou doctrines équivaudrait à un enseignement qui les autoriserait ; s'il en est ainsi, l'expression est susceptible d'égarer, mais ma tâche reste la même.

Premièrement. Je voudrais respectueusement demander, êtes-vous en mesure de dire qu'un degré quelconque de corruption, ou la sanction de l'erreur par les membres d'une Eglise s'il y a désaccord avec ses for-

mulaires reconnus, prive cette Eglise du bénéfice de ces mêmes formulaires, et permet de la traiter comme ayant admis une nouvelle foi? S'il en est ainsi, je réponds que vous et vos amis, depuis les premiers *tracts* jusqu'à M. Bowden (1), avez été dans une grave erreur en soutenant que les corruptions supposées de l'Eglise catholique, *avant* le concile de Trente, n'ont pas invalidé son titre et ses droits à être la véritable Eglise, parce que ces erreurs n'avaient point fait un corps dans les formulaires de la foi. Car si des corruptions pratiques peuvent être prises pour une déclaration plus complète des croyances de l'Eglise que les formulaires eux-mêmes, alors cette Eglise avait perdu tous ses droits et sanctionné l'erreur autant *avant* qu'après le synode. Or, votre argument enferme que certaines corruptions pratiques, supposées exister parmi vous, doivent plutôt indiquer notre profession de foi actuelle que les décrets du concile auquel nous sommes tous soumis. Je vous demanderai en outre, qu'attendu que l'Eglise (anglicane) établie (privilégiée) pendant une période considérable (comme durant le dernier siècle) avait oublié ou rejeté ces manières de considérer les articles, et que vous avez fait revivre et enseignées d'autorité, autant que l'enseignement public ou particulier peut s'étendre; manières de voir diamétralement opposées à celles que vous présentez maintenant; considérez-vous cette défection universelle comme établissant les doctrines de votre Eglise, de préférence aux articles?

(1) Vie de Grégoire VII, vol. I, p. 7.

Je pense, en conséquence, qu'il ne serait pas aisé de déterminer que les décrets de Trente doivent être mis de côté, quelle que soit l'importance de l'abandon pratique qu'on en aurait fait. Un catholique ne peut jamais être obligé, par aucune autorité, d'aller au-delà de ces décrets; et alors, si une aussi grande défection que vous le dites existe parmi nous, il peut, comme Lot à Sodome, se trouver seul vertueux; mais sa foi ou sa croyance sera celle du concile.

Mais, *secondement*, venons à la question de fait, qui est la plus importante. La croyance populaire et les pratiques dans les pays catholiques sont-elles comme les suppose votre théorie? Permettez-moi de vous demander quels sont les moyens que vous avez employés pour arriver à la connaissance des *notions populaires* des catholiques sur les points en question? ou de leur croyance? car c'est par cette connaissance que leurs pratiques peuvent être généralement jugées.

Quelle preuve avez-vous, par exemple, qu'ils vont plus loin que n'exige la foi, relativement à la sainte Vierge? Avez-vous jamais vu un ouvrage populaire qui dise ou insinue qu'elle doit être l'objet de la foi? que le sacrifice doive lui être souffert? qu'elle peut pardonner les péchés? ou qu'aucune autre prérogative de l'Être-Suprême lui appartienne? ou vous-même, avez-vous pu converser avec les peuples, et vous assurer de leurs idées sur ces sujets ou d'autres analogues? ou avez-vous été informé concernant ces choses par des gens qui ont eu les moyens ou l'occasion de les connaître? S'il n'en est pas ainsi, permettez-moi de vous assurer que

vous pouvez facilement avoir été induit en erreur.

Vous me direz peut-être qu'une semblable investigation n'est pas nécessaire, (cependant je pense que la charité chrétienne n'en croirait aucune trop pénible, avant de prononcer une sentence d'idolâtrie sur plusieurs millions de nos frères) parce que de grossiers abus frappent les yeux; que l'on voit la multitude de près devant les images de la sainte Vierge et les châsses des saints; parce que les indulgences sont proclamées de tous côtés, et que le purgatoire est rappelé à la pensée par de fréquentes représentations.

Or, examinons ce côté de la question, et prenons pour exemple un paysan Italien. Quels sont les exercices religieux qui lui sont enjoints et qu'il remplit régulièrement? *Premièrement*, le saint sacrifice de la messe chaque dimanche et fête, et assez généralement chaque matin avant d'aller à l'ouvrage. Il sait aussi bien que vous ou moi ce qu'est la messe, et qu'elle ne peut être offerte à aucun être, si ce n'est à Dieu. *Secondement*, la sainte communion au moins plusieurs fois l'année, souvent beaucoup plus fréquemment. *Troisièmement*, comme une préparation pour la communion, la confession de ses péchés faite avec contritition et dans l'esprit de pénitence. Il sait bien que ces deux sacrements n'ont rien de commun avec la bienheureuse mère de Dieu; aucune indulgence (1) et encore moins le Purgatoire ne

(1) Quand M. Newmann nous dit que les indulgences ont usurpé la place des sacrements, il a probablement oublié qu'aucune indulgence plénière (sauf une ou deux) ne peut se gagner sans confession et sans communion. Ainsi une indulgence, au lieu de remplacer les sacrements,

peuvent leur être substituées. *Quatrièmement*, la bénédiction ou l'adoration du Saint-Sacrement généralement le soir des fêtes et souvent d'autres jours. A ceci nous pouvons ajouter les prières des 40 heures, l'exposition du saint-sacrement pendant cet espace de temps, veillé jour et nuit par des adorateurs. Parmi les prières les plus fréquemment inculquées et publiquement récitées, sont des actes de foi, d'espérance, de charité et de contrition, qui sont toujours répétées par les enfants après le catéchisme, et bien connues des plus illettrés. Ces exercices généraux de culte et de dévotion appartiennent tous à Dieu. Le principal qui se rapporte à la sainte Vierge est le rosaire. Cette pratique forme une portion des dévotions du soir dans les familles, et en outre il se récite aussi quelquefois en public (1). Si l'objet qui nous occupe permettait de semblables détails, je donnerais volontiers une explication et une analyse de cette dévotion, une des plus intéressantes à mon avis; à présent je n'ai besoin de dire que ce que le catéchisme en Italie, et je crois en Espagne, explique tout au long, que les mystères de la naissance, de la mort et de la résurrection de notre Sauveur sont l'objet réel de cette forme de prière. Cependant prenez-la comme il vous plaira, considérez-là comme une dévotion principale-

en assure l'accomplissement. Il y a toujours pour condition que le fidèle soit *vere pœnitentes confessi et sacra communione refecti.* Voy. Bouvier (évêq. du Mans), *Traité des Indulgences*, p. 65, Tournay, 1837.

(1) Le rosaire est également la prière de ceux qui ne savent pas lire, et qui soutiennent leur attention par quelque pratique extérieure, telle que comporte l'usage du chapelet.

ment adressée à la sainte Vierge, et ajoutez-y celles que l'on y joint ordinairement, comme ses Litanies; et je vous demande quelle est leur importance, comparée aux exercices de piété que je viens d'énumérer, de beaucoup les plus solennelles, et les plus indispensables? Car chaque catholique, pour ignorant qu'il soit, sait qu'il doit à chaque fête assister à la messe, sous peine de péché; mais aucun n'imagine qu'une semblable peine soit encourue par la négligence de quelques-unes des dévotions à la sainte Vierge. Ceci forme certainement une distinction importante entre les deux cultes, celui rendu à Dieu, et celui rendu aux plus grands saints.

Mais on me dira encore que la manière avec laquelle les plus pauvres catholiques prient devant les images de la sainte Vierge, et celles des saints, indique une plus grande ferveur de dévotion qu'ils n'en manifestent dans d'autres occasions; et même qu'elle trahit une confiance superstitieuse dans ces symboles extérieurs eux-mêmes. Cette apparence peut être en partie vraie; bien que je sois prêt à nier complètement qu'il n'y a pas la moitié de l'ardeur, de l'enthousiasme et de la dévotion manifestée devant le Saint-Sacrement quand il est exposé à l'adoration, dans celle que l'on montre devant les reliques ou les images. Mais en même temps je déclarerai que les plus tendres émotions ne sont pas le partage des sentiments les plus élevés, tels que la confiance, la vénération, l'hommage. Un enfant peut être plus caressant et plus affectionné pour sa mère, et avoir pour son père plus de respect, d'obéissance et de confiance. Et ainsi je conçois que la partie la plus sentimentale de

la dévotion, celle qui opère le plus sur nos sentiments naturels, peut paraître plus facilement excitée par les joies, les souffrances, la gloire et les vertus d'êtres plus près de notre nature, que par la contemplation des attributs, beaucoup plus parfaits sans comparaison d'un Être infiniment au-dessus de notre sphère. Quelle est la pensée assez puissante pour pouvoir mesurer l'abîme de souffrance qui envahit le cœur de Jésus mourant sur la croix? Mais quel est l'esprit assez obtus, ou quel cœur assez endurci pour n'être pas capable d'apprécier les sentiments maternels de celle qui demeure abandonnée au pied de cette même croix. Le chagrin qu'*elle* éprouve ne nous présente-t-il pas, dans le fait, le miroir le plus clair et le plus vrai des souffrances qu'*il* endure? Sous ce rapport, le *Stabat Mater* n'excite-t-il pas les plus purs sentiments d'amour et de chagrin pour le *fils* parce que ses souffrances sont vues à travers les sympathies de la mère?

Mais s'ensuit-il que parce que les hommes sans instruction s'abandonnent à de pareils sentiments plus fortement que les autres, et les manifestent plus ouvertement, nous devions juger leurs cœurs, et prononcer sans question ou recherche qu'ils ont renoncé à leur foi et abjuré leur Dieu? N'est-ce pas ici le péché d'Héli qui, témoin de la profonde sensibilité de la prière d'Anne, prononça qu'elle était ivre (1). Et plus d'un pauvre Italien n'a-t-il pas ainsi été injustement jugé, lorsque sur une semblable preuve on l'a déclaré idolâtre?

Il y a, je suis sûr, dans ce pays-ci beaucoup et de très-

(1) Sam., I, 13.

sérieuses notions erronées relativement à l'instruction religieuse des pauvres catholiques à l'étranger et à la connaissance de leurs devoirs respectifs envers Dieu et d'autres êtres. Leurs sentiments de dévotion sont considérés comme des indices de leurs convictions et de leur foi; et des hommes qui, peut-être, n'ont jamais senti d'émotions vives dans leurs prières à Dieu, mesurent les sentiments enthousiastes de cœurs étrangers envers les êtres inférieurs par les leurs *propres* envers le supérieur, les jugent non-seulement extravagants, mais même dérogatoires à un culte plus élevé. Mais interrogez ceux qui ont manifesté ces émotions profondes sur leur foi, et vous trouverez qu'elle est saine et d'accord avec le concile.

Permettez-moi de rapporter, comme exemple, une anecdote qui m'a été communiquée par un pieux et savant ami. Il était allé à Pestum faire une excursion, en compagnie d'un protestant qui souvent déclamait contre la superstition et l'ignorance des Italiens; et aucun lieu ne pouvait paraître plus propre à justifier ses idées que la plaine immense et mal saine où ils voyageaient, dont les habitants, on pouvait naturellement le supposer, semblaient n'avoir aucune chance d'instruction religieuse. Un petit garçon monté derrière la voiture s'était offert pour les conduire aux ruines comme leur *Cicerone*. Ses vêtements et son aspect indiquaient suffisamment sa pauvreté. Les deux voyageurs déterminèrent de s'en rapporter à lui sur le sujet de la discussion. « Aimez-vous la madona? » fut la première question proposée : les yeux de l'enfant étincelèrent d'affection et de joie en donnant une réponse affirmative. « Qui a racheté la Ma-

dona, lui demanda-t-on ensuite? » « Son propre fils, » répliqua-t-il. « Aurait-elle pu vous racheter? » « Non, à moins que son fils ne le lui eût commandé. » Le voyageur protestant, qui souvent parlait depuis de son petit théologien de Pestum, comme il l'appelait, avança qu'il était surpris et qu'il avait eu tort. Ici, en effet, nous avons une séparation très-nettement exprimée entre le sentiment et la croyance. L'amour de cet enfant pour la mère de Dieu paraissait sans bornes, mais il savait bien qu'elle n'était qu'une créature dépendante de son fils, qui était son rédemptenr. Je doute que beaucoup d'enfants d'une école autorisée soient en état de donner de pareilles réponses (1).

Mais il y a une autre *pierre de touche* des convictions sincères des catholiques illettrés et à laquelle j'en appelle avec confiance, leurs sentiments aux approches de la mort. Examinez le Rituel romain « *De visitatione et curâ infirmorum*, » et voyez si les pratiques et les prières qui y sont prescrites trahissent quelque désir de voir

(1) Comme contraste je vais rapporter l'interrogatoire d'un jeune garçon qui fréquentait une école protestante dans le voisinage : il fut rencontré, il y a peu de jours, par deux de nos professeurs et interrogé sur un point de doctrine religieuse bien autrement fondamental. — Combien y a-t-il de Dieux? — *Neuf*. Voyant l'étonnement produit par cette réponse, il réduisit le nombre à *quatre*; et enfin avoua qu'il n'en savait rien. Cependant il y a dans cette paroisse des dotations pour l'éducation (par l'évêque catholique Vesey) qui appartiennent à l'établissement et montent peut-être à 25,000 francs par an. Un autre garçon, déjà grand, s'avoua parfaitement ignorant sur l'existence de la Divinité. J'opposerai les pauvres paysans de l'Italie à ceux de l'Angleterre. Oh! puissions-nous retirer la poutre de notre œil avant de rechercher la paille dans l'œil de notre prochain!

le catholique expirant mettre sa confiance en la sainte Vierge et les saints, plutôt que dans la sainte Trinité, ou attendre la miséricorde des indulgences et du purgatoire plutôt que des sacrements. Puis lisez plus loin la section intitulée « *Modus juvandi morientes*, » et voyez si dans les exhortations qu'il est enjoint au prêtre de faire au moribond, ou dans les courtes prières qu'on lui recommande de suggérer, il y a un mot d'encouragement pour des idées aussi déplacées. Si j'avais le temps, je donnerais pour d'autres lecteurs les titres des sections de l'exhortation. Mais, vous demanderez peut être, ces prescriptions sont-elles observées dans la pratique? Je réponds très-fidèlement : J'ai assisté avec le vicaire au lit de mort de son paroissien, qu'il n'abandonna ni jour ni nuit, et j'ai vu les prescriptions du rituel observées très-religieusement. Mais, outre cela, j'ai eu le bonheur, non pas une fois, mais souvent, d'accompagner le pauvre et l'ignorant au seuil de l'éternité, assistant comme directeur spirituel dans les hôpitaux de la ville éternelle. Combien de fois me suis-je dit, humilié et couvert de honte, par l'ardeur des sentiments d'espérance et de piété qui illuminait leurs derniers moments : Puisse ma dernière fin être semblable à la leur! Ils avaient certainement confiance dans l'intercession de la mère du Rédempteur, et cette confiance était vive et affectueuse; mais je n'en ai jamais rencontré un qui attendît d'elle son salut autrement que par la mort et le sang de son fils. Je les ai souvent entendus parler du purgatoire comme un sujet de crainte, et je les ai souvent entendus demander à Dieu que leurs souffrances pussent être aug-

mentées ici-bas, en expiation de leurs péchés, afin qu'ils pussent immédiatement voir sa face; mais je ne l'ai jamais entendu mentionner comme moyen d'obtenir miséricorde. Et ainsi je puis dire avec assurance que je n'en ai jamais connu un seul qui ait mis sa confiance dans les indulgences, comme un substitut des sacrements, qui ait cherché le pardon hors de la pénitence, ou la grâce et la force dans ses derniers moments, sauf dans le viatique de la sainte Eucharistie, ou dans l'extrême onction.

Je suis convaincu que si les vrais sentiments des pauvres catholiques, dans les pays catholiques, étaient mieux examinés, beaucoup d'erreurs seraient corrigées, et on s'épargnerait beaucoup d'assertions inconsidérées. Un éminent professeur en Allemagne, qui par ses premières productions promettait d'arriver à une grande célébrité littéraire, et qui s'est depuis presque exclusivement dévoué aux devoirs du saint ministère parmi les pauvres, m'assurait il n'y a pas long-temps qu'il abandonnerait tout ce qu'il sait en sanskrit, en arménien et en littérature classique plutôt que de se dessaisir du bien-être et de la satisfaction qu'il trouve dans la direction spirituelle des pauvres. « J'ai entendu, me disait-il, des phrases sortir des lèvres de pauvres femmes ignorantes, remplies d'un sens profond et contenant une théologie plus savante qu'on ne peut la trouver dans les livres. Je me suis senti humilié, en voyant qu'ils étaient beaucoup plus savants dans la sagesse de Dieu que mes études ne m'avaient permis de le devenir. » Je sentis et je reconnus qu'il avait raison.

Je vais maintenant terminer cette lettre, non parce

que j'ai touché à tous les points que dans la vôtre je considère comme erronés, mais parce que je pense avoir suffisamment examiné les bases sur lesquelles vous établissez l'existence d'un *enseignement d'autorité* dans l'Eglise catholique, en désaccord avec les décrets du concile de Trente. Je ne me suis proposé rien de plus que de démontrer la fausseté de cette théorie, tant pour l'existence du système que pour les objets qu'il suppose.

Vous vous rappellerez que feu votre ami, l'aimable M. Froude, dans un de ses malheureux moments de censure irréfléchie, avait prononcé que nous n'étions pas des catholiques, mais « *de misérables tridentins.* » Cette expression fut citée avec une apparente approbation par ses Editeurs dans leur préface (1). Il nous paraît dur maintenant que nous dussions être privés même de ce *misérable* titre, et précipités par vous d'un degré plus bas dans l'échelle de la dégradation. Mais ce qui est encore plus difficile à expliquer, c'est que *vous* puissiez maintenant reprendre ce même titre et assurer (comme le fait votre *Tract*) que tandis que *nous* avons abandonné les doctrines de Trente, vous, et ceux qui prennent les *articles* dans votre sens les interprétiez suivant ces doctrines. Je dis ceci non par un esprit de reproche, mais plutôt comme un avis charitable. Ce que vous avez d'abord considéré comme une grave imputation, vous semblez maintenant le regarder comme un léger blâme, car vous seriez maintenant satisfait de nous

(1) Froude's remains, vol. I, p. XI.

voir dans une plus stricte conformité (selon vos vues) avec les décrets du concile. Vous nous blâmiez alors pour y adhérer, et vous nous blâmez maintenant pour nous en séparer. Pourquoi ne soupçonneriez-vous pas vos jugements, si vous trouvez qu'ils varient? S'il y a jamais eu un temps où vous ne considériez pas nos doctrines du même œil que vous les voyez maintenant ; lorsque vous rejetiez complètement toutes les supplications et toutes les prières aux saints ; tous les honneurs sans réserve rendus aux images et aux reliques ; quand vous ne récitiez point de prières pour les défunts, et ne vous sépariez pas de la congrégation dans vos offices ; quand vous ne croyez pas la mortification corporelle nécessaire, ou le Bréviaire aussi beau ; quand enfin vous étiez plus éloigné de nous en pratique et en sentiments que vos écrits ne nous le montrent maintenant, pourquoi ne pas soupçonner qu'une approximation plus intime peut encore se faire, que des découvertes ultérieures de la vérité dans ce qui *aujourd'hui* paraît erroné, peuvent se réaliser *demain* ; et que vous pouvez ainsi amasser pour vous-même la peine et le regret d'avoir à l'avance marqué du sceau de l'opprobre ce que vous découvrez ensuite être bon et saint?

Je me permettrai une remarque de plus. Vous dites (page 11) « que la seule chose qui puisse arrêter cette tendance (à l'idolâtrie pratique) dans les décrets de Rome (sur les images et les reliques), est de produire quelque déclaration formelle dans le sens opposé. » Permettez-moi de demander quelle étendue devrait avoir cette *déclaration* formelle pour vous sa-

tisfaire? l'Eglise a déclaré ses sentiments contre le culte des images et les abus concernant les saints, dans les actes de son synode, composé d'Evêques de tous les pays; elles les a déclarés dans son cathéchisme adressé à tout le clergé des paroisses; elle les a déclarés dans les catéchismes qu'elle enseigne à ses enfants; elle les a déclarés dans son Rituel sous la forme la plus belle; (1) elle les a déclarés, ces sentiments, par l'organe de chaque théologien, de chaque ascétique, qui ont exposé ses doctrines; elle les déclare enfin dans la chaire, les conférences, le confessionnal; et cependant tout cela, à votre jugement, ne constitue pas un enseignement d'une autorité suffisante, et pour vous les croyances populaires, et les pratiques des catholiques, l'emportent entièrement dans la balance des preuves et du témoignage. Dites-nous donc de quelle manière vous désireriez que l'Eglise de Rome formulât et promulgât une déclaration qui satisferait plus que toutes ces diverses déclarations prises ensemble?

En terminant, Monsieur, je vous remercie de tout mon cœur de la bonne nouvelle que renferme votre lettre, que des hommes pour lesquels vous avez une si haute estime ouvrent enfin les yeux aux beautés et aux perfections de notre Eglise, et ont besoin de tous les efforts que vous faites, par votre interprétation des articles, pour ne pas « errer dans la direction de Rome. » Plût à Dieu que le jour soit arrivé où non plus des

(1) Dans la forme pour la bénédiction solennelle des saintes images, dans le pontifical, qui réunit en corps, d'une manière parfaite, la doctrine de l'Église sur ce point.

hommes isolés, mais les masses, se presseront en foule vers les portes éternelles de l'Eglise unique du Christ, et frapperont pour obtenir leur libre admission; et ce serait avec joie que je m'asseoirais dans la plus humble place de son royaume pour livrer l'espace aux nouveaux venus. Ce serait un jour de fête tel que l'Epouse de l'Agneau n'en a point eu depuis celui où la croix a surmonté le diadème impérial.

J'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre dévoué dans la foi en Christ

N. WISEMAN,
évêq. de Mélipotamos.

P. S. Une lettre qui m'est adressée a été publiée par le rév. W. Palmer, du collège de Worcester Oxford, comme une réponse à ce qui précède. J'y répliquerai aussitôt que je pourrai trouver quelques moments de loisir.

Collége de Sainte-Marie, fête de saint Anselme.

AUTRE LETTRE

ADRESSÉE A LORD SHREWSBURY,

SUR

LA SITUATION RELIGIEUSE ET POLITIQUE DE L'ANGLETERRE.

Milord,

Le désir que Votre Seigneurie a bien voulu m'exprimer d'être mis au courant de toutes les circonstances dignes d'intérêt que présente la crise religieuse actuelle en ce pays, m'enhardit à vous adresser cette lettre; et si vous la recevez par le moyen de la presse plutôt que par la poste, la raison en est, vous le sentirez, qu'il est bon nombre d'autres personnes auxquelles je voudrais que cette expression de mes sentiments pût parvenir.

La publication de cette lettre en un pareil moment pourra paraître une expression de mes sentiments politiques, peut-être aussi voudra-t-on l'expliquer en y cherchant quelques rapports avec les changements ministériels qui vont s'opérer. Quoi qu'il en soit, je puis, en toute sincérité, assurer à Votre Seigneurie que ni mon but ni mes opinions ne peuvent justifier cette interprétation. *Deo et Ecclesiæ*, voilà la seule dédicace que je

veuille mettre à la tête des quelques observations que je vous adresse. En même temps, je dois dire que je suis convaincu que tout ministère appelé à consacrer ses talents au gouvernement de cet empire a, sous la main, une corde puissante, une corde encore vierge, dont il pourrait aujourd'hui, avec plus de bonheur que jamais, essayer d'appliquer les vibrations magiques au rétablissement de l'harmonie si longtemps troublée. Et je suis sûr que Votre Seigneurie conviendra avec moi que tenter seulement de guérir les plaies religieuses de ce noble pays serait assez pour immortaliser le ministère qui oserait l'entreprendre. Ne puis-je pas ajouter que négliger cette grande plaie morale suffit pour paralyser à la fin tous les autres remèdes appliqués à ses maux?

Le manque d'union est le vice de notre état actuel. Quand tous les éléments de la force et de la dignité nationale tendent vers un seul et même but, et entraînent sur une même ligne le peuple et ses chefs; quand le clergé, la noblesse et les classes industrielles de tout rang agissent sous l'influence des mêmes règles de conduite, se jugent mutuellement par les mêmes principes, voient d'un même point de vue leurs prérogatives et leurs droits respectifs, comprennent également, et d'après une notion commune à tous, l'importance et la nécessité des sacrifices mutuels, en un mot, quand tous travaillent sous la même loi et pour la même fin, alors la majesté et la puissance d'une nation brillent dans toute leur splendeur. Mais nous, où en sommes-nous? Chaque classe vit isolée, appelant la prospérité des autres sa ruine, leur avantage sa perte. L'esprit d'antago-

nisme et de dissolution s'est emparé des diverses parties de ce grand empire ; au lieu d'harmonie, nous avons les cris de la discorde ; en place d'union, des conflits d'intérêt. Entre l'aristocratie et les classes pauvres, existe depuis longtemps une réserve et une froideur inconnue dans les temps anciens, je veux dire dans les temps catholiques, et les frénésies du chartisme et du socialisme s'efforcent d'y substituer l'inimitié et la haine. Le clergé de l'Eglise-Etablie est loin de posséder auprès du peuple la considération et l'influence nécessaires pour contenir les passions de la multitude, lui commander la patience dans la détresse, et la guider vers des circonstances plus heureuses. Dans les grandes villes, des masses immenses se sont soustraites à la sollicitude du clergé, ayant ou abandonné toute religion, ou embrassé la dissidence. Parmi les adhérents des sectes diverses, les *hommes de l'établissement* bien loin d'être traités avec respect, comme ministres reconnus de Dieu, ne sont qu'un objet de mépris et souvent de haine ; et ceux-ci, de leur côté, considèrent naturellement les chefs des congrégations dissidentes comme des intrus, et leurs disciples comme d'aveugles schismatiques; entre eux se tiennent nos frères, refusant de reconnaître les prétentions des uns et des autres, mais unis par le Saint-Siége dans une même foi et une même communion avec la grande Eglise catholique.

De plus, si nous examinons les éléments de la prospérité temporelle du pays, là aussi nous retrouvons division d'opinion. Les intérêts agricoles et manufacturiers sont en état de rivalité. Ce que l'on fait pour l'un,

l'autre le regarde avec jalousie et crainte, comme une mesure qui lui est hostile. Au lieu de deux puissances agissant ensemble sur le même point du levier, on dirait deux bassins suspendus aux extrémités opposées du fléau, et contrebalancés avec tant d'exactitude, que l'un ne peut s'élever sans que l'autre ne s'abaisse ; le moindre poids jeté dans celui-ci semble un poids enlevé à celui-là, et l'un ne peut se mouvoir en un sens qu'aussitôt son rival ne se meuve dans la direction opposée. De temps à autre se manisfeste un conflit semblable entre la propriété territoriale et la propriété financière, au moindre soupçon d'une charge imposée à celle-ci. Qu'ai-je besoin d'ajouter que cet esprit de désunion éclate d'une manière plus déplorable encore entre les plus grandes portions de notre empire? L'injustice et la dureté de l'Angleterre nous ont aliéné les affections de l'Irlande; et plusieurs de nos colonies ont montré des signes non équivoques de leur précaire attachement à la mère-patrie.

On dira peut-être que, malgré toutes nos divisions, nous avons prospéré et prospérons encore. Ainsi prospéra aussi la république romaine, en dépit des querelles entre les patriciens et les plébéïens d'abord, puis entre les Romains et les alliés. Mais vint la fin, et elle vint si effroyable, que les plus sages et les plus hommes de bien crurent l'unité du gouvernement, bien qu'achetée à un prix terrible, préférable aux maux enfin engendrés par la désunion. Nous ne sommes pas encore, grâces à Dieu, arrivés à cette crise; mais il est évident qu'une pensée de désordre commence à travailler bien des cœurs. N'est-il donc pas temps de chercher remède à

une situation qui chaque jour laisse voir en ses conséquences une réalité plus fatale? On peut dire encore : Si, dans cet état de désunion et de mutuel éloignement, nous avons prospéré jusqu'à ce jour, jusqu'à ces dernières années, quelle n'eût pas été notre prospérité si nous eussions tous été d'accord? si le résultat de nos forces divisées a été si grand, quel n'eut pas été celui de nos forces réunies?

On est en général porté à se défier d'un remède vanté comme une panacée universelle. Néanmoins, si toute la maladie n'a qu'un principe, et tous les symptômes qu'un caractère, sûrement on ne nous traitera pas de visionnaire pour ne proposer qu'un remède. Et si les considérations les plus hautes et les plus nobles démontrent la nécessité de ce remède; si, outre son utilité reconnue, il se recommande à nous par une excellence propre et indépendante de nos besoins; si enfin chaque jour nous en fait mieux apprécier l'importance, la justice et la vérité, sûrement alors nous ne saurions hésiter à réfléchir du moins à la possibilité d'en faire usage. Il n'y a point d'influence qui puisse, aussi aisément que la religion, arriver jusqu'aux causes secrètes du mal, et les neutraliser aussi efficacement; il n'y a donc rien qui puisse, aussi sûrement que l'unité religieuse, pénétrer jusqu'aux principes de nos divisions, et les guérir en réunissant les parties séparées. Elle exerce une action égale sur les discussions du noble et du plébéïen, et sur les querelles du prêtre et du laïque; sur les haines de province à province et sur les différends d'homme à homme; et quand elle aura absorbé ce qui est mauvais,

elle y substituera bientôt ce qui est bon et salutaire. L'unité religieuse, combinée avec les affections qui nous unissent et comme êtres sociaux et comme membres d'un même état, l'unité religieuse, l'humanité et le patriotisme, formeraient cette triple corde dont il est dit qu'il est difficile de la rompre (Eccles., ch. 4 ; 12).

Votre Seigneurie comprendra qu'en recommandant l'unité religieuse comme un grand bienfait moral et social, mon intention n'est point de laisser dans l'ombre les motifs plus grands et plus nobles de nous efforcer d'y atteindre, qui découlent de la religion même, c'est-à-dire de l'unité absolue de la vérité, et de ce principe évident que toutes les opinions diverses sont, à l'exception d'une seule, erronées, et que par conséquent c'est notre devoir à tous d'écarter ses opinions, ou plutôt de les fondre toutes dans celle qui est une et vraie. Mais comme malheureusement il ne manque pas de gens qui examinent ces graves questions sous le point de vue de l'utilité mondaine plutôt qu'à la pure et simple lumière de l'évidence religieuse, il n'était peut-être pas inutile de démontrer même à ces hommes que de grands avantages publics seraient le résultat du rétablissement de l'unité religieuse. Quant à ceux qui, par des motifs plus élevés, déplorent la funeste séparation de l'ancienne Eglise d'Angleterre, leur coopération nous est assurée, sans qu'ils aient besoin des réflexions auxquelles je viens de me livrer.

Mais l'idée de l'Angleterre redevenue *Une* en religion est incompatible avec sa persistance dans son état présent d'isolement ecclésiastique et religieux, sous le nom

d'Eglise nationale (dans le sens restreint et odieux du mot), c'est-à-dire séparée de la communion religieuse du reste du monde. Catholiques, nous devons nécessairement déplorer cette séparation comme une profonde plaie morale et comme un schisme dont rien ne peut justifier la continuation. Parmi les membres de l'Eglise anglicane, plusieurs, partiellement d'accord avec nous, considèrent la séparation sous le même point de vue et l'appellent un fléau funeste, tout en excusant leur position individuelle dans le schisme comme un malheur inévitable. Aussi presque tous sommes-nous d'accord en ceci, qu'on ne saurait trop se hâter de mettre un terme à la douloureuse position de l'Eglise anglicane, et que nous pouvons compter sur une coopération empressée, capable et pleine de zèle dans tous les efforts que nous pourrons tenter pour la replacer dans sa position légitime, dans l'unité catholique avec le Saint-Siége et les églises de son obédience, en d'autres termes, en communion avec l'Eglise universelle. Est-ce là une idée de visionnaire ? N'est-ce rien, sinon l'expression de mes ardents désirs ? Ce sera, je le sais, la pensée de plusieurs ; et si je ne consultais que l'intérêt de mon repos, peut-être ne me hasarderais-je pas à publier ces lignes. Mais je veux, dans la simplicité de mon cœur, m'attacher à l'espérance que font naître en mon âme tant de flatteuses apparences.

A une époque précédente, nous voyons un grand évêque, l'aigle de Meaux, regarder comme un devoir d'entamer avec Leibnitz une discussion sérieuse sur la possibilité de réunir l'Allemagne à l'Eglise romaine. Et

cependant rien alors qui pût encourager ou promettre le succès, sinon le désir des princes et le zèle éclairé, il est vrai, mais solitaire de Molanus; de la part de l'Eglise séparée elle-même, ni prières ardentes, ni sentiment de ses besoins; et de la part des docteurs de cette Eglise, point de soupirs pour l'unité, ni de vénération pour l'Eglise-Mère. Or, si cette condescendance de Bossuet, si renommé par son immense pénétration et sa prudence consommée, n'a point été considérée comme une faute, il semble qu'on ne devrait point jeter un blâme sévère sur un homme si fort au-dessous de lui à tous égards, parce qu'il attache quelque importance aux rapprochements successifs de beaucoup de personnes qui aspirent au même but, et parce qu'il ne rejette pas tout d'abord et absolument leurs vœux aujourd'hui clairement exprimés de voir leur Eglise rendue à la communion catholique. De plus, Bossuet était un évêque étranger, n'ayant en Allemagne ni intérêt ni responsabilité; et cependant, au lieu de repousser les avances du parti opposé, il crut de son devoir d'accorder une attention sérieuse à la moindre proposition pour le rétablissement de l'unité, de l'accueillir avec zèle et bonté et de consacrer ses talents à la féconder et à lui faire porter du fruit. On ne saurait donc accuser d'un zèle inconsidéré celui qui, ayant un intérêt profond et éternel en ce royaume, étant chargé d'une responsabilité personnelle et sérieuse dans la contrée même qui forme le centre et le foyer du nouveau mouvement, croit devoir donner quelque attention à des déclarations du même genre, bien plus frappantes et bien plus positi-

ves, et consacrer ses faibles talents à la recherche des meilleurs moyens de répondre au désir qu'elles expriment. J'ose donc offrir à la pieuse considération de Votre Seigneurie quelques points qui me paraissent dignes d'une sérieuse attention. Toutefois ce ne sont que des esquisses et des aperçus de ce qui peut-être deviendra avant peu le sujet d'une exposition plus finie et plus détaillée.

Il peut paraître nécessaire que j'explique ici, à ceux qui, comme vous, ont depuis quelque temps vécu hors de l'Angleterre, les raisons qui font que je vois, ou, ainsi qu'il plaira à d'autres de s'exprimer, que j'imagine voir un rapprochement non pas seulement vers quelques points particuliers de la doctrine et des pratiques du catholicisme, mais encore vers l'*unité catholique*. Il est souvent difficile de donner la forme spécifique de l'argumentation à une preuve qui est le résultat d'une grande combinaison d'inductions diverses, dont la force convergente opère la conviction. Néanmoins, il me semble impossible de lire les ouvrages des théologiens d'Oxford, et particulièrement d'en suivre l'enchaînement chronologique, sans découvrir, dans les doctrines et les sentiments affectueux qu'ils professent, un rapprochement journalier vers notre sainte Eglise. Peu à peu, en effet, ils se sont pris à aimer nos Saints et nos Papes; nos rites, nos cérémonies, nos offices et nos rubriques même leur inspirent un respect que plusieurs d'entre nous, hélas! ne paraissent pas éprouver au même degré! nos institutions monastiques, nos établissements d'éducation et de charité sont devenus les objets préférés de

leurs études. Enfin, tout ce qui concerne notre religion excite profondément leur attention et leur intérêt. L'on dira, je le sais, qu'après tout cet intérêt n'est pas *désintéressé* ; qu'ils veulent prendre chez nous tout ce qui peut donner de la consistance à leur Eglise, mais qu'ils n'ont ni la pensée, ni le désir de faire un pas de plus et de s'unir à nous. Or, ce soupçon, je le crois injuste et sans base réelle; il ne peut reposer que sur l'ignorance du caractère et des sentiments réels de ces écrivains. Leur admiration de nos institutions et de nos pratiques, et leurs regrets d'en être privés, émanent évidemment de la haute estime qu'ils éprouvent pour tout ce qui est catholique; et supposer qu'ils aiment les diverses parties d'un système, et qu'ils veulent se les approprier, tout en ayant l'intention d'en rejeter le principe, seul point d'appui qui soutienne ces parties diverses ; supposer enfin que leur dessein arrêté est de repousser le système lui-même, après l'avoir démembré et exploité à leur profit, c'est les accuser de duplicité sans qu'ils nous en aient donné le droit; c'est, à mes yeux, une contradiction révoltante. Mais ce n'est pas tout ; lisez, Milord, le passage suivant, publié il y a deux ans :

« L'Eglise anglaise, autrefois la gloire de la chrétienté, cette Eglise où Bède enseigna, et qui produisit Boniface, est aujourd'hui solitaire au milieu des nations. Comme elle a souffert au milieu des passions humaines, comme on l'a resserrée dans ses mers, cette reine des îles, qui jadis avait dans ses domaines un continent, et ses évêques pour hôtes et visiteurs! Mais à quoi bon ces regards sur le passé? ce qui a été fait est,

dit-on, *matière historique*, ce qui veut dire que nous pouvons avoir à cet égard notre opinion particulière. Le résultat est assez clair : la chrétienté a été bouleversée; et de ce bouleversement nous avons souffert non moins que les autres nations. Rome, la Grèce, l'Angleterre ont souffert ; mais ici nous ne voulons parler que de nous-mêmes. Eh bien donc, nous avons perdu la sympathie du monde; ceux qui nous en ont privé se sont cru obligés de faire tout leur possible pour en réparer la perte. Le pouvoir civil, qui nous a séparés du reste de la chrétienté, a tout fait pour nous réconcilier avec notre dégradation. Il a maintenu, il est vrai, notre esclavage comme un des principes fondamentaux de la constitution; mais il n'a rien négligé pour nous empêcher de sentir nos chaînes. Si l'Eglise devait exister en Angleterre, c'était comme la loi des Mèdes et des Perses; elle ne devait exister que pour l'Angleterre seule. Si on lui permettait de vivre en ce pays, c'était comme prisonnière. Mais ceci une fois admis, on lui accorda la plus honorable captivité; rien ne lui fut refusé, sinon la liberté. On fit pleuvoir sur elle pouvoir, richesses, influence, honneurs et considération ; on voulait lui créer un enivrement de tous les instants; c'était Rasselas dans la Vallée heureuse, ou le Croisé dans les jardins d'Armide. A quoi n'avait-on pas pourvu? — Cependant il est dit de notre premier père, placé dans des circonstances beaucoup plus heureuses : Quant à Adam, il ne se trouva point un aide semblable à lui. — *Aliquid desideravere oculi.* — Et ce besoin, la docilité des bêtes et la beauté des oiseaux ne pouvaient le satisfaire; quel-

que chose lui manquait dans le Paradis même. Ainsi notre pauvre Eglise d'Angleterre, qui certes n'est pas dans le Paradis, a senti, en dépit des princes et des autres enfants des hommes, le mal affreux d'être seule; elle a vu qu'elle était parmi les étrangers. Politiques, avocats et guerriers l'ont entourée d'attentions et d'hommages; des créatures, apprivoisées ou sauvages, ont tenu leur conseil autour d'elle; et malgré cela elle n'a trouvé personne à qui parler le langage de la confiance, personne qu'elle pût consulter et aimer. Aussi l'Etat, si nous en jugeons par ses actes, a pensé que c'était bien déraisonnable à elle de ne trouver pas qu'un lion et une licorne fussent des objets dignes de toutes les affections. » (*British critic*, octobre 1839, p. 282.)

Je pourrais signaler à Votre Seigneurie un autre article sur la catholicité de l'Eglise anglaise, publié dans la même revue, numéro de janvier de l'année dernière; article dont M. Newman est, je crois, l'auteur reconnu. Ce n'est pas que j'en puisse citer aucun passage donné, avec une satisfaction entière ; mais personne ne le lira, je pense, sans acquérir la conviction que la position isolée de l'Eglise anglaise et sa séparation du reste du monde ne soient une cause de regrets profonds, et que la moindre probabilité que le mal pourrait être extirpé, suffirait pour qu'on n'épargnât ni travaux ni peines afin d'en assurer la guérison.

Mais voici un autre motif à l'appui de mes espérances : Dans les livres de ces écrivains on lit clairement exprimé un sentiment général de mécontentement contre le système de l'Eglise anglicane. Ce n'est pas un

blâme jeté sur tel ou tel article, ni une erreur condamnée en telle ou telle pratique; ici l'absence de la pensée catholique, et là quelque superfluité protestante. Mais c'est un dégoût absolu du tout, c'est l'accablement du bûcheron chargé de ramée; il ne se plaint en particulier d'aucune des branches qui composent son fardeau; c'est le faix entier qui le fatigue et l'accable. La dépendance de l'Eglise vis-à-vis de l'Etat, qui la tyrannise et l'opprime; le clergé, sans une part convenable dans le choix des évêques; les évêques dépouillés de l'autorité nécessaire pour gouverner réellement; l'impuissance de l'Eglise à faire usage des censures spirituelles; l'abolition de toute autorité canonique dans la hiérarchie; l'esprit protestant des *articles* en général et leur insupportable opposition à la vérité catholique en certains points; la discipline énervée, les sacrements et les rites liturgiques tombés dans l'oubli; l'extinction des vocations monastiques et le mépris des observances de la vie ascétique; l'absence de crainte, de mystère, de tendresse, de respect, de dévotion et de tous ces sentiments qu'on peut appeler plus spécialement catholiques; enfin le sentiment pénible de leur solitude et de leur séparation, voilà une partie des griefs contre lesquels nous lisons des plaintes à toutes les pages de leurs livres, et dont le redressement entraînerait un changement si complet dans la condition essentielle de l'Eglise anglicane, qu'il est impossible que ces écrivains ne voient pas qu'elle se trouverait alors placée dans la sphère de l'attraction irrésistible de l'unité, et qu'avant peu rien ne pourrait l'empêcher de s'unir au centre dans un étroit embrassement.

Que si nous voulons une déclaration expresse qu'ils prévoient ce grand événement comme une conséquence nécessaire de la purification qu'ils invoquent, nous la trouverons suffisante, je pense, dans ce passage, par où M. Ward conclut sa seconde brochure :

« Ceux qui ont une opinion prononcée sur la corruption et la dégradation de notre Eglise, quelque douleur qu'ils puissent causer aux autres en en faisant l'aveu, quelque douleur qu'ils éprouvent eux-mêmes au bourdonnement des louanges qu'on lui prodigue, et au milieu desquelles les mots *pure* et *apostolique* résonnent si clairement et si distinctement ; ceux-là du moins ont une grande consolation dont les autres ne peuvent jouir avec la même plénitude, dans leur amour et leur sympathie *pour ceux qui sont dehors*. Plus nous déplorons l'état intérieur des choses, plus nous confessons humblement que le sceau du royaume de Jésus-Christ, qui ne peut jamais être entièrement effacé d'aucune portion de son héritage, est obscurci, et qu'il n'en reste plus qu'une trace légère au front de l'Eglise anglaise, plus aussi nous sommes disposés à accorder une indulgence plus étendue à ceux qui n'ont pas su l'y discerner. Quand on voit la sainteté extérieure fleurir en dehors de l'Eglise ou dans l'Eglise, mais parmi ceux qui ont perdu l'esprit de l'Eglise, il n'y a que deux solutions possibles au disciple de l'Eglise, savoir : que la sainteté n'est qu'extérieure, ou que l'Eglise n'est pas ce qu'elle devrait être. Puissions-nous, dans les cas où une sainteté semblable se manifeste, non pas en paroles, mais dans toute la suite d'une vie de vertu et de sacrifice, avoir toujours le bon-

heur de choisir la dernière alternative ! Puissions-nous considérer ces fruits de grâce, si abondants parmi les protestants, comme une accusation portée contre nous, pour n'avoir jusqu'ici offert qu'un tableau si imparfait d'une vie vraiment évangélique ! Puissions-nous, catholiques de l'Eglise anglaise, embrasser avec amour les exemples de piété, de pureté et de renoncement, de quelque part qu'ils nous soient présentés ! Ce n'est qu'ainsi que nous pourrons donner à l'édifice de notre Eglise une forme vraiment catholique (je veux dire, accommodée à *tous* les hommes, quelle que soit la diversité de leurs goûts et de leurs caractères), veillant scrupuleusement sur le dépôt de la vérité, et gardant précieusement l'esprit de charité. C'est ainsi qu'après avoir réuni dans son sein tous ceux qui, parmi nous, sont vrais serviteurs de Dieu, notre Eglise peut espérer que son influence réagira à l'avantage de ses sœurs, dans les autres contrées, après une séparation si longue et si fatale. Et enfin, quand, par une puissance naturelle, et comme spontanée d'attraction, elle sera rentrée en communion active avec le reste de la chrétienté, alors, si Dieu le permet, l'Eglise catholique-unie continuera encore, avec une fermeté courageuse, sa guerre d'agression contre le monde. » (p. 90-91.)

De plus Votre Seigneurie a ouï parler sans doute des *prières à dire le jeudi matin pour l'Unité*, qui ont paru à Oxford, et pour lesquelles on a fait choix des psaumes et des versets déjà choisis pour le petit recueil de prières publié à Londres, il y a deux ans. De même, le révérend M. F. Wackerbath a rédigé et fait impri-

mer à Lichfield, en latin et en anglais, une autre *Prière pour l'Unité de la sainte Eglise*. Enfin, la belle lettre d'un jeune membre de l'Université d'Oxford, qui parut il y a quelque temps dans l'*Univers*, déclarait, au nom de plusieurs, que cet ardent et puissant désir faisait l'objet de leurs prières et de leurs jeûnes durant la saison la plus solennelle de l'année. Voilà quelques-unes des manifestations *publiques*, qui attestent de la part d'hommes influents dans l'Eglise d'Angleterre, une disposition sincère à revenir à l'Unité catholique. Or, je n'ai pas besoin de vous demander avec quels sentiments nous devons les accueillir, sinon ceux de la sympathie et de la charité, sinon avec les offres d'une cordiale coopération? Quoi! tandis que de semblables regrets sont exprimés autour de nous, resterons-nous froidement assis, au lieu de nous lever en criant à nos frères désolés: Ayez bon espoir! Assis dans les splendeurs de la lumière, pourrions-nous les voir essayant de s'ouvrir, en tâtonnant, un chemin vers nous à travers la nuit qui les entoure, trébuchant faute d'une main amie qui les soutienne, ou s'écartant du sentier, faute d'une voix qui les dirige; et rester tranquilles, et demeurer muets, prenant un cruel plaisir au spectacle de leurs pénibles efforts, ou, de temps en temps peut-être, insultant à leur détresse, en laissant arriver jusqu'à eux l'insolence d'un ricanement à demi étouffé? A Dieu ne plaise! Mais si l'on devait se tromper, si, ne fût-ce que pour payer tribut à l'humanité, l'on devait naturellement faire un faux pas, la chute serait plus douce, tombant sous l'inspiration de deux des vertus théologa-

les, que tombant sur le stérile et glacial terrain de la prudence humaine. Si donc j'ai été trop hardi dans mes espérances, et trop charitable dans mes procédés, eh bien ! je me résigne à subir les sourires que ma simplicité fera naître, et sur la terre et dans le ciel. Là-haut du moins ils n'expriment jamais le dédain.

Que les sentiments exprimés en faveur du retour de l'Église anglicane à l'unité se répandent de plus en plus et acquièrent chaque jour une nouvelle force, personne n'en doutera, parmi ceux qui ont les moyens d'en juger. Ces sentiments trouvent un écho silencieux dans les sympathies de bien des cœurs; et ceux qui les embrassent comme une opinion chérie ne tardent pas à communiquer leurs propres pensées à ceux de leurs amis sur lesquels ils peuvent avoir de l'influence; et ainsi il s'est formé sur les affaires religieuses une opinion beaucoup plus générale qu'elle ne le paraît au premier coup-d'œil. Il ne manque pas de preuves (mais la discrétion ne permet pas d'en publier le détail) que des paroisses entières ont reçu le levain et qu'il y fermente; tandis que d'autres, que l'on est bien loin de soupçonner assurément, semblent l'avoir reçu par des voies plus secrètes et plus mystérieuses.

Tel étant l'état des choses, on se demande naturellement quels sont les devoirs qui en découlent. Et d'abord, quant à ceux qui, en général, sont les moins habitués à considérer les choses sous un point de vue litigieux, quel est le devoir politique des chefs de l'Etat ? Il semble qu'il y ait là à peine l'objet d'une question. Tout adhérent sincère des principes anglicans ne peut

que reconnaître qu'il devrait y avoir, autant que possible, union entre les chrétiens; et que l'Eglise est dans un état violent, quand ses enfants sont divisés et séparés entre eux. Il n'est personne qui ne doive regretter que ces circonstances aient jamais conduit à un semblable état de division; personne qui ne doive désirer que le temps vienne enfin, où ces circonstances ayant cessé, on puisse changer la condition des choses, et rétablir l'unité religieuse des anciens temps. Voici, sous un point de vue pratique, comment la question se présente. — Tant que l'Eglise établie a gardé le silence sur ce sujet, tant qu'aucune voix ne s'est élevée pour déclarer qu'il était temps d'essayer un retour à l'unité religieuse, l'homme d'état n'avait point à s'occuper de la question. Personne alors ne se plaignait de la nature des lois du pays sur cette matière, personne, excepté nous; et nos plaintes étaient trop insignifiantes pour attirer l'attention. Mais quand la question s'élève dans l'Eglise elle-même; quand elle excite l'intérêt des plus vertueux de ses membres et de personnages considérables; quand elle commence à émouvoir et à ébranler les peuples; quand on s'aperçoit (et ce sera bientôt le cas) que l'autorité ecclésiastique est impuissante à calmer l'agitation qu'elle fait naître, alors l'homme politique doit prendre un parti. Il faut qu'il admette ou que Jésus-Christ a fondé des Eglises isolées, qu'il a *défendu* toute communion active entre ce qu'il appelle lui-même les branches d'un même arbre et les membres d'un même corps, et que l'Etat étant supérieur à l'Eglise peut à volonté fouler aux pieds ses œuvres et anéantir ses décisions ; ou

bien il doit examiner si son devoir envers Dieu et envers la société, qu'il considère comme l'Eglise de Dieu, ne lui imposent point l'obligation solennelle de décharger sa conscience du crime de placer des obstacles au devant de la société qui aspire à l'union entre l'Eglise nationale et l'Eglise catholique. Car, dans l'hypothèse où cette union pourrait se conclure, sans les obstacles que l'homme d'Etat peut, mais ne veut pas écarter, la responsabilité de cette faute retomberait sur lui. Or, il est certain, par exemple, qu'aussi longtemps qu'existera la loi odieuse du *premunire*, toute relation amicale est impossible entre ceux que l'Etat reconnaît comme évêques et le Siége Apostolique de Rome. Et pourtant ce n'est que par Rome seulement que l'on peut espérer de revenir à l'unité.

Mais on me dira sans doute que ces lois et statuts, d'un caractère vraiment politique, n'ont pour objet que des intérêts temporels; en d'autres termes, qu'ils ont été rendus en partie avant la réformation, pour prévenir ou arrêter les empiètements des Papes sur les droits de la couronne et de la nation ; et que c'est un devoir de conserver avec un soin jaloux cette sauve-garde constitutionnelle. Accordons cet argument : que s'ensuit-il ? tout au plus qu'il faut conserver de ces lois tout ce que les desseins politiques supposés des Papes peuvent en rendre nécessaire, et rien de plus. Mais si ces lois ont un double caractère comme cela est évident; si, d'une part, elles ont pour objet l'influence temporelle du Saint-Siége, et de l'autre les droits spirituels de la Chaire Apostolique de Pierre, la législature nationale peut, dans

sa prudente prévoyance, conserver leur force à celles de ces lois qui s'appliquent au premier de ces objets; mais rien ne peut autoriser la continuation des statuts qui se rapportent au second. Et encore l'Etat n'a-t-il pas droit de se constituer juge en ce point; car, s'il reconnaît l'existence d'une Eglise, il doit lui reconnaître le droit de décider ce qui est essentiel à ses intérêts spirituels. Or, si, de tous côtés, on convient que l'union entre toutes les Eglises chrétiennes, dans le cas où elle serait possible, est la chose la plus désirable, pour ne rien dire de plus, le devoir évident de l'Etat est de laisser à l'Eglise une liberté sans limite dans ses efforts pour effectuer l'union, tandis que le magistrat veillera aux dangers politiques, réels ou imaginaires, *ne quid detrimenti respublica capiat.* Que l'on puisse ne point confondre ces deux points, et qu'une communion active puisse exister avec les Eglises étrangères, sans le moindre danger pour le pouvoir civil, la France et l'Allemagne sont là qui le prouvent. On ne s'aperçoit pas dans ces deux pays qu'une parfaite unité religieuse expose au plus léger péril ou les droits constitutionnels du peuple, ou les prérogatives souveraines du monarque. Mais si le parlement alléguait que ce furent, non pas des raisons politiques, mais des motifs religieux qui firent interdire toute communication entre *son* Eglise et les chefs de la nôtre, alors il faut hardiment poser cette grande question : Le parlement a-t-il aucun droit, sauf celui de la force aveugle et de la tyrannie, de résoudre une question de cette importance et de prononcer sans appel que l'Eglise de ce pays ne devra jamais être en communion

avec l'Eglise universelle, *orbis terrarum?* Que si le pouvoir civil est compétent pour décider sur ce point, c'est lui, et non l'Eglise, qui est le juge ecclésiastique suprême; que l'Eglise, en ce cas, prenne garde à sa position. Si l'Etat n'a point cette autorité, il l'usurpe donc *de facto*; et alors que l'Eglise veille à ses droits.

Quel est donc le devoir de ceux qui ont entrepris la cause de cette Eglise? et d'abord quelles sont leurs intentions? M. Newman a écrit ces mots : « Si elle (Rome) se réforme..... alors il sera du devoir de notre Eglise d'entrer en communion avec les Eglises continentales, quoi que puissent dire nos hommes d'état, et quoi que puisse faire le pouvoir civil. » (*Bristish critic*, janvier 1840, p. 8.) Quant à la condition que posent les premiers mots de cette proposition, permettez-moi de la traduire ainsi : Quand le temps sera venu où nous nous croirons obligés... et peut-être montrerais-je plus tard que tel en est le vrai sens. En tout cas, nous lisons en ce passage la détermination clairement énoncée de ne point se laisser effrayer par les décrets et les mesures gouvernementales, et d'embrasser la communion catholique aussitôt que les difficultés religieuses du moment, réelles ou apparentes, auront été surmontées. Or, quel est le devoir de ceux qui professent hautement de semblables intentions? Quant à moi, il me semble que :

1° Envers l'Eglise de Jésus-Christ, leur premier et plus saint devoir est de faire cesser le déplorable schisme actuel; qu'ils ne se laissent point décourager par le mauvais succès des précédentes tentatives, ni par les difficultés actuelles, ni par les dangers à venir; mais qu'ils

commencent résolument et qu'ils persévèrent avec énergie dans les mesures qui tendent directement à l'œuvre de la réunion religieuse ; qu'on ne dise pas que le temps n'est pas venu encore, mais qu'on s'efforce de hâter les moments, et de seconder la Providence pour abréger les jours d'épreuve.

2° Envers le peuple. — Leurs prédécesseurs dans le ministère ont fait beaucoup pour tromper le peuple de ce pays au sujet de la religion, particulièrement touchant le vrai caractère de l'Eglise romaine, et la nature de ses différends avec l'Eglise anglicane. De là une foule de préjugés qui se sont opposés et s'opposent encore à toute réconciliation. C'est donc le devoir de ceux qui exercent aujourd'hui le même ministère de réparer le mal et de ramener les peuples par tous les moyens en leur pouvoir à des idées plus charitables, plus justes et plus vraies.

3° Envers l'Etat. — Tirer une ligne distincte de démarcation entre les droits de l'Etat et ceux de l'Eglise ; demander hardiment à l'autorité civile le rappel de toute loi qui gêne la vraie liberté religieuse, c'est-à-dire la faculté de jouir de tous les priviléges du système chrétien, l'unité, la charité universelle et la communion catholique, dont la nation est privée aujourd'hui par les dispositions oppressives et tyranniques d'une loi rendue dans un siècle de persécution. — Que si cette démarche n'obtient aucun résultat, qui dira alors qu'il ne reste pas à remplir un devoir plus rigoureux ? Il y a des temps (et l'on peut en écrire la prophétie aussi bien que l'histoire) où les hommes sont obligés de dire aux puissances de la

terre : « Est-il juste, devant Dieu, de vous obéir plutôt qu'à Dieu? prononcez vous-mêmes (art. 4, 19); » où ils ont à distinguer avec une attention plus qu'ordinaire les choses de César d'avec les choses de Dieu, et à se montrer jaloux de n'attribuer jamais à l'un ce qui appartient à l'autre. Le *sceptre* et la *tiare* peuvent n'être pas toujours d'accord, et l'on peut choisir entre les deux, non pour déposséder le premier d'aucun de ses droits légitimes, mais pour veiller à la défense de l'autre contre tout empiétement. Or, le meilleur moyen d'éviter ces circonstances difficiles, c'est d'être prêt à les affronter.

4° Envers l'Eglise anglicane. — S'ils l'aiment, comme ils le disent, ils ne doivent point cesser de faire tous leurs efforts pour la rendre telle qu'ils la désirent. C'est pour eux un devoir de presser leurs supérieurs avec importunité et résolution, les conjurant de mettre la main à l'œuvre ou de laisser agir les autres. Science, conseils, prudence, ils devront tout employer pour influencer en ce sens les cœurs de leurs frères, et, dans leurs efforts, il ne doit y avoir ni délai ni faiblesse.

Permettez-moi de revenir sur un sujet que j'ai déjà touché en passant, et dont il faut nécessairement tenir compte en examinant les devoirs que nous impose, à nous catholiques anglais, la situation présente. Je veux parler des violentes accusations contre Rome, telle qu'elle est de nos jours, que nous trouvons si souvent répétées dans les écrivains d'Oxford; et, pour ne point multiplier les exemples, je me contente de rappeler ici la dernière citation que j'ai faite du *British Critic*, et

les paroles qui précèdent celles que j'ai rapportées : *Tant qu'elle* (Rome) *sera ce qu'elle est dans la pratique, l'union est impossible entre elle et l'Angleterre ; mais si elle se réforme...* — Ceci, au premier abord, semble la mort de toute espérance, non-seulement pour le présent, mais jusqu'à un certain point pour l'avenir même. Cependant, que Votre Seigneurie veuille bien se rappeler que j'attribuais un sens plus doux à ces mots. Je vais justifier mon interprétation.

Ce désir répété si souvent que Rome puisse être *autre* que ce qu'elle est peut s'accomplir en différentes manières; et, quoique exprimé en un sens, on y peut répondre en un autre. — Une comparaison me fera comprendre : les taches observées sur un objet peuvent quelquefois en être enlevées simplement en essuyant le milieu au travers duquel on le regarde, et qui projette sur lui ses propres défauts. Ainsi Rome peut être bien différente de ce qu'elle apparaît aux yeux d'un observateur même sincère, qui la regarde dans des représentations fausses, ou qui la juge d'après des descriptions trop fortement colorées en certains points, ou enfin sous l'impression d'une erreur encore plus légère. Un tableau peut nous paraître sombre et désagréable, non à cause de la disposition des couleurs, mais parce qu'il ne reçoit qu'une lumière insuffisante. Ainsi bien des choses nous paraissent tristes et repoussantes, non qu'elles le soient en effet, mais parce qu'on ne les a point exposées à la pure lumière d'une explication raisonnable. Enfin le défaut peut venir entièrement de la position du spectateur. Un homme, aussi pieux qu'instruit, me faisait ob-

server, l'autre jour, que nos dévotions envers les saints peuvent se comparer à ces magnifiques tableaux peints aux fenêtres de nos vieilles églises. Vues de dehors, ces représentations n'offrent qu'une surface grisâtre et un assemblage bizarre de lignes informes; mais, vues de l'intérieur de l'église, ce sont des figures pleines de grâce et de majesté, toutes brillantes de la pure et riche lumière du ciel. Je ne me sens donc ni effrayé ni découragé en voyant avec quelle force on insiste si souvent sur cette condition de réforme; car je sais qu'elle a son origine dans la manière d'envisager les choses, beaucoup plus que dans les choses elles-mêmes, et Votre Seigneurie et moi-même avons connu bon nombre de personnes qui nourrissaient les plus violents préjugés contre Rome, et qui les ont vus se dissiper dans Rome et par Rome.

Mais je pourrai revenir sur ce point : quant à présent, je veux traiter de nos devoirs, et c'est dans cette vue que j'ai touché ce sujet. Faut-il donc accueillir ceux qui viennent à nous dans leurs plaintes contre les pratiques de dévotion permises ou tolérées dans les pays catholiques, même contre celles que nous ne serions pas personnellement disposés à conseiller au pauvre et à l'ignorant ? Je pose cette question, parce que, d'après tout ce qui a été écrit, je serais porté à conclure que l'on voudrait nous voir plus disposés que nous ne le sommes à blâmer nos frères du continent. Je puis même, sans amour-propre, dire que j'ai été particulièrement exposé à la censure sur ce sujet; et le regret m'a été exprimé, et publiquement et d'une manière confiden-

tielle, de ce que j'aie cru devoir, par exemple, essayer de défendre et de justifier certaines expressions ou phrases usitées dans les dévotions populaires. A ceci je réponds, qu'en justifiant ces expressions, je me suis borné à établir que, quelque fortes qu'elles paraissent, elles sont susceptibles d'un sens pieux, orthodoxe et vraiment catholique. Je n'ai jamais, que je sache, dit un mot de la propriété ou de la convenance de ces expressions, particulièrement quant à l'impression qu'elles peuvent faire sur les autres; et ceci n'est point une inconséquence. Je puis soutenir que l'on n'est point idolâtre, parce que l'on accomplit certains actes de piété devant une image, et désirer en même temps que l'on s'abstienne de ces actes en des circonstances données, comme quand il peut s'ensuivre quelque malentendu. Et pour les expressions, ceux qui adoptent ouvertement le principe que, dans l'interprétation de leurs articles, ils sont obligés d'abord de les expliquer en un sens conforme à la doctrine catholique, puis de torturer les mots jusqu'à la violence, pour en faire ressortir cette conformité, ceux-là ne peuvent nous refuser le droit de mettre nos formulaires de dévotion en harmonie avec nos formulaires de croyance, et d'expliquer, par exemple, les expressions d'une encyclique du pape par les décisions du Saint-Siége.

Sur ce principe, je réponds qu'on ne peut s'attendre à ce que nous condamnions des principes (j'entends des pratiques autorisées) que nous croyons parfaitement compatibles avec la saine doctrine. Tout au plus devons-nous les expliquer, comparer entre elles les di-

verses parties du système; insister sur l'interprétation la plus favorable, et juger du sens qu'on leur donne par les actes et les sentiments. Or, je suis certain, et tout catholique doit l'être également, que, parmi les pratiques clairement approuvées ou permises par l'Eglise, il n'en est pas une seule qui ne puisse être ainsi expliquée en un sens orthodoxe. Dans les cas particuliers de dévotions abusives et superstitieuses, comme en tout ce qui résulte de la faiblesse ou de la dépravation humaine, montrons-nous prêts à reconnaître que nous avons des motifs de douleur et de honte; mais que ce ne soit point dans un esprit de récrimination. La communion des saints sur la terre doit être une communion de chagrin, d'humilité et de componction, aussi bien que de joie et d'allégresse. Portons mutuellement le fardeau les uns des autres, mais sans mesurer avec un jaloux orgueil combien peut peser celui de nos frères.

Quand nous refusons de prononcer contre Rome une condamnation même partielle, ce n'est pas que nous croyions que l'enceinte de la cité sacrée soit à l'abri des tentations humaines, à l'abri du péché ou du crime. Nous avons, Votre Seigneurie et moi, trop souvent entendu les nobles orateurs romains tonner du haut de la chaire contre les vices de la société ou des individus, pour que nous puissions entretenir une illusion semblable. Mais pourquoi nous ferions-nous les accusateurs et les juges d'une mère si chère à nos cœurs, et qui a tant de droits à notre gratitude ? Ah ! plutôt, laissant à Dieu le soin de juger les méchants qui la déshonorent, pourquoi ne pas reporter nos pensées vers les nombreux

exemples d'abnégation, de zèle, de charité, de haute piété, qui, nulle part, ne brillent d'un éclat plus pur ? Selon moi, chacun doit prononcer contre soi-même une condamnation sévère, et n'avoir pour autrui que charité et affection. Catholiques anglais, pleurons notre lenteur à accomplir les œuvres du devoir, notre froideur à embrasser les inspirations du zèle. Prêtres anglais, déplorons l'absence de ton et d'esprit ecclésiastique, qui, sur le continent, donnent au ministère sacerdotal une régularité si belle, et dirigent toutes les habitudes et les actions les plus ordinaires du prêtre. Quant à nos frère séparés, qu'ils jugent eux-mêmes les maux de leur situation, dans l'Eglise et l'Etat. Nous ne voulons point intervenir dans ce jugement.—Mais aussi qu'ils s'abstiennent, et qu'ils nous permettent de nous abstenir de la tâche présomptueuse de juger et de censurer l'Eglise apostolique. Quand la divine Providence nous aura tous réunis, il sera temps alors de confondre nos larmes et nos douleurs; nous aurons plus d'une occasion de verser des pleurs. On se dira des secrets domestiques qui causeront un sentiment général de peine; et des faiblesses peut-être seront révélées, qui engendreront une sympathie catholique. Quand, après une querelle, des frères et des sœurs se donnent mutuellement le baiser de paix et de réconciliation, chacun cherche à s'attribuer le plus de tort possible et à décharger les autres de tout blâme. Au moins serons-nous heureux alors d'oublier avec nos querelles la cause de nos divisions.

Je viens d'indiquer indirectement ce qui me semble être notre devoir : offrir avec joie et simplicité toute ex-

plication en notre pouvoir, et signaler les points où nos vraies doctrines sont mal comprises, ceux où on les confond avec ce qui n'est que simplement permis, et ceux où elles peuvent être sujettes à abus. Pour le bien général de la cause, on ne saurait en venir trop tôt, par écrit ou par conférences personnelles, à des termes clairs et précis sur toutes ces matières. Je sais qu'aujourd'hui des hommes sérieux et graves sont tombés en une pénible méprise par rapport à ce nouveau mouvement, et je ne doute pas que des relations plus directes et plus amicales, conduites dans ce but, ne détruisissent bientôt leur erreur. J'avais d'abord l'intention d'éclairer ma pensée par quelques exemples; mais je m'aperçois que ce serait m'éloigner du sujet de cette lettre, et m'engager dans une discussion compliquée, qu'il n'est pas encore temps d'aborder.

Un second devoir nous est encore suggéré par les réflexions précédentes, celui de travailler à notre perfection, et, s'il est nécessaire, à notre réformation. Cette simple allusion doit suffire, je pense. Je laisse donc à d'autres, mieux qualifiés que moi, à désigner les points particuliers qui doivent attirer notre attention. Que chacun se juge, par comparaison, avec les modèles que nous offrent des temps plus heureux, et il aura assez à faire, s'il travaille à en retracer le tableau dans sa vie. Toujours est-il certain que, pour inspirer à nos compatriotes l'amour de notre religion, il faut la leur présenter ici, puisque ce n'est qu'en ce pays que le grand nombre la peut voir, embellie de tous ses charmes divins : majestueuse dans le temple, fervente à l'autel,

pure et sublime dans la chaire; maîtresse des mœurs et de la discipline au séminaire; chrétienne et pieuse à l'école; austère et mortifiée dans le cloître; édifiante dans les confréries; chez le noble, généreuse et zélée; exemplaire chez l'homme du monde; résignée et humble chez le pauvre; libérale dans l'opulence; contente et régulière dans la détresse; chez le jeune homme, chaste et aimable, vénérable et sainte chez le vieillard : partout relevant les institutions catholiques, semant sous ses pas le contentement et la paix, bénissant et bénie pour le bonheur, pour les consolations qu'elle répand autour d'elle. Or, en ceci, il y a assurément à faire pour tous, pour le prêtre et pour le laïque, pour le riche et pour le pauvre.

De plus, ce n'est point être présomptueux que d'inculquer à ceux qui travaillent à l'avancement de cette œuvre grande et glorieuse, que la violence, bien que parée du manteau du zèle, n'aura point part aux bénédictions promises à la douceur et à la charité. Des paroles dures, le sarcasme et l'amertume ne sauraient ni convaincre les esprits, ni gagner les cœurs. D'un autre côté, la confiance en la sincérité des autres et en la pureté de leurs motifs, l'espérance au succès de nos efforts, quoique souvent trompés, la patience au milieu des désappointements répétés, une charité et une douceur qu'aucun mauvais accueil ne saurait rebuter, un zèle qui ne perd rien de sa chaleur, malgré l'indifférence de ceux avec qui il traite; enfin, l'esprit de Jésus-Christ et de son Eglise ne manqueront pas tôt ou tard de vaincre les obstacles qui, aujourd'hui, semblent insurmon-

tables, et d'obtenir les succès qui paraissent les plus désespérés.

Y a-t-il dans l'état présent des choses plus qu'aux époques antérieures et surtout plus qu'aux temps des archevêques Laud ou Wake des raisons d'espérer que l'on amènera à bien la grande entreprise de la réunion de l'Angleterre à l'Eglise catholique ? Il y en a beaucoup.

1° Auparavant les esprits étaient tournés *contre* et non pas *vers* la vérité catholique. On s'éloignait graduellement de l'Eglise de Jésus-Christ plutôt qu'on ne s'approchait d'elle. Le degoût de la règle était à son croissant et non sur son déclin. Le flot de la réformation s'avançait furieux au lieu de reculer paisiblement pour rendre à l'Eglise ses rivages envahis. — Ceux qui essayaient en ce sens quelques tentatives n'avaient point l'appui de l'opinion publique; la force de la nation, au lieu d'être avec eux, était contre eux. Aujourd'hui les choses ont grandement changé. La licence religieuse a parcouru toutes ses phases, et l'on commence à chercher une lumière fixe et un hâvre sûr. Pendant un temps on trouva du charme à la nudité et à la solitude du culte. Ce temps est passé. On sent le besoin de trouver dans la religion encouragement et direction, une source de consolation aussi bien qu'une règle de nos devoirs, le baume du cœur et l'aiguillon de la conscience. Bien des âmes envient ces tendresses spirituelles, cette douce contemplation, que l'Eglise catholique seule peut inspirer. Il leur faut ses consolations journalières, ses souvenirs de tous les moments pour désatrister le sentier pénible de la vie.

2° A d'autres époques, la protection accablante de l'Etat comprimait et étouffait, au lieu de la seconder, l'énergie de l'Eglise établie. On avait peine à comprendre alors que l'Eglise pût agir indépendamment du pouvoir civil. On regardait l'Etat comme l'ami et l'allié le plus sûr de l'Eglise. Tous deux semblaient unis par des liens indissolubles. Aujourd'hui cette amitié est refroidie; une séparation ou un divorce se pourraient aisément faire, comme dans le cas, par exemple, où les hommes politiques s'opposeraient aux mesures nécessaires au bien-être religieux du pays.

3° Mais, pour en venir à un point plus intimement lié à la question, il me semble que les avances aujourd'hui faites sont moins entachées qu'à toute autre époque antérieure de toute considération mondaine, de l'esprit de *marché*, ou, pour me servir d'une expression plus douce, d'une trop grande ardeur à s'assurer des conditions avantageuses. D'un côté, on ne peut plus, par la promesse d'un adoucissement à la persécution des catholiques en ce pays, essayer d'obtenir de l'Église romaine des concessions peu d'accord avec sa dignité, et de l'autre, l'Église anglicane ne se trouve point en un état de violente oppression temporelle, qui puisse engager ses membres à chercher, sous le prétexte d'unité religieuse, l'appui d'une alliance politique avec l'étranger contre ses ennemis domestiques. Les besoins de l'Eglise anglaise, besoins si profondément sentis par les partisans de l'unité, sont d'une nature toute spirituelle; c'est surtout le besoin de cette unité elle-même et des consolations dont elle est le principe. Aussi suis-je inti-

mement convaincu que l'on déploiera aujourd'hui plus de zèle et d'ardeur qu'on ne l'avait jamais fait pour en obtenir le bienfait.

4° Je crois trouver une autre garantie contre les anciennes chances de mauvais succès dans la forme même que le désir de l'unité a revêtue. C'est dans un esprit d'humilité et de confession que les amis de l'unité expriment leurs voeux. Ils ne demandent point à traiter cette affaire comme offrant des avantages égaux aux deux partis. Ils ont la conscience que leur position est déplorable, qu'ils ont fait des pertes immenses, qui seraient réparées par nous ; que, dans le fait même de leur séparation, il y a de fortes apparences contre eux, et que le rétablissement de l'union avec le Saint-Siége redonnera une vigueur et une énergie nouvelles à une existence maladive et languissante. De tels hommes doivent être disposés à ne reculer devant aucun des sacrifices de sentiments personnels qui peuvent être nécessaires pour assurer le succès de leur sainte entreprise. Et ici encore je suis obligé de m'abstenir de produire des preuves et des exemples qu'il n'est pas encore temps de publier.

5° Il est une autre circonstance qui me paraît promettre davantage encore : Votre Seigneurie la trouvera dans le plan du mémorable traité, n° 90 ; plan convenu et concerté avec MM. Warde et Oaklay, et avec le docteur Pusey lui-même ; je veux parler de la méthode adoptée de mettre, par voie d'explication, leurs doctrines en harmonie avec les nôtres. Un prêtre étranger a signalé à notre attention un document précieux : c'est

une *Réponse de Bossuet au Pape*. Ayant été consulté sur le meilleur moyen de réconcilier au Saint-Siége les adhérents de la confession d'Augsbourg, le savant évêque fait observer que la Providence ayant permis que beaucoup de vérités catholiques fussent conservées dans cette confession, il fallait profiter de cette heureuse circonstance, et demander, *non pas des rétractations*, mais des explications qui fissent concorder cette confession avec les doctrines catholiques. Eh bien ! la voie a été préparée à l'adoption de cette méthode, quand on a démontré que les *articles* les plus difficiles sont susceptibles d'une interprétation qui leur ôte tout caractère de contradiction avec les décrets du concile de Trente. On peut suivre la même méthode en d'autres points; et ainsi l'on épargnerait aux individus de graves inquiétudes, et à l'Eglise de grandes difficultés.

Je voudrais ne rien dire, en cet essai, des difficultés qui peuvent, qui doivent même s'opposer à l'exécution de cette grande œuvre ; mais, si je les omets, j'ai lieu de craindre que l'on ne me traite de visionnaire, d'enthousiaste, qui ferme les yeux pour ne pas voir l'inanité de ses rêveries. — L'ennemi de tout bien ne laissera point se terminer nos divisions et nos querelles sans tenter de nombreux et puissants efforts pour les prolonger encore. Nos passions et nos vices feront souvent échouer nos tentatives. Il n'y a pas de doute que des considérations d'intérêt, d'un caractère plus mondain, ne traverseront nos efforts; quelques personnes aussi interviendront avec des vues moins élevées et moins pures; et le grand contradicteur de toute œuvre bonne et sainte, le

monde, avec sa froideur et son indifférence, avec ses railleries et ses sarcasmes, ses maximes mauvaises et son faux amour de la liberté, avec son horreur de toute contrainte nouvelle et sa haine de toute vertu austère, soulèvera contre nous un parti puissant et une armée d'ennemis. Ajoutez encore que nous aurons aussi à combattre des obstacles d'une nature plus sérieuse; scrupules sincères contre certaines pratiques, répugnances à renoncer à certaines formes, questions compliquées touchant les arrangements hiérarchiques, touchant les saints ordres et la discipline cléricale, et une foule d'autres, inutiles à prévoir ici, parce qu'elles se montreront assez tôt d'elles-mêmes. Mais en voilà assez pour prouver que ce n'est point avec les yeux d'un enthousiaste que je regarde l'avenir. — La route est triste et désolée. La terre promise est au-delà du désert; désert d'âpres montagnes et de plaines sablonneuses, les unes et les autres également difficiles à franchir pour des raisons différentes, exigeant, celles-ci, une pénible et infatigable persévérance, celles-là, une énergie à toute épreuve. Là, sont les serpents de feu et les rusés séducteurs, les prophètes de malédictions et les géants armés, les solitudes arides et les sources amères; là, nous attendent les désappointements, les murmures, les déceptions; plus d'une fois peut-être les tables seront jetées à terre et brisées, et récrites encore. Enfin l'on peut mourir au sommet du Nébo, déjà embrasssant du regard, mais sans espoir de la posséder jamais, la terre de promission où coulent le lait et le miel. Grâces à Dieu, la manne ne nous fera point défaut, ni l'espoir et la con-

fiance au Dieu, Seigneur d'Israël. Nous porterons avec nos frères le poids du travail et de la fatigue; nous combattrons, nous prierons avec l'Eglise de Dieu, et nous laisserons entre ses mains bénies le succès et la récompense. Notre voie, après tout, ne saurait être plus laborieuse, plus difficile que celle des apôtres, qui nous ont devancé; ni notre sentier plus épineux que celui du Seigneur. Or, le disciple n'est pas meilleur que le maître.

Que le retour de ce pays, c'est-à-dire de l'Eglise-Etablie, à l'unité catholique, mît fin à la dissidence religieuse et aux discordes intérieures, je ne saurais en douter. La population serait formée à des mœurs plus pures par deux puissants moyens: dans les campagnes, par l'influence du clergé paroissial; dans les villes et les districts manufacturiers, par les ordres monastiques. L'expérience a aujourd'hui montré que les peuples des campagnes sont prêts à recevoir sans murmure et même avec plaisir les enseignements catholiques proposés par les théologiens d'Oxford, et même plus encore, pourvu qu'ils leur soient présentés par le canal régulier des instructions paroissiales. Ajoutez la splendeur et la majesté du rituel catholique, la variété sublime des différents services, les offices si touchants propres aux diverses saisons de l'année, cette sanctification de tous les instants de la vie domestique, et ces établissements sans nombre consacrés à la charité; ajoutez tout cela, et cette dissidence tomberait bientôt réduite en poudre sous l'action paisible du catholicisme; et ses fragments ne tarderaient pas à se réunir autour du principe tout-puissant d'attraction

universelle. Puis envoyez des hommes d'une vie austère et de manières aimables, ceints de la corde d'un saint François, ou portant sur la poitrine le sceau de la passion du Christ, et dans leurs traits les signes de sa mortification (comme les disciples du vénérable Paul de la Croix), des hommes dont le vêtement ne se distingue de celui des pauvres qui les entourent, ni par la beauté du tissu, ni par une pauvreté affectée, mais dont le costume est à la fois majestueux et humble; pieds et tête nus, tenant à la main l'emblême de la rédemption: qu'ils prêchent le jugement, la mort, les châtiments futurs, la pénitence, la justice et la chasteté, et on les écoutera avec crainte et respect; et nous verrons des prodiges de réforme, et une foi pure engendrera des mœurs plus pures; et la conversion du cœur entraînera la conversion de l'esprit.

Mais il est temps de conclure, et d'offrir à Votre Seigneurie mes sincères excuses pour la longueur de cette lettre, et pour l'imperfection des renseignements qu'elle contient. La confiance me reste que personne, quelque éloigné qu'on puisse être de partager mes opinions, ne refusera de s'unir à moi dans l'offrande journalière de ferventes supplications au Dieu de paix, pour qu'il daigne diriger nos sentiments et nos actes vers l'accomplissement de ce grand et noble but. Intéressons l'Eglise entière en notre faveur. Le gage le plus certain que nous puissions avoir que Dieu veut accorder une grâce, c'est qu'il inspire à son Epouse de lui en faire la demande. Le sceptre d'or sera tendu vers elle, au moment

où elle avancera, priant pour sa vie et celle de son peuple.

J'ai l'honneur d'être, etc.

N. WISEMAN,
évêque de Mélipotamos.

Collége de Sainte-Marie, fête de saint Matthieu, 1841.

MOUVEMENT

DU

CATHOLICISME EN ANGLETERRE.

(Extrait de la *Revue d'Édimbourg.*)

Voici ce que disait, il y a peu de temps, un des plus illustres soutiens de l'Eglise d'Angleterre.

« Nous entendons souvent répéter que le monde va s'éclairant sans cesse, et que le progrès des lumières doit être favorable au Protestantisme, défavorable au Catholicisme. Nous voudrions pouvoir le croire; mais nous doutons beaucoup, au contraire, que ce soit là une attente bien fondée. Nous voyons que depuis deux cent cinquante ans l'esprit humain a été d'une activité extrême; qu'il a fait faire de grands pas à toutes les sciences naturelles; qu'il a produit d'innombrables inventions, tendant à améliorer le bien-être de la vie; que la médecine, la chirurgie, la chimie, la mécanique ont considérablement gagné; que l'art du gouvernement, la politique et la législation se sont perfectionnés, quoique à un moindre degré. Cependant nous voyons aussi que, pendant ces deux cent cinquante ans, le Protes-

tantisme n'a fait aucune conquête qui vaille la peine qu'on en parle. Bien plus, nous pensons que, s'il y a eu quelque changement, ce changement a été en faveur de l'Eglise romaine.....

« Quatre fois, depuis que l'autorité de l'Eglise de Rome fut établie sur la chrétienté d'Occident, l'esprit humain s'est révolté contre son joug. Deux fois l'Eglise resta complètement victorieuse (des Albigeois et de Frédéric-Barberousse); deux fois elle sortit du combat (le Protestantisme du seizième siècle et la philosophie du dix-huitième) avec les stigmates de cruelles blessures, mais conservant en elle le principe de la vie, toujours dans sa vigueur.....

« Quand nous réfléchissons aux terribles assauts auxquels elle a résisté, il nous est difficile de concevoir de quelle manière elle peut périr...

« Environ un demi-siècle après Luther, il y avait dans tout le Nord des gouvernements et des peuples protestants. En France, en Belgique, dans l'Allemagne méridionale, dans la Hongrie et la Pologne, la lutte était encore indécise. Les gouvernements de ces pays n'avaient point rompu avec Rome, mais les protestants y étaient nombreux, puissants, hardis, actifs. En France ils formaient un Etat dans l'Etat; ils élevaient des forteresses, pouvaient mettre sur pied de grandes armées et traitaient avec leurs souverains d'égal à égal. En Pologne, le roi était encore catholique; mais les protestants avaient la suprématie à la diète, remplissaient toutes les charges importantes de l'administration, et, dans les grandes villes, s'emparaient des églises paroissiales. Il

semblait, dit le nonce du Pape, qu'en Pologne le Protestantisme détrônerait entièrement le Catholicisme. En Bavière, l'état des choses était à peu près le même. En Transylvanie, la maison d'Autriche fut hors d'état d'empêcher la diète de confisquer les biens de l'Église. Dans l'Autriche proprement dite, on comptait généralement qu'un tiers seulement de la population pouvait passer pour catholique. En Belgique, les adhérents aux nouvelles opinions se comptaient par centaines de mille.

« L'histoire des deux générations qui suivirent est celle de la grande lutte entre le Protestantisme et le Catholicisme. La victoire demeura à l'Eglise romaine. Elle eut l'avantage sur tous les points. Si nous franchissons un autre demi-siècle, nous la trouvons triomphante en France, en Belgique, en Bavière, en Bohême, en Autriche, en Pologne et en Hongrie; et le Protestantisme n'a pas été capable, dans le cours de deux cents ans, de regagner ce qu'il perdit alors...

« Cent ans environ après l'établissement définitif des limites entre le Protestantisme et le Catholicisme, commencèrent à paraître les signes du quatrième grand danger de l'Eglise romaine. L'orage qui maintenant allait gronder contre elle différait fort des précédents. Ceux qui auparavant l'avaient attaquée n'avaient mis en question qu'une partie de ses doctrines; une école s'élevait qui la rejetait tout entière... Les nouvelles doctrines se répandirent rapidement dans la chrétienté ; Paris fut leur capitale sur le continent... Le mouvement philosophique continua avec une rapidité croissante. La première génération des sectaires s'écoula ; les doctrines de Voltaire

furent exagérées par ses successeurs, qui se trouvèrent à son égard ce que les Anabaptistes avaient été pour Luther. Enfin la révolution éclata. La vieille Eglise de France tomba avec sa pompe et ses richesses... Il n'est pas étonnant qu'en 1799 des observateurs, même doués de sagacité, aient pu penser que la dernière heure de l'Eglise de Rome fût arrivée : un pouvoir ennemi triomphant, le Pape mourant dans la captivité, les plus illustres prélats de France vivant, en pays étrangers, de l'aumône des Protestants... de tels signes pouvaient bien être regardés comme les indices certains de la fin de cette longue domination.

« Mais ce n'en était pas la fin. Avant même que les funérailles de Pie VI fussent accomplies, une grande réaction avait commencé; et, après un espace de quarante années, elle semble encore en progrès...

« Une fable des Arabes raconte que la grande pyramide fut bâtie par des rois antédiluviens, et que seule, parmi les œuvres de l'homme, elle a survécu au déluge. Tel fut le sort de la papauté; elle avait été ensevelie sous la grande inondation; mais ses fondements profonds n'en furent point ébranlés; et, quand les eaux baissèrent, elle apparut seule au milieu des ruines du monde qui venait d'être détruit...

« Nous ne prétendons tirer de ces phénomènes aucune loi générale; mais nous pensons que c'est un fait digne de remarque qu'aucune des nations chrétiennes qui n'adoptèrent pas les principes de la réforme avant le seizième siècle, ne les ait jamais adoptés depuis. Des peuples catholiques ont, depuis ce temps, passé du Ca-

tholicisme à l'incrédulité, et de l'incrédulité repassé au Catholicisme. Pas un n'est devenu protestant. »

Ce qu'on vient de lire est simplement un extrait textuel d'un article publié l'année dernière par la *Revue d'Edimbourg*. La *Revue britannique* l'a traduit sous le titre de *Révolutions de la Papauté*, et l'a donné dans son numéro du 7 janvier 1841. Le directeur de ce dernier recueil a fait précéder cet article d'une note préliminaire, que voici en partie :

« C'est presque un événement qu'un pareil article, où le Catholicisme romain et la Papauté sont jugés dans l'Ecosse protestante, et par un publiciste qui ne renie pas sa secte, avec une impartialité que ni la Papauté ni le Catholicisme n'obtiennent plus guère, même sur le continent, de la part des écrivains catholiques. Il y a quelques années encore, la *Revue d'Edimbourg* dénonçait le *jésuitisme des mensonges historiques* du docteur Lingard ; et la voilà aujourd'hui qui se place au point de vue du prêtre historien qu'elle croyait avoir réfuté. Un pareil article nous a paru précieux pour marquer les progrès de la tolérance en Angleterre et en Ecosse, peut-être aussi comme manifestation sérieuse d'une réaction en faveur du Catholicisme. »

ÉTAT ACTUEL
DE LA CONTROVERSE
ENTRE LES ÉGLISES
PROTESTANTE ET CATHOLIQUE ROMAINE

PAR HUNTER GORDON,
AVOCAT.

(Traduit de l'anglais.)

PRÉFACE.

La foi catholique romaine fait-elle, comme le prétendent quelques-uns, des progrès sensibles en Angleterre ? C'est pour le moins extrêmement douteux, et le fait est difficile à constater. L'augmentation du nombre des chapelles ne prouve rien, si ce n'est que le nombre s'en accroît aussi bien parmi la population catholique que parmi la population protestante. Mais ce qui, à mon sens, doit être évident à chacun, c'est que, dans cette île, aussi bien que sur le continent d'Europe, il s'est élevé dernièrement un préjugé en faveur de quelques-uns des principes capitaux de la théologie romaine, et,

par-dessus tout, un vif désir d'effectuer une combinaison de ceux-ci avec les principes protestants. D'ou procède cette tendance? C'est ce que je me propose d'examiner dans la dissertation suivante. C'est bien certainement une question d'une haute importance, et qui mérite nos recherches.

En principe, je tiens pour reconnu que cette disposition des esprits a sa source dans quelque fait intérieur de l'Eglise protestante, plutôt que dans la force active du sacerdoce catholique, ou dans une cause extérieure, quelle qu'elle soit. Ni la fureur des factions civiles, qui a souvent élevé une hiérarchie sur les ruines d'une autre, ni les séductions de l'Eglise de Rome, qui, dans les âges d'ignorance, furent si puissantes, n'auraient pu, dans une phase si avancée de la société, produire cette rechûte, si le principe du protestantisme n'eût été poussé à de dangereux extrêmes. C'est sur ce point que les observations suivantes sont particulièrement dirigées. Je ne ferai donc que glisser sur l'état actuel des partis religieux; je parcourrai brièvement les lieux communs de la controverse romaine; je me hâterai, à travers le champ battu des préjugés vulgaires, et je me réserverai pour le développement plus entier de ce point de vue de la question, qui seul, à l'époque actuelle, mérite une sérieuse considération.

Il sera peut-être bon d'observer que, par la raison,

en tant qu'opposée à la foi, je n'entends pas cette suspension du jugement qui pèse les preuves d'une révélation divine et s'assure de la divinité de la doctrine chrétienne, avant d'y donner son assentiment; mais cet esprit de licence qui, après avoir acquis cette certitude, va toujours argumentant contre les dogmes révélés, sur des présomptions morales entièrement inapplicables à un sujet qui est au-dessus et au-delà de la portée de l'expérience humaine. Par la foi, j'entends plutôt un acte de la volonté que la force des preuves sur l'intelligence, la mortification de ces penchants vicieux qui sont les principales sources de l'incrédulité, et plus particulièrement la renonciation à ce préjugé qui fait de l'entendement humain la mesure, le *criterium*, et, en dernière analyse, comme l'*étalon* de la vérité.

Quelque épais que fut le voile de fausse dévotion qui aveugla les hommes pendant l'âge monastique, on peut hardiment affirmer que cet esprit, que la phraséologie moderne a dénommé *rationalisme*, tend plus directement à éteindre la lumière du monde, qui, même dans les temps *papistiques*, ne le fut pas entièrement, et qui aujourd'hui, dans les pays catholiques, bien qu'obscurcie par des rites profanes, vit et brille encore. Mais je ne dis pas ceci pour décréditer les présomptions tirées de la comparaison du gouvernement moral de Dieu avec l'économie de l'Evangile; mais je l'avance

contre toutes conclusions tirées pour ou contre les parties mystérieuses de la révélation, avec lesquelles on ne peut tracer aucune analogie dans ce théâtre visible, et qui, par conséquent, sont simplement incompréhensibles. La raison humaine, dit-on, doit être commensurable avec la révélation : cette proposition est généralement tenue pour certaine et évidente par soi; mais, suivant les règles même élémentaires de la probabilité, il y a présomption qu'un système révélé par le ciel ne serait qu'imparfaitement compris par des êtres finis. C'est là le point que l'évêque Butler (1) prit tant de soin de démontrer.

(1) Joseph Butler, évèque de Durham, né en 1692, mort en 1752, auteur d'un ouvrage profond intitulé : *Analogie de la religion naturelle et révélée, avec la constitution et le cours de la nature.*

(Note du traducteur.)

Ce 15 juin 1837.

ETAT ACTUEL

DE LA CONTROVERSE.

En toute dispute où les passions sont intéressées, mais plus particulièrement dans ces controverses qui mettent en mouvement les plus fortes passions qui puissent émouvoir le cœur humain, je veux dire les espérances et les craintes de la vie future, il est évident que la question elle-même, aussi bien que la manière de la résoudre, se trouve beaucoup affectée, sinon entièrement déterminée par l'état de l'esprit humain et la véritable capacité de raison et de jugement qui existe à une époque donnée de la société. Ces espérances et ces craintes, quoique l'objet et le but en soient placés hors de ce monde visible, prennent cependant naissance dans le cœur orageux de l'homme, comme les passions temporelles qui ne s'élèvent jamais au-dessus de cette terre; et, comme ces dernières, elles tirent leur complexion des éléments qui modifient ou agitent leur source. Le degré de civilisation, l'état des connaissances humaines, même les préjugés vulgaires du temps, toutes ces causes morales influent sur la sensibilité de l'homme pour ces intérêts si grands, mais éloignés, dont s'occupe la religion; et tandis que leurs fluctuations fournissent une des plus fortes preuves de l'instabilité de

cet édifice terrestre, elles donnent en même temps une couleur à ses conjectures sur ce futur état d'amélioration qui l'attend. Quoique la révélation divine ait circonscrit les errements de la raison humaine, quoiqu'elle ait dissipé une foule d'illusions grossières qui fleurirent et se multiplièrent sous les ténèbres de la religion naturelle, l'histoire ecclésiastique démontre néanmoins que les vues de l'homme sur la religion révélée, et ses impressions sur la théorie et le but de la doctrine chrétienne, sont sujettes à l'influence des mêmes causes générales, et que l'état et la condition de la société humaine sont presque tout puissants pour façonner le génie et l'esprit de cette autorité spirituelle qui, dans toutes ses vicissitudes, et sous quelque dénomination que ce soit, a tant fait pâlir notre christianisme commun avec les catholiques.

Il est vrai que la découverte d'un Dieu unique, suprême, invisible, incompréhensible, gouverneur moral du monde, jadis sans culte et inconnu de ses créatures, et le témoignage d'un auguste sacrifice, qui est non-seulement une expiation, mais encore une restauration, ont chassé le polythéisme et les restes de l'idolâtrie d'une grande partie de la terre, et posé des bornes aux vaines rêveries de l'homme. Au flambeau de ces vérités, tous les rites païens ont disparu; la morale païenne s'est évanouie partout où s'est répandue la lumière de la révélation; mais ces manifestations mêmes de la Divinité aux hommes, chaque période de la société ne leur imprime-t-elle pas sa forme et son cachet? A telle époque, la foi, minée par l'ignorance, dégénère en superstition; à telle autre, la raison, dans sa licence vagabonde, tombe

dans le scepticisme. Telle est la force des causes secondaires, qui poussent les générations humaines vers ces vues si variées de la révélation chrétienne, qui émaillent le champ de l'histoire ecclésiastique.

L'investigation de ces causes secondaires n'est pas une recherche stérile; elle n'est pas non plus périlleuse, comme quelques-uns l'appréhendent. L'analogie tout entière de la nature, tant morale que physique, démontre que nul événement, nulle opération n'a lieu par le *fiat* immédiat de la Divinité; mais que chaque résultat est amené par l'action de moyens et par l'intervention de causes générales qui produisent l'effet voulu par un travail certain et inévitable, mais aussi lent et graduel; et nulle raison, nulle expérience n'autorise à croire que le Christianisme, dans son progrès, ou la cause de l'Evangile sur la terre, fasse une exception à ce système général de gouvernement. Et si la philosophie, dans ses recherches morales, a parfois caché la main qui donna la première impulsion à ces causes générales, et qui en maintient encore le cours, je n'y vois que le plus excentrique de ses caprices, puisque le même esprit de recherche qui conduit les raisonnements spéculatifs au-delà du phénomène visible, devrait aussi les conduire au-delà de la circonstance ou de la cause où ils l'ont fait remonter.

Il est certain que, dans les vicissitudes des opinions religieuses, un mécanisme régulier est visible, ainsi que des lois infiniment plus compliquées sans doute que celles du mouvement, mais tout aussi fixes et aussi générales. Certains principes théologiques ont leurs périodes

comme les corps célestes ; comme eux, ils font leur révolution et reviennent dans leur cycle moral ; avec la même concurrence de causes, on voit revenir les mêmes opinions, les mêmes animosités, à des époques éloignées. La lumière de la révélation brille ou pâlit avec les révolutions des empires. Lorsque la barbarie submergea les nations de l'Europe, lorsque les Ecritures furent perdues dans le naufrage universel des monuments littéraires, le Christianisme fut presque éteint par les observances rituelles et les traditions humaines. Avec l'aurore de la littérature, l'Evangile reparut sur l'horizon. Lorsque le savoir, éclairé par le fanal de la révélation, eut dissipé les ténèbres du moyen-âge, la superstition s'enfuit, fidèle à la loi même de sa nature ; l'autorité du clergé déclina par une opération nécessaire et infaillible. Ce ne fut pas un fougueux moine en Allemagne, ou chez nous un orgueilleux tyran qui causa la réforme, mais le cours nécessaire des affaires humaines, établi de Dieu, accéléré, et peut-être dérangé par ces forces excentriques. L'autorité religieuse et la discipline ascétique sont les compagnes invariables de l'ignorance. Un siècle de savoir honore des opinions spéculatives. Toutes ces opinions sont autant d'anneaux, formant une chaîne indissoluble ; chaque cause engendre son effet avec une certitude que l'on peut calculer d'une manière aussi précise qu'aucun résultat physique, celui-ci, par exemple, pour me servir d'une image de l'évêque Butler, que le soleil se lèvera demain sous la forme d'une sphère, et non d'un carré.

J'ai jugé nécessaire de commencer par ces observa-

tions, parce que beaucoup d'hommes, ignorants ou irréfléchis, cédant à une frayeur superstitieuse, n'osent attribuer les événements à des causes secondaires, que nous ferons souvent remarquer dans la dissertation suivante, et se font un grand mérite de rapporter immédiatement chaque événement à l'Etre-Suprême, tandis que les causes secondaires sont de l'essence même de son gouvernement moral, et qu'il n'est pas possible d'imaginer une administration morale sans une chaîne fixe d'événements et l'invariable connexité des circonstances. Si, tout en remarquant le système et la suite des parties dans le système de la rédemption, nous fermons les yeux à la constitution et au cours de la nature, à la méthode qui règne dans l'ordre moral du monde, nous perdons la force de toutes ces présomptions que fournit l'harmonie des détails en faveur de la religion révélée.

PREMIÈRE PARTIE.

Beaucoup de gens voient avec surprise agiter dans des débats publics des points controversés entre les deux grandes divisions de l'Eglise occidentale, et se raviver les anciennes animosités qui déchirèrent l'Europe dans un âge reculé, où la tolérance était encore inconnue. La jalousie politique, et l'influence naissante de ce parti chez nous, qui adhère encore à l'Eglise de Rome, et qui n'est plus proscrit par la loi, ont été les causes immédiates de ces troubles. Il en est découlé de très-fatales conséquences; la religion a été dégradée, la cause

protestante rendue odieuse, et la révélation elle-même est devenue l'instrument de l'intérêt, de la politique et de l'ambition. On ne peut nier que les principes de la réforme, depuis qu'ils sont devenus une arme entre les mains de combattans furieux, n'aient été entièrement avilis et défigurés. Jamais, à aucune période de l'histoire ecclésiastique, le but de la révélation divine et l'esprit du Christianisme n'ont été plus absorbés par des intérêts temporels, ou plus engloutis dans les mille passions allumées par ces intérêts. L'époque de la guerre civile (1), époque qui ressemble le plus à la nôtre, quant aux principes qui travaillaient le siècle, fut un temps de trouble et de chaos; la liberté religieuse n'avait pas encore fondu les éléments discordants de la constitution; et néanmoins l'esprit de cet âge fut incomparablement plus favorable que celui de l'époque actuelle, qui jouit de la pleine maturité de la liberté civile et religieuse. La religion, il est vrai, se mêla aux discordes civiles du temps; mais la foi était le but pour lequel la lutte était engagée, et non l'arme avec laquelle on combattait. La haine théologique régna alors; mais les théologiens polémiques eux-mêmes soutenaient les principes de la religion protestante avec sincérité, et ne souillaient pas de mensonges et d'hypocrisie leur acrimonie sans fard. Ils ne cherchaient pas à tromper la multitude, et n'abusaient pas de la légèreté du peuple. Les chefs parlementaires seuls, et encore un petit nombre d'entre eux, fi-

(1) La lutte entre Charles I[er] et le Parlement.

(Note du traducteur.)

rent de la religion l'échelle de leur ambition. La même observation s'applique à tous les premiers débats de la réforme, tant ici que chez les nations étrangères; la foi semblait alors autoriser la sédition, et ennoblir même l'esprit de rébellion. Aujourd'hui les animosités avilissent la religion, et l'esprit de faction décrédite le principe même et la pratique de la religion.

Quant aux finances ecclésiastiques, ou le mode de rétribuer le clergé (ce qui, fort malheureusement pour ce siècle et cette nation, est le grand lieu commun des partis), c'est là une question temporelle, une question évidemment inséparable des passions terrestres et grossières; c'est une question fiscale, qui ne pouvait manquer d'agiter l'Etat, comme l'ont toujours fait les autres questions fiscales. C'est une question de propriété, d'intérêt pécuniaire, et qui ne pouvait jamais être débattue sans cette haine envenimée par les aiguillons de la conscience, qui accompagne toujours la bassesse des intérêts sordides. Il faut cependant avouer que jamais l'esprit de faction ne choisit une arène plus désastreuse que celle des propriétés et des revenus de l'Eglise. Elle a greffé le fanatisme sur la fureur économique, et, par la force des passions unies, elle a donné une teinte plus sombre aux discordes civiles du temps. La postérité ressentira pendant longtemps les effets de la rupture entre le clergé et le peuple, qui est née de cette fatale dispute; et l'on peut hardiment affirmer que cette querelle a déjà porté, ou, si elle se prolonge un instant, elle portera infailliblement à l'Eglise de l'Etat une blessure plus profonde, qu'elle n'aurait jamais pu recevoir,

si ces revenus avaient été partiellement détournés.

Les dîmes et les fondations religieuses des temps monastiques sont de fort bons sujets d'agitation *politique* entre les deux Eglises. Mais que cette partie de leurs différends, qui est purement théologique, qui a trait à la nature de ce mystère que la Divinité a révélé à l'espèce humaine, à la condition de sa transmisssion au mode de son application; que cette enquête auguste et sacrée, qui s'occupe de la règle de la foi et des limites de la raison humaine en matière de religion; cette enquête, la plus solennelle qui puisse émouvoir notre esprit; que ces graves et imposants sujets, dis-je, qui n'ont rien de commun avec les luttes pour le pouvoir, et qui rejettent toute alliance avec une ambition servile, soient les armes favorites dans les guerres des partis, c'est là un bien plus triste symptôme! Mais, quoique les passions des hommes soient les armes avec lesquelles la politique combat, les ambitieux ne peuvent pas créer ces éléments furieux; ils les trouvent tout armés et en mouvement; la source des animosités religieuses, qui agitent aujourd'hui l'Angleterre, n'est pas à la surface du sol; elles ne s'expliquent pas par la politique locale ou la faction du jour; la théologie en est la racine; et c'est la haine théologique, haine farouche et violente, qui, dans les temps passés, produisit de si cruelles désolations dans la société humaine; c'est elle qui, envenimée par la négligence des uns et les criminelles machinations des autres, est de nouveau à l'œuvre dans nos agitations politiques.

Le temps, en effet, était arrivé (à part la politique

du moment) où devait revenir la grande question de l'empire de la foi et de la raison sur l'esprit humain ; et le reflux de l'opinion publique, ainsi que le principe protestant du jugement privé, poussé à l'extrême par quelques-uns, aurait épouvanté les alarmistes, quand même l'esprit de faction civile n'eût pas jeté les hauts cris à la vue de cette grande crise. Rien dans l'histoire de l'intelligence humaine n'est plus clair que l'alternative des deux principes de croyance religieuse, que nous nommons le Catholicisme et le Protestantisme, depuis l'âge apostolique.

Tantôt la foi manque ; tantôt la raison déchoit, et la crédulité reprend son empire, jusqu'à ce que la spéculation soit réveillée par quelque prétention exorbitante, et, allant jusqu'au dévergondage, répande de nouveau le germe de la superstition. Tel est le cercle étroit de l'entendement humain ; il oscille entre la foi et la raison, et ne fait que reproduire le passé, quand il croit faire un progrès.

Au milieu de ces fluctuations du sentiment religieux, le principe de la tolérance progresse d'une manière saccadée et incertaine. Les désordres dans la société humaine, qui découlent de tant d'opinions opposées, et sont suivis, chacun d'un courant populaire, semblent un peu s'augmenter dans ces derniers temps, au moins dans ce pays-ci, où les chocs et les intérêts mixtes et variés de tant de sectes tiraillent le législateur, et entretiennent une fièvre continuelle dans l'administration intérieure. Le magistrat, entouré d'adversaires furieux, se trouve dans une position d'une difficulté et d'un em-

barras extrêmes; et, quelque parti qu'il embrasse, il se voit exposé à des dangers presque égaux. S'il choisit pour la persécution une communion particulière, le mécontentement et la désaffection s'élèvent dans le sein de la secte proscrite. S'il accorde une tolérance illimitée, il se trouve exposé à la jalousie et à la haine de la communion qui jusqu'alors dominait. Les efforts continuels pour modérer leurs passions, pour rapprocher leurs préjugés, pour ajuster, et, s'il était possible, concilier leurs intérêts antipathiques, ont été jusqu'ici impuissants. L'expérience récente nous conduirait presque à conclure que Locke, qui, le premier, établit le principe de la liberté religieuse sur sa véritable base, a un peu exagéré l'efficacité de la tolérance comme expédient pour calmer les ressentiments des sectes rivales; et que ce grand philosophe, dont le génie découvrit tout le mécanisme intérieur de la société humaine, n'avait pas assez étudié la rage de l'intolérance et la fureur des animosités religieuses.

Pour ce qui regarde les deux grandes divisions de l'Eglise occidentale, dont les différends théologiques ont donné naissance à la fermentation actuelle, mon humble jugement y voit une question qui n'est pas tout-à-fait indigne de l'attention des hommes pensants, la question de savoir si ces deux corps sont séparés par une incompatibilité de nature et une contradiction de principes assez inconciliables pour justifier, de la part des protestants consciencieux, cet esprit d'extermination dont quelques-uns poursuivent l'Eglise catholique romaine. Mais, sans m'engager dans cet examen, je me

permettrai d'aborder un point qui pourra jeter de la lumière sur l'autre, mais qui est plutôt une question de fait qu'une question de droit, je veux dire la disposition actuelle des esprits au sujet des deux grandes communions rivales qui divisent l'Eglise d'Occident.

Je crois que la multitude commence à s'apercevoir de ce qui a été évident pour tous les hommes qui réfléchissent depuis la réforme, que, dans cette longue dispute entre les deux Eglises, il y a dans la contestation quelque chose de plus qu'il ne paraît dans les lieux communs qui sont agités en public, et que les points particuliers de doctrine et de discipline, sur lesquels on jette tout le poids de l'argument, sont loin d'embrasser toute la matière controversée entre elles. Le public vient de découvrir qu'il y a dans une lutte si prolongée quelque chose de caché, qu'aucune des parties ne juge bon de produire au jour, une sorte de réserve qui recrute toujours les vaincus, et dépouille le vainqueur des fruits de son triomphe. On peut observer en général que, dans les débats publics, soit civils, soit religieux, le corps de l'argument populaire n'est que rarement puisé dans ces vues et ces raisons, dont la force impérieuse a réellement déterminé les parties à épouser telle ou telle cause. L'une et l'autre partie redoutant de hasarder cette raison conclusive, quelle qu'elle soit, dans la chaleur de la mêlée, le débat, par accord mutuel, est retranché dans des lieux communs plus malléables, plus souples, et, disons-le, plus susceptibles de faconde. Il faut cependant avouer que les apologistes romains, qui ont été longtemps sur la défensive, prêtent plus à cette accusa-

tion d'artifice, si l'on peut lui donner ce nom, que leurs antagonistes protestants; et que même les théologiens spéculatifs de l'Eglise catholique, qui en appellent à la raison, et non à l'autorité, ont rarement conduit dans le champ de bataille ces principes où gît leur principale vigueur, ou opposé leur véritable force à celle de leurs adversaires. Quant à toute cette puissance effective de leur système théologique, quant à ces vues de la nature humaine, d'un côté, et de la révélation divine, de l'autre, qui émeuvent les espérances et les craintes de l'homme, ils les réservent pour l'invasion secrète; ils ne mettent point en péril dans le pêle-mêle d'une rencontre publique ce corps d'influence si délicat. Voilà pourquoi ces disputes ne sont fréquemment que des simulacres de controverse. Le prêtre de Rome engage son antagoniste dans une rencontre puérile qui ne décide rien, ou il l'attire sur le terrain de l'antiquité, où il est sûr d'avoir l'avantage, ou bien il le lance dans une poursuite sans liaison à travers ces sentiers fleuris qui se trouvent même dans les déserts de l'histoire ecclésiastique. En attendant il fait retirer son corps de bataille sans qu'il ait été entamé. Telle est en général l'issue de ces logomachies.

Dans l'âge actuel du monde, la conclusion contre la transsubstantiation est briéve et tranchante; les rosaires fournissent un triomphe facile; la discipline du célibat est austère et antipathique aux mœurs modernes; la confession est également redoutée des deux communions; et, quant aux doctrines de la surérogation, de la pénitence et du purgatoire, elles ne commandent pas

l'assentiment du raisonneur de bonne foi par la force inhérente de leurs preuves, sans aide d'autre part. Quant aux maximes frauduleuses et à la tortueuse politique qui souillent quelques portions des annales romaines, on les regarde généralement aujourd'hui comme une partie intégrante de cette scène mixte d'insurrection et de tyrannie, qui accompagne la chûte du gouvernement gothique, pendant la meilleure partie d'un siècle ; scène qui réagit sur l'Eglise, et dans laquelle les principes ecclésiastiques ne furent pas exempts de la contagion qui enveloppa tous les chefs temporels. Les terribles annales du seizième siècle ne peuvent faire partie de l'acte d'accusation contre l'Eglise romaine, pas plus que le courage romantique de l'âge précédent, qui agita également les prélats et les ministres de la religion, et inonda de chevaliers-moines les plaines teutoniques. Tout système, soit civil, soit religieux, qui, comme le système catholique romain, traverse une vaste série d'âges, doit, dans le cours de sa transmission, se teindre d'une foule de couleurs et de souillures, doit recevoir et faire passer l'empreinte morale de plus d'une génération. L'histoire ecclésiastique saisit et reflète aussi fortement le génie de l'époque que le récit de ses gestes civils, je dirai même plus fortement encore, à raison des sujets délicats dont elle s'occupe. Mais il est du devoir de ceux qui prononcent sur la complexion morale d'un système de distinguer l'accident de l'essence; et il appartient plus particulièrement à ceux qui censurent une communion abattue et décriée d'en séparer la couleur naturelle des teintes transitoires que des objets collatéraux ont pu re-

jeter sur elle ; et, par-dessus tout, de ne pas prendre la lueur qu'un âge de sang répandit sur toutes les institutions contemporaines, tant civiles que sacrées, pour des qualités intrinsèques du système, pour des taches natives, ou pour des vices inhérents.

Ce n'est plus par la force ou par l'astuce, comme dans les siècles barbares, que l'Eglise de Rome règne aujourd'hui. Encore moins doit-elle sa résurrection apparente à des dogmes singuliers et à des opinions mystérieuses. La transsubstantiation, par exemple, n'est pas une idée faite pour posséder un empire dangereux sur un esprit cultivé, dans l'âge actuel du monde. En réalité, les doctrines que l'Eglise de Rome avance elle-même comme ses grands articles de foi ne sont nullement les parties essentielles de cette discipline théologique et morale que nous nommons l'Eglise catholique.

En composant des articles de foi, on a toujours trouvé nécessaire, afin d'amener le fidèle au point donné d'orthodoxie, d'extorquer quelque chose de plus que le requis ; et, quoique les superstitions du moyen-âge paraîtraient une règle de foi trop guindée pour ce siècle si avancé et si incrédule, cependant le caractère inflexible de cette Eglise, fondé sur la politique, regarde toute déviation comme mal-avisée et dangereuse. L'acquiescement même de ses timides sectateurs à ces légendes n'est que vague et précaire ; pour ceux qui sont hors de son sein, elles sont nulles d'influence et d'autorité. Ce sont les couleurs de la secte, et rien de plus ; et, quoique la mêlée soit la plus épaisse autour de ces antiques étendards, la lutte n'est pas pour eux, pas plus que dans

les champs de bataille, le combat n'est pour ces enseignes autour desquelles on se rallie. Tandis qu'il est évident à tout observateur judicieux que l'Eglise de Rome tire sa vigueur et son suc, non pas de dogmes épuisés, mais d'une racine bien plus vivace, de préjugés modernes et de principes plus actifs et plus féconds, pourquoi dépenser sur les points faibles de son système des forces qui ne sont pas tout-à-fait vaines, si elles sont dirigées contre les parties plus susceptibles d'apologie?

Il est peut-être nécessaire de donner un peu plus de développement à l'observation que je me suis permis de présenter ici, et qui, quoique assez à la portée de tous, sera peut-être exposée à être mal comprise. Je suis loin de prétendre que les détails du rituel romain ne soient pas de justes sujets d'attaque, ou que tout dogme qui renverse le bon sens et la raison de l'homme ne doive pas être exposé dans toutes ses conséquences particulières. Une société religieuse qui persiste à maintenir de pareils principes et à les imposer au peuple ne peut pas avec justice se plaindre, si ses adversaires s'en emparent avec avidité, et, sur ce fondement, désavouent son autorité. Néanmoins la manière la plus efficace de déconsidérer de telles erreurs est d'en dévoiler l'histoire et l'origine; c'est là une espèce de preuve qui n'exige aucune demande de supériorité, aucune concession; c'est une preuve qui est accessible aux esprits dans toutes les communions.

Ainsi, dans la théologie didactique de Rome, il y a évidemment un ramas d'inventions d'une époque où les

intelligences étaient mal cultivées; où la critique était dans son enfance; une époque surtout où les vérités de la révélation avaient été tellement mutilées et défigurées par le cours de la tradition orale, sur lequel elles avaient flotté, que leurs traits divins étaient devenus méconnaissables, bien que la culture la plus assidue n'eût pu faire survivre ces déceptions à la promulgation générale des Écritures, ou même à la résurrection des lettres profanes. Tous les efforts de l'esprit humain qui eurent lieu sur d'autres sujets pendant la même époque, privés de la protection dont la vigilance intéressée du clergé entoura ses spéculations religieuses, sont tombés dans l'oubli, ou ne se sont conservés que comme des monuments de sa faiblesse. La théologie seule, de toutes les connaissances du moyen-âge, fleurit encore; elle s'incorpore avec la politique et la législation des temps modernes, et son poison vital circule dans les veines de la société encore aujourd'hui; de plus, les principaux désordres de la hiérarchie romaine éclatèrent sous le gouvernement féodal, dans ce ténébreux intervalle qui sépare l'histoire ancienne de l'histoire moderne. C'est pendant qu'un épais nuage d'ignorance enveloppait encore le monde occidental, que furent promulguées les légendes, qui contiennent une si grande partie des offices romains, et les canons, qui contiennent les plus célèbres de ses articles de foi. Ce fut alors, et non avant, que les pompes de la superstition couvrirent de leur ombre le culte spirituel du Christianisme. Un rit d'expiation et un sacrifice propitiatoire furent greffés sur la religion du Christ. La messe fut instituée, et éclipsa,

par l'éclat d'un sacrifice solennel, l'expiation finale de la croix. Dans ses petits offices, l'Eglise de Rome retient encore beaucoup de l'allure et de la façon de l'âge gothique. Elle parle souvent son langage dans ses dévotions publiques; elle a toute la crédulité d'une chronique gothique dans ses légendes et ses martyrologes. Il est curieux autant qu'instructif d'étudier toutes ces corruptions et ces dépravations successives de la foi chrétienne; et, si toutefois l'examen se poursuit avec ce discernement délicat que les mille nuances de l'opinion religieuse et les vicissitudes du pouvoir ecclésiastique exigent plus que tous les autres sujets, il est impossible de rendre un plus signalé service à la cause de la vérité, que d'expliquer les obscurcissements si nombreux, j'avais presque dit périodiques, de la religion révélée, qu'ils proviennent de la superstition ou du fanatisme, par ces causes morales générales d'où découle la mutabilité des opinions religieuses, aussi bien que des opinions morales ou politiques. Tel est le mérite littéraire de Fleury, qui, dans toute son esquisse philosophique de l'histoire ecclésiastique, a conservé cette sobriété que les historiens spéculatifs ont rarement adoptée, et même que les raisonneurs abstraits ont souvent négligée.

Mais ceux qui, par là même que la doctrine de l'Eglise romaine contient beaucoup de choses évidemment incroyables, voudraient en conclure que toute sa théologie est surannée, usée et incapable d'être défendue; ceux qui s'imaginent qu'elle n'avance aucun principe qui ne soit d'une absurdité grossière et palpable; ceux

qui se persuadent qu'en décréditant ses fables et ses miracles ils ont détruit ou même effleuré sa partie vitale, ne connaissent point leur ennemie, et n'ont pas assez réfléchi où gît sa force effective. Par sa force effective, j'entends ce principe, quel qu'il soit, qui fait que cette religion puisse se propager, au mépris des arguments, et, quoique réfutée, subjuguer encore l'esprit du peuple. L'expérience prouve que la réfutation répétée de ses articles de foi n'a pas abattu ses forces ni arrêté sa marche d'une manière sensible. Le fait, que nos champions protestants, malgré leurs nombreux triomphes, sont obligés de se reposer sur leurs armes et de revenir souvent à la charge, est une preuve évidente et expérimentale, qu'en perçant les oripeaux gothiques, ils n'ont point percé les parties vitales de l'Eglise de Rome, et que, sous la faiblesse de ce corps vieilli, reste caché un puissant antagoniste qui puise ses ressources, non pas dans les modes du jour, mais dans la nature.

Si ce système de religion n'eût consisté que dans ces institutions qui fournissent les lieux communs de l'invective, elle eût été submergée, il y a longtemps, par le torrent de la civilisation humaine. Eût-elle bâti sur le sable mouvant des mœurs locales ou temporaires, son frêle édifice aurait été, il y a longtemps, emporté par ce fleuve impétueux. Roulant dans le même gouffre avec la chevalerie, avec tous les usages et les mœurs de l'époque, elle n'eût laissé que les monuments d'une superstition éteinte. Ses deux principaux supports, pendant les siècles d'ignorance, se sont écroulés depuis longtemps. Le pouvoir papal, dans sa plénitude politi-

que et religieuse, s'appuyait sur deux massives colonnes, le droit canon et la théologie scholastique. L'une n'est maintenant qu'un monceau de ruines; l'autre s'anéantit rapidement. Le droit canon, le fondement de la hiérarchie, la source de toutes les puissantes prérogatives de l'épiscopat romain, a cédé aux coups du temps; et ce vaste système de jurisprudence ecclésiastique, qui jadis engloutit presque tous les droits civils des nations, est maintenant lui-même tellement fondu avec les lois temporelles, qu'il ne fait que donner une teinte aux institutions modernes. Quant à la théologie de l'époque, avec ses subtilités verbales et ses syllogismes, parmi lesquels l'Evangile resta enfoui pendant des siècles, elle a vieilli aussi; et, quoiqu'elle végète encore dans les séminaires monastiques, elle ne fait plus partie de l'éducation européenne. Sans un appui plus solide que ceux-ci, aucun représentant vivant de l'Eglise catholique romaine n'eût survécu jusqu'à présent; comme le Saxon et le Normand, sa splendeur ne pourrait être retracée que dans des ruines silencieuses et désolées. Nulle pompe religieuse ne ferait briller ses murs écroulés; ses autels seraient veufs d'hostie et de prêtre; une superstition rustique marquerait peut-être le théâtre de son culte; et la tradition de rits et de pénitences étranges, jadis célébrés en ces lieux, serait tout ce qui resterait maintenant du papisme.

Les changements que les révolutions des connaissances humaines ont introduits de temps en temps dans le système spéculatif de cette Eglise n'ont fait qu'une faible impression sur sa constitution ecclésiastique et sa

discipline pratique. Les vicissitudes des autres croyances nous montrent d'une manière frappante la permanence de celle-ci. La théologie scholastique, dont nous venons de parler, fut un édifice artificieusement élevé par les moines, pour étayer et déguiser le système de domination spirituelle qui avait subitement atteint une hauteur exorbitante. Lorsque la maigre et obscure métaphysique des Thomistes et des Franciscains commença à s'affaisser et à laisser poindre l'aurore des lettres, les jésuites tramèrent un système polémique d'un tissu bien plus serré, pour servir de feston au même sanctuaire. Les apologies de Bellarmin, sans abandonner Aristote, présentèrent les anciens principes et les anciennes prérogatives de Rome, aggravés par les canons de Trente, dans une forme mieux adaptée au génie de l'époque que les sommes et les sentences des vieux Dominicains. Bellarmin lui-même tombe rapidement dans l'oubli, et le vieux système politique de Rome, si souvent transplanté, va être, à l'heure même où nous parlons, greffé sain et entier, avec toute sa sève et sa fraîche verdure, sur une souche plus vigoureuse et un sol plus pur. Tant qu'elle jeta ses racines dans le terrain de la barbarie gothique, il germa une foule de rejetons bâtards autour d'elle; et elle poussa plusieurs funestes branches de pouvoir arbitraire. Depuis que les éléments de la société moderne ont fait disparaître ces excroissances vicieuses, et, la réduisant aux proportions d'une dynastie spirituelle, l'ont contrainte à se rejeter sur ses ressources spirituelles, elle a commencé de nouveau à paraître formidable.

De même qu'elle tint bon contre les vicissitudes de la théologie scholastique, de même elle résista aux fluctuations de la philosophie scholastique et aux systèmes de morale et de physique qui la remplacèrent. Elle subsista avec eux et s'incorpora la physique péripathéticienne. L'apparition des illusions cartésiennes, qui dissipèrent ces dernières, donna pour un moment une secousse à la hiérarchie, en détruisant partiellement cette soumission implicite à l'ancienne autorité sur laquelle cette hiérarchie était fondée. L'Eglise romaine a vu tomber Descartes ; elle a survécu à ce génie si beau et si inventif, comme elle survécut à l'autorité d'Aristote ; et aujourd'hui elle vit en harmonie avec le système newtonien, comme autrefois avec les sphères ptolémaïques.

Comparez aussi la durée de ce système religieux avec celle de la forme de gouvernement civil qui lui fut contemporaine, et qui s'accrut avec elle côte-à-côte. La théologie du papisme, je dirai même son polythéisme, la forme et le mode de ses dévotions publiques, l'ascendant de sa discipline sacerdotale, toutes ces choses qui forment ses parties extérieures et visibles, sont aussi peu conformes à l'âge actuel, et aussi peu compatibles avec l'esprit de la société moderne, que la vassalité, ou toute autre coutume de la monarchie féodale. Dans son génie et sa conception, ce système de culte est aussi grossier que le système de régime civil, l'un et l'autre hors de toute proportion avec la taille actuelle de l'intelligence humaine. L'un et l'autre étaient les rudiments faibles et défigurés d'une théorie plus par-

faite; l'un et l'autre étaient donc également transitoires de leur nature. Les contes et les chroniques qui amusèrent l'enfance de l'un, ne sont pas de leur essence plus viables que les légendes et les miracles dont l'autre fut bercé. Les superstitions de cette époque ne contiennent en elles-mêmes aucun principe de durée qui doive les défendre de la désuétude et de l'oubli, qui ont fait leur proie de ses institutions temporaires. Mais remarquons combien inégales ont été les périodes de ces institutions-sœurs; l'établissement civil de l'âge gothique a été dispersé depuis longtemps, son blason dégradé et son vasselage dispersé. Les solennités seules de la religion fleurissent encore, pleines de durée et d'éclat. Des foules, qui n'osent même respirer, envahissent encore ses salles ornées de peinture, le cérémonial de son charme antique est inaltéré, et les mêmes chants résonnent; les vêtements historiés, qui attiraient les yeux de nos ancêtres cuirassés, charment encore la vue de nos réunions modernes, et dirigent leurs adorations. Elle étend, elle propage, elle agrandit ses domaines, elle multiplie ses partisans; et, loin de décliner à mesure que la société humaine s'éloigne du siècle du savoir traditionnel, et laisse dans le lointain la crédulité d'un rituel légendaire, elle semble s'élargir avec les progrès de l'esprit et se répandre avec le cours de la civilisation.

C'est donc un examen qu'il vaut la peine de poursuivre pour découvrir quel est le principe vivant qui soutient l'Eglise de Rome sous ce poids de cérémonies et de théologie surannée. Où réside cette vitalité qui déjoue, non-seulement les démonstrations des théologiens, mais

les coups du temps lui-même ? On nous répond que c'est la religion de la nature humaine, généralité insignifiante, également vraie pour toute secte qui est enracinée et répandue, applicable à la fois à la plus abjecte superstition, et aux excès du fanatisme le plus récent. Aucun de ces cultes ne saurait vivre un jour sans flatter quelque appétit vicieux du cœur humain. Il est évident que tout système religieux qui dure pendant un temps considérable doit, à un certain degré, s'adapter à la nature; aucun corps de théologie ne peut longtemps se maintenir, s'il ne repose point sur l'une ou l'autre de de ces passions générales qui opèrent une force presque égale dans toutes les périodes de la société. En ce qui concerne l'Eglise de Rome sur ce point, il est clair jusqu'à l'évidence que le fragile échaffaudage qui occupe l'œil, et qui semble composer tout l'édifice, doit toute sa stabilité à quelques matériaux durables qu'il recèle; et qu'il cache, sous les décorations et les légendes d'un âge d'imagination, une solide charpente de durée infinie, et d'application permanente, presque universelle.

Sous quel rapport ce système particulier de la religion est-il en harmonie avec la nature de l'homme ? Où réside cette liaison avec ses espérances et ses craintes, qui séduit l'esprit sobre, et subjugue ceux qui se détournent avec un égal dégoût de la présomption du scepticisme, et de la présomption encore plus odieuse d'un amour-propre enthousiaste, sous le masque de la religion. Ceci se rapproche encore davantage de la vraie question. Laissant donc de côté tout ce qui est acciden-

tel et extrinsèque dans ce sujet compliqué, examinons son principe vital, et prenons un aperçu de cette fameuse controverse sous ce point de vue, le seul qui demande une discussion sérieuse dans l'âge actuel du monde. Nous ferons observer qu'il n'appartient pas à la bonne foi ni à la prudence de déguiser la force d'un adversaire, tandis que nous n'envisageons que ce qui est faible et attaquable dans sa position, et que nous fermons les yeux à tout ce qui s'y trouve de dangereux et de soutenable.

La théologie romaine, sous une enveloppe de sophismes et d'ergoteries monastiques, renferme des principes de croyance religieuse d'une grande plausibilité, d'une grande autorité, qui doivent à jamais exercer une puissante influence sur plusieurs constitutions morales, sur quelques-unes même un ascendant complet. La continuité au sein de l'Eglise, jusqu'à l'époque actuelle, de cette autorité apostolique, appuyée par des miracles qui en accompagnèrent la première institution, la transmission et l'existence réelle sur la terre de cette lumière céleste qui éclaira jadis les messagers inspirés du Verbe, et épanchent encore aujourd'hui la vérité éternelle au genre humain, voilà des illusions qui prêtent sans doute au ridicule (et quelle chose sacrée y échappe?); mais des illusions si conformes à la nature, si propres à l'âme sérieuse, et je me permettrai d'ajouter, si peu déraisonnables en elles-mêmes, qu'il n'est point étonnant que toute argumentation dirigée contre elles par les âges successifs n'en ait que fort peu diminué l'autorité. Ni la rage du fanatique, ni le persiflage du sceptique, ni

même la voix de la raison elle-même ne parviendront à supprimer le retour d'un sentiment si naturel. La démonstration pût-elle le dissiper, la chimère resterait encore, comme cet enchaînement de raisons irréfragables qui prouve la non-existence de la matière est détruit par les instincts de la nature et l'évidence des sens. Mais lorsqu'un préjugé, aussi puissant en lui-même, aussi vénérable par son antiquité, est nourri, appuyé de toutes les solennités d'une constitution auguste, imposante comme l'Eglise catholique; lorsqu'il est inculqué par ses ministres, consacré dans ses confessions et ses offices, reproduit à l'imagination par la pompe et la splendeur, au cœur par les plus terribles pénalités, qu'y a-t-il d'étonnant qu'il soit incorporé avec l'esprit de ses sectateurs et entrelacé dans leur organisation intérieure ?

D'un autre côté, les limites de la foi et de la raison sont si indéfinies, la présomption de la vanité humaine est si impatiente, que, lorsque nous ajoutons à tout ceci les maux qui résultent de ces spéculations licencieuses sur la vérité révélée, et le danger d'une erreur ou même d'une vacillation sur ce point, nous ne pouvons être surpris qu'une forme de Christianisme, qui offre un remède pour cette classe d'erreurs, ait attiré l'attention du genre humain. A plus forte raison, un système dont la constitution même a pour but d'apporter un antidote souverain pour ces maux, doit-il fixer les regards de tout homme qui s'y sent exposé, soit par la force, soit par la faiblesse de son entendement. Cette autorité que s'arroge l'Eglise romaine, cette soumission implicite

qu'elle enjoint, promettent le repos à l'esprit, et semblent assurer à l'homme l'exemption de ce doute, de cette incertitude qui accompagnent tous les raisonnements humains, et qui, dans les recherches religieuses, ne sont jamais affranchis d'une pénible sollicitude. Nul doute, nulle hésitation, nulle terreur pleine d'angoisse, ne paraissent troubler la tranquillité de ceux qui marchent dans son sein; jamais même n'y a-t-il l'apparence d'un faux pas. Elle promet, elle s'engage à réconcilier le pénitent avec la Divinité courroucée; elle lui montre le sentier de la vie, mais elle ne sanctionne pas, même pour un instant, la licence des recherches humaines, ou le caprice d'une prédilection individuelle en rien de ce qui touche aux destinées finales des hommes. Sa discipline va trouver les affections déréglées à leur source, impose une terrible défense à leur profane curiosité, épouvante leur imagination vagabonde, et, d'une voix capable d'étourdir les plus présomptueuses de leurs passions, elle leur ordonne de trembler et de croire.

Tel est le genre de théologie auquel les progrès du fanatisme et du scepticisme philosophique rendent les hommes accessibles; c'est au règne de ces idées que l'Eglise romaine doit son existence, et c'est par ces idées qu'elle a le pouvoir de perpétuer et d'étendre sa domination. Dans ces vues générales, que renforce l'indolence, réside le puissant antidote qui soutient l'Eglise de Rome contre tout le ridicule et les invectives qu'on répand sur son rituel et sa hiérarchie. Voilà des maximes qui jettent de profondes racines; c'est là, et non dans la pompe scénique de la liturgie romaine, que se

trouvent ces illusions contre lesquelles il faut fortifier le cœur ; et, au lieu d'assaillir l'impotente vieillesse de la théologie scholastique, ou de faire une ennuyeuse et continuelle guerre aux reliques d'une crédulité épuisée, que ce soit saint Dunstan ou saint Dominique, la seule tactique qui puisse nous faire espérer du succès contre l'Eglise de Rome, est de marcher au centre, au cœur du système, droit au principe qui exclut de la religion l'exercice de la faculté rationnelle. Ce point une fois gagné, la victoire, dans des positions moins importantes, sera facile. Dans cette station nous pourrons étendre nos conquêtes jusqu'aux frontières et aux confins, où nous voltigeons maintenant sans utilité ; mais, jusqu'à ce que cette position fondamentale soit ébranlée, il est vain d'espérer que le missel de Rome puisse être purifié, ou qu'une seule cérémonie de son drame antique soit retranchée.

Mais il faut observer aussi que plusieurs causes ont concouru, de nos jours, à donner une force nouvelle à ces principes et à opérer un changement considérable dans l'opinion publique, au sujet de la religion catholique en général.

La première de ces causes et la plus importante, parce que sans elle aucune des autres n'aurait pu opérer, est la disparition de ces idées tirées de certains passages de l'histoire constitutionnelle de notre pays, qui, pendant deux siècles, ont conduit le peuple anglais, non-seulement à regarder la religion catholique romaine avec désapprobation comme système de théologie, mais à l'envisager avec la plus grande jalousie, la plus grande

terreur, comme un instrument de pouvoir arbitraire. Cette violente antipathie, particulière à l'Angleterre, tire son origine de la lutte entre les princes de la maison de Stuart et le Parlement, mais plus particulièrement de cette lutte compliquée des opinions religieuses de la race royale qui portait le sceptre anglais pendant la période tout entière du combat, depuis sa naissance jusqu'à sa consommation.

Tout le monde connaît l'état de l'Angleterre sous Charles Ier et son odieux fils : oppression, légèreté, cruauté de la part du monarque; esprit de faction, sédition, rébellion de la part du peuple; telle est l'histoire de cette mémorable époque. Mais ce qui donna une virulence plus qu'ordinaire aux désordres civils, c'est que toutes les violations de la loi étaient l'œuvre de princes qui s'attachèrent avec zèle à la religion de Rome. Le fléau d'un despotisme tyrannique et cruel menaçait le peuple entre les mains d'un magistrat catholique.

C'est donc alors que commença dans les esprits cette association du catholicisme et du pouvotr arbitraire; et la multitude, oubliant les anciens monuments de la liberté anglaise, et prenant, comme d'ordinaire, une circonstance collatérale pour une cause, fit remonter tous ses griefs aux préjugés religieux de ses monarques, et attribua à la théologie romaine ce qui fut clairement l'effet d'une constitution mal équilibrée, dans laquelle n'étaient pas assez assortis les intérêts de la loi et ceux de la liberté. Depuis ce moment, le poison de la jalousie politique envenima l'animosité naturelle aux deux

Eglises, et l'aigrit à un point que la haine théologique, toujours implacable, n'atteignit jamais dans aucun autre pays. Cette antipathie, que fortifiait déjà assez l'adhésion obstinée des Stuarts à leur foi, fut portée aux derniers excès de la rage et de la fureur, par l'attentat dont se rendit coupable le dernier prince de cette race despotique, en essayant d'imposer ses principes à la nation, et par les convulsions où ce prince mal conseillé précipita le gouvernement civil. Ce fut à tel point que, depuis cette époque, la haine du papisme devint un point d'honneur parmi les hommes d'Etat d'Angleterre, la dernière preuve du mérite civil, et le mot d'ordre parmi les législateurs et les ministres de toute classe et de toute opinion, même parmi ceux qui ne savaient rien de la religion protestante, et qui ne pouvaient dire en quoi consistait le principe de la réforme.

Tout ceci est assez changé aujourd'hui. La nouvelle situation des affaires civiles éteignit graduellement l'antique antipathie contre l'Eglise romaine, et servit à adoucir beaucoup les jalousies, même parmi ceux qui ne purent pas encore surmonter leurs préjugés. Le triomphe des principes populaires, à la révolution de 1688, écrasa le pouvoir arbitraire; la succession hanovrienne assura la nation contre le papisme; et cette puissante hiérarchie n'apparut désormais que comme le reste obscur d'une communion proscrite et vaincue. Ainsi fut dissoute l'association de la tyrannie avec l'Eglise de Rome. Depuis cette époque, le peuple, délivré de ses terreurs et de ses angoisses, commença à regarder la foi catholique romaine comme un système de

théologie, à envisager ses doctrines sans horreur, à étudier son économie intérieure, et à examiner avec calme et même avec curiosité cette constitution ecclésiastique qui avait opéré de si grandes révolutions dans les affaires humaines. Affranchis de ces terreurs, qui privèrent nos ancêtres presque de la raison, nous n'avons plus les yeux opiniâtrément fixés sur les principes et les raisons du protestantisme; nous ne nous affermissons plus sur les fondements de la réforme. Il faut avouer que les épreuves de cette époque, quoique beaucoup trop violentes, furent favorables aux principes protestants, et contribuèrent à empêcher cette lâche indifférence, qui fait dégénérer en quelques pays le protestantisme en une tradition passive; état où tombent toutes les religions populaires, après un long repos. Les meilleurs systèmes se flétrissent dans la stagnation d'un calme prolongé. Ce grand changement dans l'esprit public, notre génération l'a vu; mais, ce qui l'a beaucoup accéléré, c'est le spectacle, donné de nos jours, de l'Eglise romaine en alliance avec les principes populaires.

Ces appréhensions politiques évanouies, il s'est présenté une autre circonstance, qui a opéré encore plus puissamment dans ce sens, et qui tend directement à réconcilier les esprits avec l'ancienne Eglise-mère, je veux dire le raisonnement et l'examen poussés de nos jours à l'extrême par quelques esprits, et l'état actuel de la théologie dans quelques-uns des pays qui se distinguèrent par leur zèle pour les principes de la réforme.

Le protestantisme, qui se vante avec justice d'avoir affranchi la raison du joug de l'autorité ecclésiastique,

n'est point un principe fixe et stationnaire; au contraire, il est dans un état de progrès rapide et irrésistible; il ne s'arrête pas à cette mesure de liberté religieuse qu'établit la réforme, ni ne s'en contente. Chaque époque successive porta le droit de l'arbitre privé plus loin que la précédente; les progrès de l'esprit humain sur ce point sont très-sensibles depuis cette grande révolution dans les opinions religieuses de l'Europe; et ce n'est qu'à cet âge que les esprits, tant ici que sur le continent, ont commencé à faire une pause dans cette carrière de raisonnements et de spéculation, et à revenir vers la foi et l'autorité. On a même remarqué les symptômes d'une disposition à se jeter à l'extrême opposé. Il est difficile sans doute de discerner les premières phases d'un changement dans l'esprit public sur quelque sujet que ce soit, et même après que le courant a reviré, le progrès du côté opposé est quelque temps si lent et si peu sensible, qu'il est dangereux d'en décider avec confiance, avant qu'il ait commencé à couler avec quelque rapidité. En matière de religion, où les limites de part et d'autre sont extrêmement délicates, et où l'esprit de l'homme est conduit par des enchaînements de pensées imperceptibles pour lui-même, il est presque impossible de distinguer la naissance d'un courant populaire; et les désolations qu'il produit dans la société humaine offrent souvent un contraste remarquable avec la faiblesse de ses commencements. Mais si nous jetons les yeux sur le continent voisin, et plus particulièrement sur les provinces luthériennes de l'Allemagne, nous verrons, dans un état de maturité et en pleine ac-

tivité, les mêmes causes qui ne sont encore chez nous que vagues, obscures et indéfinissables; et nous verrons dans la position d'un pays, qui fut le berceau de toutes les Eglises réformées, la destinée de la nôtre.

Pour remplir ce but, le lecteur me permettra ici une courte digression; car ce n'est point un abandon du sujet immédiat de cet ouvrage.

Depuis le déclin du matérialisme dans les écoles européennes et la chute de cet athéisme cartésien, que Spinosa le premier a avancé, ou du moins exposé et réduit en méthode, il y a eu une réaction sensible en faveur de la religion; et des raisonneurs spéculatifs, dans leurs traités de morale et de métaphysique, ont commencé à invoquer des premiers principes plus conciliables avec la responsabilité de l'homme, plus conformes au gouvernement moral de Dieu, et plus en harmonie avec les préceptes de la révélation divine, que ne le sont les maximes qui ont régné presque sans interruption depuis l'époque où ce que l'on a appelé le *libre penser* remplaça l'ancienne théologie scholastique. En Allemagne, les doctrines du matérialisme n'ont jamais fait de grands progrès; elles furent repoussées par le génie de la nation, et surtout par la haute influence et l'autorité de Leibnitz, dont les écrits renferment le germe de tout ce que les philosophes ont avancé depuis. D'ailleurs il n'était pas probable que ce peuple contemplatif, dont l'esprit délié brisa le premier les chaînes de la superstition papale, tombât dans une illusion encore plus grossière et plus impure. Mais le spiritualisme eut sur lui un effet plus pernicieux que n'eut jamais le matérialisme sur

aucun autre peuple; et les rêveries où l'a plongé l'abus de ce spiritualisme, unies à ces contemplations philosophiques sur la nature et l'essence de l'âme, qu'il a substituées à la religion, ont presque effacé les annales de la révélation, ramené les chimères de la religion naturelle, et presque enseveli le Christianisme dans une espèce d'enthousiasme platonique.

Cette philosophie matérielle et cette philosophie spirituelle sont entre elles dans une opposition diamétrale; et comme l'effet pratique de celle-là est de ravaler les vues et d'abâtardir les affections de l'homme, de même celle-ci, lorsqu'il s'y livre trop, tend à élever ses espérances présomptueuses, à enfler son âme de conceptions grandes, mais confuses, sur sa nature et son essence, et à lancer dans une carrière sans bornes les divagations de l'imagination humaine, en lui donnant les notions les plus exagérées de ses forces et de sa capacité spirituelle. Il est facile de concevoir que de telles dispositions, travaillant un peuple d'un génie excessivement hardi et aventureux, encore ivre de son ancien triomphe sur l'autorité spirituelle, et animé d'une passion brûlante pour l'examen et la spéculation sans contrôle, il est facile, dis-je, de concevoir que de tels principes, appliqués sans aucune restriction à l'examen des mystères et des miracles du Christianisme, devaient produire de fatales conséquences. Il était naturel de conjecturer que la nation qui, la première, rompit les étreintes du dogmatisme ecclésiastique, s'en éloignerait le plus possible. Curieux sans science, infatigablement empirique, mais guidé par le sentiment plutôt que par l'induction philosophique, tel

est le caractère d'un peuple à qui une théologie dogmatique, des limites étroites, et une barrière immuable, si ce n'est infaillible, d'autorité spirituelle, étaient presque indispensables pour le préserver du naufrage de la foi. Tout le monde sait bien que, depuis plusieurs années, il n'y a pas eu de déclaration de foi, de *clitérium* d'orthodoxie, ni de pouvoir restrictif pour régler les enseignements des pasteurs protestants en Allemagne.

C'est à ce fait qu'un savant et habile écrivain, M. Rose, fait remonter les mille fluctuations de l'opinion religieuse en Allemagne, tandis qu'il n'est lui-même que l'un des effets et un des signes de leur génie licencieux, et une preuve évidente d'un défaut radical dans leurs vues de la doctrine chrétienne.

De là il est arrivé qu'il a surgi dans la partie protestante de l'Allemagne des formes et des modes de religion, soit fanatiques, soit philosophiques, plus éloignés de la vérité divine, que ne le sont les plus blâmables illusions de l'Eglise catholique, quelque contraires aux Ecritures, quelque idolâtres et superstitieuses qu'elles soient, parce qu'il est plus pernicieux de nier la divinité de la doctrine chrétienne, que de la dépraver. Comparés à ces *spéculatistes*, les théoriciens, imbus de l'éducation et du génie païen, qui tourmentèrent l'enfance de l'Eglise, les gnostiques, dont la bannière conduisit les premiers Chrétiens à grands pas à la religion naturelle (si l'on peut donner ce nom aux dogmes de Zoroastre et des mages), les Ariens et les autres sophistes d'Alexandrie étaient de sobres penseurs, des critiques prudents et réservés. En un mot, le protestantis-

me d'Allemagne déborde aux deux extrêmes, et ces extrêmes sont les antipodes l'un de l'autre; il ne connaît pas de milieu entre les sophismes d'une logique froide et sceptique, et les rêveries d'une imagination déréglée. La collision de ces principes fut signalée par la controverse entre Lavater et les docteurs prussiens, à la fin du siècle dernier.

Mais on peut observer que ces deux extrêmes, qui fleurissent ainsi côte à côte dans l'Allemagne, tendent tous les deux, l'un directement, l'autre indirectement, à retomber dans l'ancienne Eglise-mère. Et d'abord, parlons du mysticisme : il faut avouer que cet abus de la doctrine de l'esprit n'est point particulier à l'Eglise protestante; témoins François de Sales, Fénélon, et surtout ce fameux dominicain Tanler, dont Luther recommande les écrits dans un célèbre passage. Mais ce qui est propre à l'Eglise protestante, c'est la hauteur extravagante à laquelle cette illusion est poussée dans cette communion, affranchie de tout contrôle d'une discipline ecclésiastique. Dans toutes les formes variées de dévotion contemplative qui abondent dans les Eglises luthériennes et réformées d'Allemagne, depuis la sobre et bienveillante société des Frères-Unis, qui greffent des rits monastiques sur la confession d'Augsbourg, jusqu'aux quiétistes, qui, absorbés dans de voluptueuses visions, prolongent leur inutile existence dans des extases immorales, ou du moins stériles, on retrouve le même principe apparent, une imagination désordonnée, qui n'est point réglée par les Ecritures, qui n'est fixée par aucune règle de théologie, enfin qui n'est émue que par ses propres

impulsions, si casuelles et si variables. Quant aux doctrines caractéristiques de la révélation, ces extases les laissent bien loin derrière elles. Ces mystiques ne reconnaissent pas l'administration morale de Dieu, comme gouverneur moral du monde et juge de l'homme; et, tandis qu'ils poursuivent toujours le fantôme d'une incorporation mystérieuse avec l'Etre-Suprême et invisible, qui, dans ses déclarations si claires et si pleines d'autorité, s'est annoncé le juge de la nature, ils éloignent de leurs yeux tout ce qui, dans ces enseignements, pourrait faire violence à leur amour propre ou dissiper leurs profanes illusions. L'idée de peines ou de récompenses pour nos actions sur la terre, qui est la base du système tout entier du Christianisme; l'énergie des attributs divins, rendus manifestes dans ce grand sacrifice propitiatoire; cette vengeance que la Divinité déclare lui appartenir en propre; voilà des notions repoussantes pour des esprits si aériens, et fatales à leur repos illusoire. Tout n'est que ravissement présomptueux, que vaine imagination.

Pour ces chimères, ils délaissent tous les sacrements, toutes les institutions primitives, soit symboles de grâce, soit monuments de la vie et de la mort de Jésus-Christ; pour elles, ils abandonnent toutes les observances extérieures, tout ordre décent de culte, comme les chétifs éléments d'un sanctuaire sensible et visible; et, absorbés dans la contemplation de l'essence invisible, ils rejettent même les obligations de la morale, comme retardant leur imagination et éteignant le feu de leur dévotion toute philosophique.

Or, il est de la nature de pareilles contemplations, non-seulement de rendre les hommes incapables des devoirs pratiques qu'enjoignent également la religion et le monde où nous vivons, mais encore, le feu du fanatisme une fois épuisé, de les corrompre et de les avilir. Rien ne rend les hommes accessibles à la superstition comme cette exaltation et cette présomption poussées à l'excès dans des recherches qui surpassent la portée des facultés humaines. L'ignorance elle-même ne les livre pas si complètement désarmés et enchaînés à une forme quelconque de pouvoir ecclésiastique, quelque grossier qu'il soit, qui puisse les surprendre sous le masque de la sainteté. Quiconque examine les fondements de la puissance papale, s'apercevra que les rudiments en furent posés et cimentés avec de pareils matériaux, défigurés, il est vrai, par la grossière crédulité d'un âge barbare. Les secrets du monde physique ne font que déjouer le génie de ceux qui voudraient les sonder. Mais la sublime obscurité de la loi chrétienne frappe d'un soudain aveuglement le téméraire qui voudrait tirer le voile qui couvre ses mystères. Il recueille alors l'effroyable peine de sa profane curiosité; il est condamné à jamais aux ardeurs du fanatisme, ou à la bigoterie chagrine de la superstition; et les préjugés, soufflant de ces deux points opposés, font faire naufrage à son entendement. Si la raison périt, qu'importe qu'elle soit étouffée par les ténèbres de la superstition, ou absorbée par les lueurs d'un enthousiasme mystique? Dans l'un et l'autre cas, le cœur est plongé dans une profonde nuit, et tout culte raisonnable est impossible.

La présomption de ces licencieux enthousiastes, l'esprit de sobriété et de pénitence qui a longtemps distingué les catholiques romains d'Allemagne, leur religieux respect pour l'autorité ancienne, tempérée, mais non glacée par le génie philosophique, présentent un contraste qui ferait pénétrer la bonne foi dans le cœur même du bigotisme. Mais, tandis qu'un grand nombre, à la vue de ces exagérations, rentraient au sein de l'ancienne Eglise, et que quelques-uns étaient en suspens entre la crainte des unes et l'aversion pour l'autre, il surgit dans le pays un autre mal, qui fixa leurs convictions, et termina la lutte du for intérieur; je veux dire la théologie, le plus sombre nuage, sans aucun doute, qui ait enveloppé l'Eglise depuis la première promulgation du Christianisme, et l'invention la plus subtile et la plus diabolique à qui Dieu permit jadis de dégrader les archives de la révélation.

La théologie est une forme de religion qui est en complète opposition avec les principes de l'Eglise de Rome; c'est l'autre extrême. Le protestantisme et les vrais principes de la réforme tiennent le milieu entre les deux. La néologie érige la raison humaine en juge absolu du créateur et de la créature, ferme la porte à la foi dans toutes les affaires de religion, et fait reposer dans l'exercice et dans les résultats de la réflexion cette suprématie que l'Eglise romaine accorde à ses canons et à ses traditions. Quelques néologistes nient en propres termes l'origine et le texte de la doctrine chrétienne; mais le principe que la plupart d'entre eux avancent, ou plutôt maintiennent à outrance, c'est-à-dire que le

système chrétien n'est point fixe et immuable, mais qu'il subit continuellement des modifications et des extensions, selon les progrès de l'esprit humain, montre clairement qu'ils ne regardent le Christianisme que comme un système moral et théologique d'origine humaine, en un mot, un système de religion naturelle. La source de la néologie est l'optimisme, ou cette idée de perfectibilité infinie et de progression constante vers la perfection, qui a été longtemps l'idole des théoriciens allemands, tant séculiers que théologiens ; splendide illusion, innoncente tant qu'elle se borne aux intérêts temporels des peuples ; mais subversive des premiers principes de la révélation ; quand elle s'attache à la religion.

La racine du mal tout entier est dans l'extension vicieuse du principe de la religion protestante. Les réformateurs agrandirent, ou plutôt créèrent le droit de jugement privé en matière de religion, lorsqu'ils amenèrent au tribunal de la raison les sentences des assemblées ecclésiastiques et leurs interprétations de l'Ecriture, jusque-là tenues pour sacrées et inattaquables. Les néologistes exigent que les Ecritures elles-mêmes soient mises sur la sellette, et que l'autorité de la raison soit déclarée souveraine et décisive. Ils soutiennent qu'il est impossible de poser des bornes à la compétence de la raison, et qu'elle ne saurait s'arrêter au point décrit par les réformateurs. « Il est vain, disent-ils, de limiter la juridiction de la raison par une ligne flottante de démarcation, qu'un principe si discursif doit sans cesse dépasser avec rapidité et à son insu ; plus vain encore de la

poursuivre dans le champ si large et si varié de la théologie; en un mot, il n'y a pas de juste-milieu entre une soumission sans réserve et une liberté absolue. »

Avec ces lieux communs, qu'ils développent avec une grande force de génie et un savoir encore plus étendu, les rationalistes ont propagé leurs principes avec beaucoup de zèle et un grand succès dans les contrées de l'Allemagne protestante; ils ont abattu la foi décréditée des miracles; réduit en allégories entortillées les mystères essentiels du Christianisme, et déconsidéré l'inspiration des apôtres, au point de n'avoir laissé parmi les Eglises réformées qu'une vague tradition de la révélation divine, comme celle qui répandit une faible lueur sur les siècles gothiques. Mais ce qui rend cette nouvelle et étrange espèce d'incrédulité si dangereuse, c'est qu'elle prend la forme de la théologie exégétique, et arrive à l'esprit par l'entremise d'une exposition des Ecritures. Les Eglises, les autels de l'Allemagne propagent cette contagion; et la liturgie luthérienne, quoique purifiée de toutes divinités invisibles, ne monte qu'au Dieu de la raison humaine. Dans les autres pays, le déisme est l'apanage des hommes difficiles ou vaniteux, qui se plaisent à contredire tout sentiment général, et se font un point d'honneur de paraître résister aux preuves qui subjuguent la multitude. C'est en Allemagne seulement que l'athéisme découle du siége sacerdotal; que le scepticisme est en possession de la chaire, et que la foule simple et grossière qui vient prier s'imprègne de spéculations impies, ou, errant pour trouver de nouveaux pâturages, se voit repoussée au bercail de

cette ancienne Eglise-mère, dont les bras étendus sont toujours prêts à embrasser ses enfants rebelles.

Si ce mode de penser et de raisonner était comme la première éruption des facultés humaines après les entraves d'un long esclavage, on pourrait s'attendre à une certaine licence d'examen dans ce premier essai de forces non encore éprouvées; à une certaine intempérance dans l'exercice d'un droit nouveau et insolite. Ainsi les monstrueux excès des anabaptistes de Westphalie, au début du protestantisme, trouvaient une certaine excuse. Mais les boutades actuelles des Eglises réformées d'Allemagne ne sont point des saturnales; il n'y a point ici un débordement soudain de l'énergie intellectuelle longtemps comprimée, s'élançant tout-à-coup dans une carrière de liberté, et évaporant sa chaleur concentrée, par un mouvement désordonné et impétueux, autour de l'arêne des spéculations théologiques. Pendant deux cents ans, les protestants d'Allemagne ont joui de la plus grande liberté de conscience; le magistrat civil les a protégés dans toutes leurs recherches, dans toutes leurs conjectures, dans toutes leurs idées sur le sens des vérités divines, au point qu'il n'y a presque pas de système doctrinal ou de plan de discipline qu'ils n'aient professé, pratiqué et propagé. Et cependant le libre examen tombe toujours dans des excès, et ces excès croissent chaque jour; preuve certaine que ce n'est point une ébullition transitoire. Mais d'où cela vient-il ? Est-ce quelque chose de particulier et dont on ne peut se rendre compte dans le génie de cette nation, ou bien est-ce le résultat de l'absence de restrictions nécessaires

dans l'établissement du principe protestant? Le monde est encore trop jeune pour déterminer la question.

En France, le Christianisme subit une éclipse dans les tempêtes et les commotions populaires; mais cet orage, comme les convulsions de la nature, s'épuisa bientôt, et laissa une atmosphère calme et sereine, sous laquelle les Eglises et les crucifix recommencent à surgir. En Allemagne, le même effet s'élabore; mais il présente une autre scène: c'est la nuit qui tombe avec calme; mais la tranquillité qui accompagne l'arrivée des nuages et des ténèbres fait pressentir une obscurité plus étendue et plus profonde.

Les conséquences inévitables de ce déclin du jugement privé et du libre examen sont trop visibles pour exiger des preuves et des développements; il y aura une révolution soudaine et violente vers le principe catholique romain, de la soumission implicite et de l'abandon absolu de tout jugement, de toute raison, de toute recherche privés. Chez ceux qui se plaisent dans les discussions métaphysiques, ou qui ont reçu de la nature ou de l'éducation le goût des spéculations théologiques, le procédé sera court, pourvu que le sentiment moral soit élevé en eux, et que leurs raisonnements abstraits soient réprimés par le respect religieux. Plongés dans les spéculations des rationalistes, souvent même sur le bord du gouffre de la religion naturelle, ils souhaitent quelque autorité à laquelle ils puissent se soumettre, et ils résigneraient volontiers leur jugement et même leurs principes de raisonnements à la théologie même la plus dogmatique, qui pourrait avancer un juste titre, une

juste prétention à l'autorité en matière de foi. Les piéges d'une Eglise infaillible captivent facilement un génie contemplatif et plongé en même temps dans les ténèbres. Un tel esprit, si l'étincelle vitale de la religion brûle en lui, se trouve assez souvent enveloppé dans les illusions auxquelles la stupidité expose les gens dépourvus d'esprit, et la crédulité les ignorants. Les puissants génies, n'étant pas accoutumés au doute, et impatients de tout ce qui ressemble à l'obscurité, éprouvent une anxiété toute particulière, lorsqu'ils se trouvent dans leurs recherches religieuses en deçà de cette certitude, qu'ils ont eu l'habitude d'atteindre dans toutes les autres matières; lorsqu'ils découvrent, avec d'indicibles angoisses, que leurs facultés si clairvoyantes, si pénétrantes dans toutes les affaires temporelles, sont tout-à-fait impuissantes pour dissiper les nuages qui enveloppent les grands intérêts de leur avenir. Voyant multiplier leurs succès avec leurs investigations; convaincus que l'ardeur avec laquelle ils poursuivent leurs recherches ne fait que les plonger dans de nouvelles perplexités, ils craignent de marcher où la raison semblerait conduire, et sont souvent les premiers à abandonner tout-à-fait ce guide dangereux. Les intelligences rigoureuses, comme les corps brillants de santé, sont susceptibles de douleurs plus aigües que ne le sont les intelligences plus molles; et de même qu'elles suscitent quelquefois des difficultés qui échappent aux autres, de même elles sont sujettes à des maladies dont les autres sont exempts. Un tel homme, fatigué de son irrésolution, tourmenté par l'aiguillon de la conscience, re-

doutant à chaque instant quelque erreur fatale dans ses opinions religieuses, et néanmoins poussé à une détermination quelconque, se rejette sur l'autorité ancienne et le consentement des siècles, sur lesquels le sentiment et l'imagination sont d'accord. Les mille disputes qui retentissent à ses oreilles confirment sa résolution, et il trouve dans les dissensions répétées de tant de siècles un argument irréfragable pour prouver l'insuffisance du jugement privé dans ces matières augustes et sacrées. Le déplorable désordre et la faiblesse des facultés humaines le réduisent au désespoir; confondu par les incompréhensibles mystères du Christianisme, mais encore plus confondu par les horreurs que le scepticisme présente à sa vue, il se jette dans les ténèbres de la superstition, et embrasse les plus monstrueux principes dans cet asile, contre des soucis inextinguibles (1).

Tel est l'effet du rationalisme, qui attire l'âme dans ses embûches. C'est ainsi que la raison, dans ses errements, épuise ses forces actives.

La population protestante de ces royaumes est-elle infectée au même degré de l'un ou l'autre principe qui règnent dans les Eglises réformées d'Allemagne? Il serait absurde de le prétendre. Mais ces deux causes sont en activité dans ce pays, aussi bien que d'autres qui tendent au même résultat; il est impossible de le nier. parmi le petit nombre de ceux qui, en Angleterre, sont favorablement disposés pour la religion catholique, on

(1) Repose-toi donc, ô mon âme, affranchie d'une éternelle angoisse, etc. Cette tirade est superbe, mais il est douteux que la conversion de Dryden au catholicisme fût réelle. (Note de l'auteur.)

peut distinguer deux classes : ceux qui vénèrent la religion révélée, comme parole de Dieu, et ceux qui prisent le Christianisme, principalement, comme le ciment de la société civile, et comme le soutien indispensable des lois du magistrat. Ces derniers, animés d'une prédilection pour l'antiquité, d'alarmes vives et peut-être exagérées à la vue des fluctuations de l'opinion publique sur tous les sujets du jour, et par-dessus tout convaincus qu'un contrôle, qu'une halte, est nécessaire pour affermir l'esprit populaire, sont à moitié prêts à se retrancher dans les inébranlables traditions de l'Eglise romaine, comme la seule terre ferme où l'on puisse encore planter son pied. Le premier parti, avec des vues plus élevées et de plus profondes impressions de religion, mais fatigué de controverses toujours indécises, et désespérant d'être délivré de ses doutes pleins d'anxiété, jette les yeux vers le même port, mais avec crainte et défiance. Il est difficile de saisir des enchaînements de pensées aussi délicats que ceux qui régissent les sentiments religieux du genre humain ; il l'est encore plus de leur donner un corps, surtout lorsqu'ils ne sont encore, comme aujourd'hui, que des embryons flottants, ou qu'ils réagissent avec un mouvement si lent, qu'il est à peine sensible, sur l'esprit soumis à leur influence. Mais c'est à cette époque d'enfance qu'il est le plus important d'en obtenir un aperçu clair et distinct. Nous commencerons par ceux qui sont poussés vers la théologie romaine par certaines idées fausses, mais consciencieuses de religion. Cette classe se définit plus aisément que l'autre, et, comme elle attire et concentre certains pré-

jugés flottants, elle possède aussi un plus haut degré de consistance. Voici la chaîne de raisonnements, ou plutôt de réflexions, que poursuivent les penseurs de cette catégorie :

« Assurément, disent-ils, la terreur de l'autorité spirituelle, et ce zèle immodéré qu'affectent quelques-uns pour l'exercice illimité de l'arbitre privé dans l'interprétation des Ecritures, n'est qu'un nouvel exemple de l'incurable faiblesse de la nature humaine, qui, placée entre deux dangers opposés, va toujours, repassant ceux qui ne sont plus, incapable d'étendre ses vues à mesure que de nouveaux périls surgissent, et que des présages certains d'une crise contraire se dévoilent. Les calamités que les fausses religions ont jusqu'ici répandues sur le genre humain ont été d'une seule espèce, c'est-à-dire des désordres produits dans la société civile par l'ambition des prêtres et par l'ignorance de la vérité, qui résulte de la faiblesse et de la paresse de l'entendement humain, et sa soumission outrée à un ordre particulier d'hommes. Il y a une autre classe de maux : ceux qui naissent de la présomption de la raison humaine et du mépris de toute autorité; mais le monde n'est pas assez vieux pour avoir fourni des exemples de ce dernier mal d'une assez grande importance. La race humaine ne fait que se dégager de la superstition dont l'apanage est de répandre parmi le peuple une léthargie universelle. Les forces actives de l'homme, dont l'exès et l'intempérance sont les vices d'un âge très-avancé de la société, viennent aujourd'hui, pour la première fois, d'être mises en liberté. Les sophistes qui parurent dans les temps apos-

toliques, et tourmentèrent les Eglises primitives en Grèce et dans l'Asie mineure, où l'esprit humain était, sans aucun doute, dans l'état de la plus grande activité, sortirent des écoles de la rhétorique et de la philosophie païennes. Ils n'étaient pas nombreux, et furent séduits par une analogie imaginaire entre leur théologie mystique et quelques-uns des mystères chrétiens. Le gnosticisme, ou rationalisme asiatique, était obscur et fantastique; le règne de l'arianisme fut plus long et plus orageux. Mais on peut dire de toutes les anciennes hérésies philosophiques, qu'elles furent ou la lie du paganisme expirant, ou les dernières convulsions de la raison épuisée, pour clore le règne de la religion naturelle sur la terre. Et il y a cette distinction à faire entre ces hérésies et les spéculations progressives qui travaillent aujourd'hui les Eglises réformées, que les premières n'étaient que des efforts pour réconcilier la sagesse de l'antiquité avec la révélation, tandis que les dernières tendent directement à invalider les preuves, et même à attaquer l'origine divine du Christianisme. Il fut réservé pour les temps modernes, et pour le siècle actuel, de détruire le dernier frein de la raison humaine, et de la lancer sur les mystères de la religion. Le rationalisme ne fait que d'entrer dans sa carrière de débordement. L'âge de la foi et de la soumission implicite n'est plus; le règne des prélats et des princes spirituels est passé; déjà cette race hautaine est dans la poudre. La curiosité, la témérité d'examen, conduisant au scepticisme universel, sont les principes dominants. Mais, quelque palpables que soient ces signes et ces phénomènes, les hom-

mes aveugles, et ignorants de leur propre danger, ont les yeux fixés sur un autre point, comme si aucune vicissitude, aucun changement dans le génie de la société humaine ne pouvait nous amener d'autre mal que le bigotisme de la superstition. Quoiqu'on puisse prévoir que le scepticisme enfantera des dangers aussi réels que tous ceux qui aient jamais résulté de la soumission aveugle et du respect religieux des générations passées, cependant la foule ignorante redoute encore la théologie de ces âges simples et grossiers, pendant que ceux qui nourrissent ces préjugés sonnent un vain tocsin d'alarme pour le maintien du libre-arbitre, et étourdissent la race actuelle, si remuante et si curieuse, du même cri dont Luther réveilla les nations assoupies du seizième siècle. Bien sûrement la foi implicite n'est pas le défaut capital de la race humaine; une facile crédulité n'est pas la seule imperfection de l'homme. Les Ecritures tiennent un autre langage : elles représentent l'incrédulité comme le fléau du monde; une mécréance opiniâtre, comme la maladie de l'espèce, la source de toute mortalité, de toute corruption. Chez quelques esprits, raisonner, c'est douter; l'argumentation est une suspension du jugement; et ceux qui sont le plus convaincus de la vérité de la révélation, ont atteint cette persuasion plutôt par la soumission que par l'exercice de leurs facultés. Peut-on nier que l'humeur de la dispute que plusieurs aujourd'hui travaillent à fomenter, que ce zèle pour les principes spéculatifs, qui absorbe toute idée d'obligation morale, outre sa tendance licencieuse, n'aient plus éloigné les hommes de l'esprit du Christia-

nisme que les doctrines erronées qu'ils regardent avec une horreur affectée, et n'aient fait échouer une foule d'hommes sur des principes subversifs de toute croyance religieuse, et du principe même de la révélation divine? Le dogmatisme, il faut l'avouer, est un piédestal pour la domination des prêtres, et la bigoterie est la mère des usurpations ecclésiastiques. Voilà des maux, sans aucun doute, pernicieux à la société humaine autant qu'à la religion, et surtout, extrêmement exposés à la rage et aux clameurs populaires. Mais n'y a-t-il pas des désordres de même nature à appréhender de la licence des opinions humaines, lorsqu'elles ne sont plus guidées par aucune autorité régulatrice ? Si l'on accorde qu'il y en a de tels, et que nous sommes réduits à choisir quelles erreurs, quels excès nous devons condamner ou tolérer, les anciens maux de l'acquiescement tacite contrebalancent-ils d'une manière si manifeste nos dangers modernes, qu'ils doivent être, aux yeux de tous les hommes raisonnables, le seul objet de terreur? Il en fut peut-être ainsi pendant des siècles d'ignorance et de barbarie; mais tel n'est point le génie de nos temps, et ce n'est pas là le danger si imminent dont il faille épouvanter la nation et allumer le zèle de la populace.

Toute l'histoire ecclésiastique moderne (disent encore ces penseurs, et surtout ceux du pays qui fut à l'avant-garde de la réforme) prouve que ce mode de théologie, qui s'appelle le mode protestant, contient une semence ou un germe de scepticisme, qui se répand d'heure en heure, et qui, une fois développé, doit nécessairement

briser le faible tissu qui l'environne. Une insouciante crédulité régna en Europe pendant mille ans, et couvrit la chrétienté de ténèbres universelles. L'expérience nous autorise-t-elle à conclure que nous sommes à l'abri de voir l'incrédulité régner aussi universellement avec tout ce qui l'accompagne? Avons-nous dans les Ecritures un titre pour inférer que la révolte de la raison ne sera pas escortée d'une désolation aussi étendue, de fureurs aussi cruelles que cette puissante hiérarchie qui jadis tint la raison enchaînée, mais qui elle-même aujourd'hui est en ruines, et qu'elle n'étendra pas sa vaine et orageuse domination aussi loin que celle-ci? L'excès de la raison sans foi est-il moins terrible que l'excès de la foi sans raison? Quel droit avons-nous de tenir pour certain et reconnu que le monde ne sera pas ramené à cet état d'incertitude, de suspension et d'étonnement, dans lequel il fut plongé, avant que la lumière de la révélation eût absorbé les sectes de la philosophie humaine, et, fondant sur leurs ruines l'Eglise chrétienne, eût établi le règne de la foi sur la terre?

L'Eglise de Rome, dont l'antique pompe et l'extérieur fantastique épouvantent les hommes au point qu'ils n'osent la regarder en face, inculque un principe qui mérite l'attention; et c'est sur lui qu'elle édifie sa discipline tout entière. Ce principe est que la présomption de la raison humaine est le seul obstacle au pouvoir de la vérité divine, sa maîtresse, l'essence de toute religion. Cette maxime est basée sur la vérité; ce ne sont que les méthodes qu'elle emploie pour briser cet orgueil de l'intelligence qui sont blâmables et criminel-

les. C'est en courbant l'obstination, en confondant les sophismes de la raison humaine, qu'elle contracta ce caractère inflexible, est qu'elle apprit à pratiquer une foule d'actions sévères, et même cruelles, qui tournèrent contre elle-même, et infligèrent une fatale blessure à son influence et à son autorité spirituelle. Les vues de la nature humaine, sur lesquelles elle procède, quoiqu'elles soient très-exagérées en théorie autant qu'abusives en pratique, sont fondées sur la vérité; sous certains rapports, elles lui sont particulières. Non-seulement, à l'unisson de toutes les sectes chrétiennes, elle envisage la raison humaine comme incapable, à cause de la fragilité et de la perversité de sa nature, de diriger sa course et de circonscrire ses divagations; elle l'envisage comme un danger imminent d'être poussée dans le désert et vaste labyrinthe de la religion naturelle. Elle va encore bien plus loin : elle regarde le système tout entier des analogies, des présomptions, et des associations d'idées humaines, que nous appelons arguments, et qui fournissent tout le discours humain, comme étant tellement au-dessous du mystère et de la theorie de la rédemption, qu'ils ne lui sont pas applicables au moindre degré; elle soutient que l'esprit humain doit rester absolument inabordable aux impressions de la vérité divine, jusqu'à ce qu'il ait été subjugué et abaissé à l'état de l'humilité la plus passive. Douter, comparer, convaincre et réfuter (ce que nous appelons exercer l'arbitre privé), comme dans les opérations ordinaires de la vie; tout cela, elle le regarde, non-seulement comme une atteinte à cette unité, qui est comme

la vertu cardinale de l'Eglise, mais comme un état d'esprit incompatible avec cette foi qu'enjoint la révélation, et cette soumission des facultés humaines, qui est la condition, que dis-je! la substance même de la foi. Les autres systèmes théologiques, tout en commandant une ferme foi, permettent à leurs sectateurs une téméraire curiosité, et tolèrent des discussions dans lesquelles leurs convictions les plus importantes sont souvent suspendues dans une tremblante incertitude, et dépendent du travail de ce mécanisme moral dont les rouages et les contrepoids sont si souvent détraqués par le caprice, embarrassés par l'intérêt, ou brisés par la passion. Ce système se vante de porter la hache à la racine du scepticisme; il étouffe dans son germe le principe de rébellion. Les autres théories religieuses se contentent de contrôler les passions, ou de mettre un frein à ces instincts grossiers qui retiennent en esclavage les êtres raisonnables, aussi bien que les brutes. Mais la raison, qui maîtrise et assujettit ces instincts, a elle-même besoin d'un maître et d'un juge; et ce noble instrument, le régulateur et le guide de la vie, n'est lui-même qu'un principe fougueux et indocile au premier degré. Pour apaiser les luttes; pour calmer l'ardeur de cet esprit vagabond, il faut une discipline, en comparaison de laquelle les mortifications des sens ne sont que des bagatelles. On peut avec des efforts dompter ses passions; les pénitents fanatiques ont déraciné les appétits du corps, et éteint même les affections naturelles dans un cœur de jeune homme. Mais couper les ailes à l'imagination, flétrir l'amour-propre du génie en sa fleur,

mortifier l'entendement dans toute sa force, et subjuguer toutes les facultés de l'âme à un muet acquiescement aux ministres pour révéler et répandre les doctrines de vie ; voilà ce qui demande une coërcition morale plus vigoureuse en ses règles, et mille fois plus pénible, sans nulle comparaison, par la nature spéciale et le caractère de ses abnégations. Tels sont les objets particuliers que l'Eglise catholique romaine s'est toujours proposés ; c'est vers ce but qu'elle dirige toute son énergie et toutes ses ressources. Dans cette tâche ardue, elle ne se laisse point effrayer par les difficultés ; nulle proposition n'est trop forte, nul dogme trop repoussant pour être imposé, pourvu qu'elle puisse confondre l'obstination de l'entendement humain. Toute sa discipline est braquée contre la raison ; jamais elle ne cache que l'assujettissement de ce principe est le grand but où visent ses ministres et ses confesseurs. L'étrangeté de ses dogmes est le baume de ses disciples ; elle humilie ses élèves par l'invraisemblance de ses enseignements ; et celui qui a embrassé des principes si subversifs de tous les préjugés humains, porte en son cœur un antidote souverain contre tout le faible scepticisme. Le fait même que ses dogmes sont incroyables, rend encore plus signalé le triomphe de sa discipline morale, qui, rejetant l'idée du croyable ou de l'incroyable, défend tout recours à un moyen humain.

Ainsi, disent encore les penseurs, l'Eglise romaine, loin d'imposer des dogmes théologiques ou des opinions mystérieuses pour eux-mêmes, s'attache plutôt à créer cet état d'esprit qui rend capable de les recevoir, et cette discipline morale, qui est la condition de leur ré-

ception. Ce qu'elle inculque, ce n'est pas tant un système de théologie didactique ou polémique, que cet abandon de tout argument qu'implique l'idée de la foi, par opposition à cette suspension du jugement qui accompagne nécessairement l'opération progressive du raisonnement. Ce qu'elle cherche, c'est le cœur docile et pénitent, qui ne s'arrête pas, pour refuser son assentiment, jusqu'à ce qu'il ait mesuré la proposition par les motifs de probabilité qu'elle renferme, mais qui reçoit ce qui est incompréhensible, et, lorsqu'il ne peut plus raisonner, se prosterne. L'âme incrédule se regimbe contre ce brisement de l'entendement; les hommes d'un esprit inquiet, qui trouvent qu'il n'y a pas de plus grand mal que la dépression des forces actives de l'homme, s'obstinent à attaquer tout ce qui résiste à leurs préjugés; mais cette soumission implicite est le fruit de la pénitence et du remords d'avoir violé la loi. Cette disposition passive est la source de toute dévotion; et même, lorsqu'elle est ternie par l'erreur, elle est plus conforme à l'esprit du Christianisme que l'orthodoxie querelleuse et la haine théologique des sectaires spéculatifs. Une Eglise, qui se dit infaillible, est sujette à des illusions; une mauvaise politique pourra pervertir sa discipline; mais si elle a planté le principe de foi dans les cœurs, la grande difficulté est vaincue. Mais l'Eglise de Rome a poussé à l'extrême ce principe salutaire, mais dangereux dans ses excès; et, en abusant de la confiance du peuple, en propageant la crédulité, elle a réduit à l'esclavage, elle a corrompu ce troupeau, qu'elle a arraché ainsi violemment au scepticisme. Néanmoins,

telle est la force native du principe, qu'il a pu, quoique avili par la superstition, perverti par les intérêts temporels, défiguré par une bigoterie surannée, souillé même par la cruauté, surmonter les préjugés suscités par ses défauts, et reconquérir sa véritable autorité.

D'autres, appuyant sur ce même point, poursuivent encore davantage ce cours de pensées. Il est évident, disent-ils, qu'en dernière analyse le but de la religion est de régénérer l'espèce, de restaurer les affections humaines, aliénées et détournées de leur grand objet primitif. Toutes les doctrines du Christianisme sont subordonnées à ce but, ainsi que son culte, et l'ordre tout entier de ses rits et de ses institutions. Cet édifice n'est point établi pour propager des principes spéculatifs; mais pour donner un corps à l'esprit et à la volonté de Dieu, et pour répandre sur la terre l'esprit de pénitence et d'obéissance. Les raisonnements même apostoliques et les écrits sacrés ne sont point, comme quelques-uns semblent le penser, un objet final de contemplation humaine, mais un moyen secondaire et subordonné pour le renouvellement de l'esprit humain, et ne tirent leur importance, et à la fois la meilleure preuve de leur divine origine, que de leur pouvoir sur les affections, et de cette influence régénératrice qu'ils exercent sur la composition et la constitution de l'entendement. Comme cette énergie transformatrice est ce qui distingue surtout la vérité révélée du théisme philosophique, aussi bien que la moralité théorique de l'homme, de même cette transformation est le seul but, la seule fin de la vérité que Dieu a donnée aux hommes,

et rendue authentique par des témoignages miraculeux.

Telle est la suite d'idées, peut-être un peu trop prolongées, qui conduit un grand nombre d'hommes, à leur insu, vers la règle de foi catholique romaine. Lorsque le cœur est une fois influencé par ces vues, et l'esprit énervé par ces appréhensions générales, l'admission de dogmes et d'articles de foi particuliers est facile et naturelle. C'est la crainte de ce doute, de cette incertitude qui s'attachent à tous les raisonnements humains, mais qui, dans les recherches religieuses, sont toujours accompagnés d'une douloureuse anxiété ; c'est la nécessité où se trouve l'esprit humain de croire à quelque chose; c'est par-dessus tout la crainte de voir quelque hérésie inconnue, et peut-être encore plus grossière, prendre la place de l'ancienne religion de l'Europe, qui ont commencé à diriger les yeux des hommes vers l'autorité humaine, et à mettre encore une fois les scellés sur les oracles divins, ou du moins à en intercepter la divine lueur par des formulaires et des légendes.

Une fois née, cette appréhension, comme toutes les autres craintes, se propage par la contagion, trouve un auxiliaire dans l'esprit d'indolence, et se répand au moyen du mélange de vérité qu'elle contient. C'est ainsi que l'ardeur du protestantisme languit au sein de l'Eglise; toute la chrétienté ressent cette rechute; et les principes de la réforme déclinent dans tous les pays. En attendant, l'autorité ecclésiastique déploie l'étendard de l'infaillibilité, idole favorite de la foule dans tous les temps; sous cette bannière, accourent tous les esprits

légers et ignorants. L'antiquité se montre toujours avec des charmes plus séduisants qu'à l'ordinaire, lorsque les hommes se voient arrivés à des scènes inconnues; ils regardent les siècles primitifs d'un œil morne, à mesure que leurs monuments s'obscurcissent par l'éloignement, ou disparaissent de la vue.

Qu'il est vain de combattre en détail chaque dogme de l'Eglise romaine, lorsque le grand principe, la seule sûreté défensive contre ses excursions, est laissé de côté, et que le cœur, n'étant plus protégé par la raison, devient une proie facile au bigotisme! C'est en vain que vous attaquerez par le raisonnement celui dont la maxime fondamentale est de ne jamais rien examiner, de ne jamais faire de recherche; c'est en vain que, dans toute discussion, vous triomphez de celui qui a préalablement rendu son jugement à discrétion et sans réserve. Il est trop tard : il est déjà imbibé de la croyance implicite en l'homme; le poison subtil a gagné son cœur, et a énervé tous les sens, tous les organes; sa vue chancelante ne peut plus distinguer la vérité du mensonge, ou les créations imaginaires d'un cerveau troublé, de manifestations vraiment sensibles. Dans les déchirements prolongés qui accompagnent la rechute dans la superstition, le pas décisif est l'assujettissement de la raison à la crainte, et l'abandon de ces facultés dont dépendent les affaires tant spirituelles que temporelles, et qui confirment ou détruisent la persuasion. Le prêtre sait bien que la logique ne peut plus faire son devoir, ni la démonstration remplir son but sur un esprit dont la raison est ainsi arrêtée à sa source, et tous les procédés intel-

lectuels encloués. Il ne se soucie pas de défendre tel ou tel dogme; il ne songe pas à contester des articles spéciaux de foi; il ne s'occupe pas du purgatoire; il n'emploie pas un instant de son temps à repasser les arguments pour ou contre la transsubstantiation. Il arrête le prosélyte avant qu'il ait avancé autant; il retient le premier mouvement de son intelligence.

On n'a jamais rien gagné, ni rien perdu de part ou d'autre, dans cette fameuse controverse, à confirmer ou à réfuter des dogmes particuliers. Ceux-ci suivent le sort et l'issue de la question générale, qui est de savoir si la raison est applicable à la révélation. Ce point emporté, la brêche est faite; et la foule entière des illusions s'y élance en masse confuse. Nul ne fut jamais détourné d'embrasser la religion de Rome par l'absurdité de ses mystères ou l'extravagance de ses dogmes.

Premièrement, le dogme de l'infaillibilité humaine, lorsqu'on l'avance de cette façon abrupte et nue, présente des obstacles insurmontables à toute investigation raisonnable; mais ceux dont les facultés sont paralysées par la terreur, semblent bientôt découvrir que cet article redouté n'est que la forme repoussante que les jésuites et les Italiens ont donnée à un principe très-salutaire; que c'est simplement l'exagération d'une proposition très-familière; en un mot, un mode répréhensible d'énoncer ces vues et cet enchaînement de preuves que nous avons essayé d'exposer ci-dessus, et qu'ils avaient déjà reçus et dont ils s'étaient pénétrés. Ils trouvent avec étonnement que ce qu'ils avaient jusqu'ici mal à propos pris pour la prétention exhorbitante d'un prélat

ambitieux et rempli d'orgueil, n'est qu'une méthode absurde et impolitique d'inculquer la soumission humaine.

Il est vrai que ce dogme de l'infaillibilité a été souvent déduit, par des théologiens exercés, de certains principes abstraits, par une suite de raisonnements qui ne sont nullement en harmonie l'un avec l'autre; circonstance qui mérite plus d'attention qu'on ne lui en a encore accordé. Ainsi ceux qui élèvent à une hauteur extravagante l'évêque de Rome au-dessus des conciles, pensent, et très-logiquement, que son infaillibilité est nécessaire à cette constitution monarchique que l'Eglise adopta de bonne heure; qu'elle est absolument essentielle au maintien de cette suprématie royale qui décore la longue gradation d'autorité ecclésiastique et de régime épiscopal dans l'Eglise romaine. D'autres, et parmi eux, l'illustre Malebranche, soutiennent que l'infaillibilité est de l'essence d'une institution divine, et doit nécessairement résider dans quelque membre ou organe d'une Eglise, qui tire son origine du ciel; tandis que Bossuet et Fleury, avec la liberté de l'Eglise gallicane, prétendent que ce dogme ne fait pas partie de l'ancien corps de constitutions ecclésiastiques, et le déduisent des canons de certains conciles modernes.

Mais il est certain que la masse du genre humain se laisse peu toucher par des arguments aussi raffinés que ceux-ci; quelque attrayants qu'ils soient pour des hommes de loisir et de génie contemplatif, ils ne peuvent nullement propager un système populaire ou se répandre parmi la multitude. Le fondement réel de cette

constitution pratique, c'est la crainte de la perplexité, l'amour de ce repos au sein duquel la crédulité s'endort sur le giron de l'imposture, et l'horreur de ces animosités mortelles qui naissent des controverses, des dissensions et des factions théologiques. De la même manière, la tradition et la parole non écrite se frayent un chemin à travers les passions; rien que le son de ces mots cause d'abord un frémissement d'horreur au prosélyte tremblant, auquel on les énonce en propres termes. Mais avec ces dispositions, qu'on a préalablement travaillé à lui donner, il est bientôt honteux de s'être laissé épouvanter par une illusion verbale, et il apprend à regarder une latitude outrée dans l'interprétation des Ecritures, comme le seul danger réel. Ici même le mélange de vérité l'embarrasse. Les livres sacrés étant composés d'une collection de pièces diverses, les unes épistolaires, les autres historiques, mais ne contenant nulle part aucune énonciation systématique de cette somme de doctrine qui ne peut être recueillie que dans l'ensemble, on a trouvé toujours nécessaire, afin d'établir une marque d'orthodoxie, de dresser des sommaires de la signification et des effets de la révélation divine.

Quel meilleur mode d'atteindre ce but, reprend l'Eglise de Rome, que d'adjoindre aux livres sacrés ce corps d'interprétation dont l'antiquité ecclésiastique les a entourés, ce courant qui nous les a apportés, soit qu'il consiste en tradition orale ou en discipline immémoriale, et qui forme un commentaire collatéral et continu, illustratif du texte saint, et presque incorporé avec le canon sacré?

Bien plus, il ne leur échappe pas que les exemples les plus remarquables d'abnégation intellectuelle et de soumission à l'autorité ecclésiastique se sont rencontrés parmi des hommes élevés au-dessus du reste de leurs semblables par la hauteur de leurs pensées et de leur raisonnement. Tel fut le principe qui domina la vie de Pascal; tel fut, mais poussé jusqu'à un sombre enthousiasme, l'assujettissement volontaire qui enchaîna le génie philosophique de Malebranche, et fit tomber ces sublimes intelligences dans la même attitude de prosternation que les enfants les plus vulgaires de l'Eglise. Eminemment spéculatifs, d'un génie éminemment discursif, ils ont, tous les deux, l'un dans ses écrits polémiques, l'autre dans sa métaphysique, incorporé la philosophie avec la religion; mais ils accordent toujours de la révérence à ses mystères, du respect à son ordre ecclésiastique, et une soumission implicite à cette autorité visible que leur Eglise maintient et à laquelle elle obéit.

Pour récapituler : les grandes divisions de l'Eglise occidentale ne sont pas séparées par une différence irréconciliable de principes, mais se distinguent seulement par leurs prédilections respectives pour des parties diverses de ce système commun. Ce ne sont que des modes différents d'appliquer le même remède, révélé par le ciel, à la constitution délabrée de l'homme. Toutes deux proclament la même Divinité; toutes deux montrent du doigt la même croix. L'objet qu'elles poursuivent est le même : aplanir le sentier de la vie, éclairer la triste perspective de la mortalité prochaine.

L'Eglise protestante, considérant l'homme, plutôt comme un être intellectuel que comme un être actif, s'attache surtout aux points de la doctrine; s'efforce de régler ses sentiments par l'entremise de son entendement, et ne s'adresse pas directement à ses affections. Elle entreprend de satisfaire au jaloux examen de l'incrédulité; elle place devant les yeux de l'homme, en forme systématique, ses relations avec la Divinité; et, par des analogies tirées de toutes les parties de la créature, par des appels à l'expérience, par l'analyse de sa constitution morale, elle travaille à réconcilier son jugement avec ce système théologique que la révélation présente à son assentiment. Elle est riche, non-seulement en théologie de controverse, mais en théologie philosophique, développée par les vues les plus larges de l'administration divine, et par l'harmonie du système tout entier de l'univers, tel qu'il se déroule à nos yeux dans ce monde visible, ou qu'il nous a été révélé par des attestations miraculeuses. Comme les subtilités où elle tombe souvent engendrent nécessairement des différends, et que les schismes sont inévitables dans les discussions abstraites, elle n'a pas toujours pu échapper à la controverse, ni maintenir l'unité d'esprit.

La religion catholique romaine regarde l'homme plutôt comme un être actif que comme un être raisonnable; et, s'appliquant directement au cœur et aux affections, préfère la pratique à la spéculation, et la discipline à la théologie dogmatique. C'est un système-pratique de contrôle, plutôt qu'un assemblage de principes théoriques; et, loin d'entreprendre de satisfaire le scep-

ticisme rationnel et philosophique, elle étouffe ses recherches au berceau. Elle dirige les yeux de l'homme vers le monde futur, non pas en lui rappelant ses grands intérêts, non pas en inculquant les maximes d'une prudence égoïste, mais en l'attirant par l'imagination, et en disposant devant lui les décorations, si je puis me permettre cette expression, que la révélation présente à la vue, de manière à rompre le charme des scènes temporelles. La pénitence est toujours son instrument, tandis qu'elle reprend avec indignation l'air indécent de triomphe et la sécurité avec lesquels de profanes et présomptueux mortels se présentent devant le gouvernement moral du monde. Mais la politique lui a fait prendre une physionomie austère dans plusieurs de ses ordres monastiques; la superstition a jeté une couleur ascétique sur tous ses rits pénitentiaux; et son impression morale s'est perdue dans cet air antique et presque barbare qu'elle a contracté pendant sa transmission, si étonnamment longue, à travers tant de siècles grossiers.

La religion protestante greffe les fruits de l'esprit sur des systèmes théologiques, qui souvent croissent et les étouffent. La religion catholique romaine cultive des affections particulières, la plupart du temps sans une profondeur suffisante de terrain.

Quant à ceux qui sont influencés par des vues politiques et par l'aspect actuel de la société, et qui adhèrent à l'Eglise romaine, comme à un système religieux plus en harmonie avec les anciennes institutions et avec ce corps double, composé d'Eglise et de monarchie,

que ne l'est l'exercice illimité du jugement privé, de la dissidence et de la discussion, principe des Eglises réformées, le nombre en est bien moindre ici que sur le continent d'Europe. Il ne manque pas de personnes, en Angleterre, dont l'esprit se laisse aller à ces idées. Voici la marche que suit cet ordre de préjugés :

Il est évident, disent ces hommes, que, dans le siècle actuel, les intelligences sont possédées d'un esprit d'innovation beaucoup plus actif, beaucoup plus général qu'à aucune autre époque. Tout proclame l'instabilité de notre édifice social, et son progrès rapide et irrésistible vers quelque forme inconnue et non encore éprouvée; l'œil le plus optimiste ne peut prévoir la fin des changements, ni aucune limite apparente à cette carrière de reconstruction où s'est élancé le char de l'Etat. Il est impossible d'arrêter le torrent d'événements et d'idées qui nous inonde; et les hommes ne font que croiser les bras pour voir où il dirigera sa course. Les passions de la multitude ne sont plus retenues par ce degré de contrainte qu'exigent l'institution gouvernementale et la sujétion nécessaire du plus grand nombre; les vues des chefs de peuple sont incertaines; ils sont également exaltés par les écrits des théoriciens dont les doctrines sont incohérentes, plus vagues que jamais, et qui s'accordent aussi peu avec les premiers principes, que les philosophes de la Grèce, il y a deux mille ans.

Il n'y a pas de grief particulier qui enflamme le mécontentement général comme les anciens empiétements sur la liberté et les attaques contre la religion; et cependant cette animosité s'infiltre plus profondément

dans la masse du peuple que ne le fit jamais aucune faction ou rébellion antérieure, provoquées par les plus forcenés attentats; le poison du fanatisme politique s'est emparé de la lie du peuple; et les classes inférieures étant déchirées par les mêmes querelles qu'envenime l'esprit de faction parmi les grands, le système social tout entier est vicié, corrompu, désorganisé; d'un autre côté, une couche de désaffection s'étendant parmi les sectaires, se ramifie de mille manières avec leurs mille variations religieuses, et tout individu qui se prétend entendu en constitutions ecclésiastiques devient en même temps schismatique en politique et dans sa fidélité au gouvernement.

Cette maladie invétérée (c'est encore eux qui le disent) a son origine dans l'esprit populaire, et non dans aucune cause extérieure; et c'est là qu'il faut appliquer le remède. C'est l'adoption de la raison humaine, comme seule règle de conscience, et l'exclusion de tout autre principe d'action, qui est le grand trait des temps actuels, et fait prévoir des conséquences si étendues.

Le débordement de l'opinion populaire est effroyable, depuis qu'il n'est plus arrêté par ces maximes fixes qui, à toutes les époques, retenaient la légèreté du peuple dans de certaines limites.

Dans les temps passés, les temps même de trouble et de confusion, il y avait de certaines bornes qui restaient immuables au milieu des variations de l'opinion; de certaines limites, entre lesquelles vibraient encore les affections désordonnées du cœur humain; de certains axiômes, déduits de l'autorité sacrée ou du sen-

timent moral, qui assignaient une sphère fixe au doute même, et donnaient une espèce de stabilité à la licence spéculative des anciens âges. Mais, de nos jours, le principe de tout établir par la force de l'esprit humain, sans aucun autre aide, et de rejeter tout ce qui ne peut s'établir par cette seule force, n'a pas laissé une colonne debout, au-dedans des limites de la spéculation humaine. Le gouvernement n'est point fondé sur la force, mais sur l'opinion populaire; et lorsque les bases qui le soutiennent croulent si fortement, peut-on s'étonner que le temple chancelle, et que des brêches commencent à paraître? L'esprit du peuple est sur le bord d'un scepticisme universel en politique comme en religion; un état moral, qu'un seul pas sépare du débordement des passions et de cet enthousiasme qui accompagne toujours l'attaque des institutions établies.

Il n'est point difficile, poursuivent les hommes de cette opinion, de suivre ce torrent d'insubordination jusqu'à sa source. Dans la longue lutte qui, depuis la réforme, s'est engagée entre la foi et la raison, cette lumière a rapidement étendu son empire, et a fait de si hardis empiètements sur le territoire de la foi, qu'elle a circonscrit dans un cercle très-étroit l'influence de l'autorité, tant en politique qu'en religion. L'autorité, qui, plutôt que l'arbitre privé, doit manifestement, comme le démontre la condition de l'humanité, être le principe moteur des pensées et des actions dans ce monde, a été presque chassée de l'opinion populaire par l'ascendant que le dernier principe a atteint, en se faisant un monopole de la conduite des affaires humai-

nes. Malgré les grands et nombreux bienfaits que la réforme offrit au monde, c'est à son origine que fut répandue la semence de cet esprit présomptueux ; et les grands hommes de ce siècle en prévirent même les fruits. De même que le Protestantisme a échoué à la longue comme branche politique, et comme agent dans les intérêts temporels de la société, en ce qu'il n'a pas produit ce degré d'unité sur les points fondamentaux, et ce respect religieux pour l'autorité établie, sans laquelle les institutions gouvernementales ne peuvent se soutenir au milieu de la fureur et de l'injustice du peuple; de même il est évident qu'à cette époque il ne fut pas établi de défenses ou de sauve-gardes suffisantes, ni pour la religion, ni pour la société civile, et que, bien que la foi ne fut pas absolument détruite, ni la raison établie divinité unique, cependant la suprématie de cette dernière dans les affaires humaines fut un effet amené par cette innovation. Le rationalisme pur n'est pas seulement fatal à la religion, il est encore un dissolvant pour les constitutions civiles ; et les intérêts les plus évidents de la société exigent que la raison soit tempérée et réglée par d'autres instincts, qui font partie de la constitution morale de l'homme, autant que cette raison elle-même, et dont aucune force d'argument ne peut secouer le joug. Quoique les gouvernements doivent être fondés sur l'opinion, et non sur la force, néanmoins l'opinion est composée d'une foule d'éléments, et ne consiste pas seulement en principes abstraits, mais encore dans la puissance des souvenirs, dans le respect pour l'antiquité, et dans beaucoup d'autres instincts et principes

intérieurs, dont l'impulsion égale et uniforme donne à l'opinion populaire ce qu'elle possède de stabilité comme moyen d'action, ou comme base des institutions. Mais la religion est le sol où ces affections fleurissent; et la religion est le fondement de la société civile, non-seulement à cause de ses injonctions positives, mais encore par le ton général d'idées qu'elle établit. Mais, de toutes les formes de religion, l'Eglise catholique romaine est la plus propre à donner de la stabilité aux institutions actuelles. L'autorité est le principe souverain de l'Eglise romaine; l'antiquité et la prescription sont ses bannières; et la règle, qui énonce la puissance de la tradition, est aussi applicable aux états politiques qu'à l'Eglise chrétienne.

Tandis que la vérité est ainsi mêlée à l'erreur, et la religion aux intérêts temporels, il n'y a rien d'étonnant que l'esprit balloté chancelle dans ses oscillations entre le frein de la raison et l'impulsion des préjugés.

Tout ce qui précède peut ainsi se résumer : ce n'est point une prédilection pour des dogmes mystérieux ; ce n'est point une passion pour les formes et pour les pompes ; ce n'est point de l'affection pour ce potentat dont les prétentions apostoliques couronnent le faîte de la hiérarchie romaine; ce n'est point le charme de l'antiquité ecclésiastique (ce qui est préjugé plus raisonnable) qui ont incliné les cœurs vers l'Eglise de Rome ; il y a longtemps qu'ils sont désabusés sur ce point. Le principe actif, dont la force astringente régit ainsi l'esprit populaire, c'est la crainte d'hérésies inconnues, la crainte

de perdre toute terre ferme où ils puissent poser le pied. Loin d'être entraînés par les séductions de Rome, ils se voient placés entre deux véritables maux, et ils ne font que préférer l'erreur fixe à l'erreur mobile. Quel est le remède? Ce n'est plus d'assaillir le catholicisme, mais de défendre le protestantisme; ce n'est plus d'attaquer la foi ou l'autorité, mais de préserver la raison des spéculations sceptiques.

Pour conclure : l'Eglise de Rome, privée du bras séculier, et dépouillée de la pompe et de la puissance sacerdotale, recueille ses forces intérieures; et, en combattant pour le principe abstrait tout seul, elle s'est emparée d'une position plus forte qu'aucune autre qu'elle ait occupée depuis plusieurs siècles. La communion protestante, épuisée par la controverse, et affaiblie par les excès de ses schismatiques enthousiastes, n'a pas seulement perdu le poste avantageux qu'elle tenait au matin de la réforme; mais elle commence à chanceler sous l'énorme poids d'erreurs amoncelées.

SECONDE PARTIE.

La situation de l'Eglise protestante a donc subi un changement important depuis l'époque de sa lutte active avec l'Eglise de Rome; et, comme elle est exposée aujourd'hui à des dangers opposés à ceux qui l'environnaient alors, il est évident qu'un pareil changement dans sa manière de guerroyer doit nécessairement s'ensuivre. Dans la vigueur de son âge, elle promena ses forces au cœur du royaume de son ennemie; aujour-

d'hui elle est travaillée de maladies intestines, et se voit réduite à défendre ses murs.

Lorsque le clergé anglais du dix-septième siècle assaillit et renversa les apologistes romains avec leur massive érudition, il survécut toujours dans l'esprit de plusieurs, malgré toute l'antipathie pour le papisme, une tendre affection pour la religion de leurs pères. Cette affection eût à la fin gagné les fanatiques eux-mêmes du protestantisme, et eût répandu sa contagion au loin, si elle n'eût été étouffée par les bras vigoureux des prélats anglais. A cette époque, l'Eglise de Rome prévalut, partout où son triomphe fut entier, par sa propre force, et non par la faiblesse de la communion rivale; et, si elle remporta des succès, ils furent le résultat de sa propre puissance, pendant tout le temps que les hommes vénérèrent encore sa discipline, chérirent ses doctrines, ou trouvèrent un appui et des consolations dans le ministère spirituel de ses prêtres. Pendant que cet état de choses continua, les écrivains protestants poursuivirent la controverse sur le système offensif, et employèrent leurs forces plutôt à attaquer les doctrines, les rits et les cérémonies de l'Eglise catholique romaine, qu'à soutenir affirmativement les principes de la réforme.

Mais, dans ces derniers temps, les opinions des hommes ont subi un changement remarquable, au sujet de cette importante question; et cette tendance visible vers l'Eglise de Rome dérive de principes qui, sous quelques rapports, sont nouveaux et sans antécédents. Si je ne me trompe, c'est à un certain manque de confiance aux doctrines du protestantisme, plutôt qu'à une prédi-

lection positive pour l'Eglise de Rome, qu'il faut attribuer l'ascendant actuel de cette dernière; c'est la témérité du jugement privé qui, décréditant la raison, a affaibli le principe de la réforme; c'est cet ennemi intestin, bien plus dangereux qu'aucun autre ennemi du dehors. D'après un tel changement de circonstances, et lorsque le boulevard même du protestantisme tremble dans ses fondements les plus profonds, il y a sagesse évidente de la part de ceux qui voudraient soutenir les intérêts de l'Eglise réformée, à réparer et à fortifier la place, plutôt que de porter la guerre dans les quartiers de l'ennemi.

Voici la racine du mal tout entier. Les réformateurs et leurs successeurs immédiats oublièrent d'établir et de définir les attributions de la droite raison en matière de religion, lorsque fortifiée, mais engourdie par le sommeil des siècles, cette raison s'élança de sa couche. Leur tempérament fougueux et le génie de l'époque les rendirent, à l'exception de Calvin, plus propres à démolir qu'à reconstruire. Dans leur zèle pour le renversement du pouvoir papal, et la réfutation des articles spéciaux de foi sur lesquels ce pouvoir s'appuyait, ils laissèrent leur propre système à découvert sur un point capital, ou plutôt ils oublièrent la pierre angulaire, c'est-à-dire la definition de l'usage et de l'abus de cette raison, qu'ils avaient rendue à la liberté.

Locke fut le premier qui assigna à la raison sa propre place dans le système chrétien, lorsqu'il remonta à pas circonspects le sentier de la philosophie. Son ouvrage sur la raison du Christianisme fut lancé contre

Bayle et les sceptiques; mais il frappe le dogmatisme papistique avec la même force, ou, pour mieux dire, avec une plus grande force; car il détruit le terrain commun sur lequel le scepticisme et le dogmatisme se tiennent l'un et l'autre, l'abus de la raison. Quoiqu'il n'eût pas pour but direct de défendre le protestantisme, il développa les véritables principes de la réforme mieux que ne l'a fait aucun autre ouvrage, avant cette époque ou dans la suite; et, avec tous ses défauts, c'est l'accession la plus précieuse qui se soit jamais faite à la branche la plus importante de la théologie, celle qui traite de l'appui que la raison donne à la foi, et du fondement de la foi dans les opérations de la raison et du jugement.

Voici donc le point sur lequel les travaux des protestants, à l'époque actuelle, pourraient être utilement dirigés. Ils auraient à prouver que la lumière de la révélation pourrait peut-être être entretenue sur la terre sans la soumission implicite, ou sans l'autorité ecclésiastique; que la religion s'accorde avec la raison, et la foi avec la philosophie. Ils s'attacheraient aussi à prouver que ce n'est point le génie ni l'esprit du Christianisme de réduire l'homme à la dégradation de la servitude morale; de dépouiller la nature humaine de ses attributs, la raison de ses prérogatives. La voix de l'antiquité, reproduite par l'écho des temps, ramènerait les hommes à cette liturgie où la superstition assoupit leurs facultés pendant les siècles d'ignorance, et réveillerait encore ce chant traditionnel qui prolongea ce sommeil au-delà de son terme naturel. Mais la révélation et la constitution

morale de l'homme, produites au grand jour et réfléchies dans la source vive de la vérité, démontrent, l'une et l'autre, qu'asservir et entraver les mouvements de l'esprit est un procédé aussi destructif de la croyance au Christianisme, que la licence qui voudrait violer ses mystères. Si, dans la progression rapide de l'esprit humain, la raison, poussée par une vaine curiosité, a dépassé ou envahi ses limites, que la ligne de démarcation soit rigoureusement tracée. Lorsque cette ligne a été effacée par l'imagination désordonnée de l'homme, qu'elle soit rétablie. Si, précipitamment et sans le savoir, les esprits des hommes se sont embrouillés dans des controverses, dans lesquelles ni les écoles, ni les Eglises ne peuvent prononcer aucune décision certaine, qu'un œil clairvoyant et exercé examine les limites en dedans desquelles le jugement humain peut marcher en sûreté, mais au-delà desquelles on ne peut sans présomption se livrer à l'esprit de recherche. Mais l'impérieuse bigoterie qui, comme les conciles de l'Eglise de Rome, consacre des dangers innombrables, et ne laisse aucune latitude à l'examen, est le plus dangereux de tous les remèdes, dans l'état actuel de l'esprit humain; et, ne laissant aucun champ libre aux facultés, supprimant les moyens de conviction et d'assurance, ne peut guère manquer d'engendrer ce scepticisme contre lequel il est dirigé. Exposer et définir le droit de l'arbitre privé dans l'examen des vérités révélées; montrer quand l'excès en est dangereux, et quand l'exercice en est non-seulement exempt de danger, mais un des devoirs de l'être raisonnable; prouver que la réflexion est aussi né-

cessaire à la foi religieuse que celle-ci à la philosophie chrétienne, et que la lumière de la révélation peut être interceptée aussi complètement par un formulaire d'orthodoxie que par les excès du rationalisme le plus licencieux; voilà, à mon avis, les enseignements dont la génération actuelle a surtout besoin. Comment la tradition éclipsa la raison et l'Evangile, et comment l'autorité ecclésiastique corrompit ensuite la tradition, le lecteur peut le voir autre part. Mais, pour comprendre la nature de cette éternelle lutte entre la foi et la raison, il est nécessaire d'avoir un aperçu de sa source première. A cet effet, faisons attention à l'un des plus grands traits caractéristiques du Christianisme. C'est le seul système de théologie qui incorpora jamais une vue pleine et systématique de la constitution morale de l'homme avec un culte populaire, le seul qui ait jamais greffé les rits et les solennités publiques, qui manifestent la croyance religieuse d'un grand peuple, toujours sur des principes clairs et définis de vérité morale. Par exemple, dans les temps anciens, parmi les nations païennes, la science de la nature humaine, la théorie du sentiment moral, et tout ce département des connaissances humaines qui touche à la théologie, étaient l'apanage exclusif d'un petit nombre d'hommes contemplatifs; les opinions religieuses de la foule ne s'étendaient pas plus loin qu'à une vague croyance à un Etre suprême, invisible, qui se ramifiait dans une théologie licencieuse, et qu'on honorait par des cérémonies et des mystères insignifiants. Même l'antiquité juive, qui déroule l'auguste spectacle d'une théocratie, accompagnait ses solennités d'une sim-

ple table de lois morales; mais elle ne présentait aucune manifestation du caractère de Dieu, pour animer son cérémonial et éclairer son sanctuaire visible; à moins toutefois que l'économie prophétique du mosaïsme, qui fut l'obscure préfiguration de l'âge des évangélistes et des apôtres, ne doive être considérée comme une telle manifestation. Mais, dans des systèmes purs de religion naturelle, où la raison a été abandonnée à ses propres ressources, on ne trouve pas de plan harmonieux et raisonnable de théologie ou de morale qui se mêle avec la croyance et le culte populaires; la cause en est évidente. La théologie naturelle, c'est-à-dire le théisme déduit des principes philosophiques de la constitution de la nature, est une analyse trop difficile, trop au-dessus de la compréhension du vulgaire, pour pouvoir jamais s'étendre au-delà de ceux qui ont du loisir pour la contemplation. Les principes de la morale naturelle, qui, quoique débattus dans de stériles controverses par les sectes de l'antiquité, occupèrent toujours une région bien élevée au-dessus du polythéisme de la foule, sont encore plus obscurs et plus éloignés de l'intelligence populaire. Il n'y a que la révélation divine avec ses miraculeuses attestations qui puisse répandre et rendre familier à tous un ensemble raisonnable de croyances, et unir en un système harmonieux les principes de la morale et de la théologie, avec la soumission implicite et les simples solennités d'un culte populaire. Des préceptes et des oracles émanés du ciel ne peuvent que relever le culte du peuple par la vérité morale. Spéculation parmi les philosophes, superstition parmi le peuple,

tel est toujours le sort de la vérité morale et religieuse sous le règne de la religion naturelle.

En réalité, il est impossible à une religion populaire, quels que soient ses rits et ses solennités, de s'incorporer des principes de vérité morale clairs et précis, et de se fonder sur eux, tant que les hommes ignorent l'essence de Dieu, tant qu'ils recherchent à la faible lueur de la raison les attributs de cet Etre invisible qui est le gouverneur moral du monde. Car la révélation pleine d'autorité, qu'il a faite de son essence, étant le point où la morale et la religion se rencontrent, réduit le pâtre et le philosophe à se tenir de plain pied; oblige le premier à rabattre quelque chose de son indolence, et le dernier, beaucoup de sa spéculation; et produit ainsi un système harmonieux de foi raisonnable.

Et ceci nous ramène au point où se heurtent la religion naturelle et cette forme corrompue de Christianisme que nous venons d'examiner. Nous avons vu que, jusqu'à la naissance du Christianisme, une croyance passive, insignifiante, fut le sort de la multitude, et qu'un rationalisme pur fut nécessairement le partage des philosophes dans l'absence d'une révélation divine; mais cette révélation n'eut pas plutôt, par une déclaration simple, mais pleine d'autorité, de l'essence et des attributs de Dieu, amalgamé la vérité morale avec les croyances populaires, et la théologie avec la science morale des philosophes, les relevant ainsi l'une et l'autre, qu'il en résulta sur-le-champ ce culte raisonnable, dans lequel la soumission à l'autorité divine fut combinée avec les opérations de l'entendement humain; en un

mot, ce système mixte de foi et de raison, qui distingue le Christianisme de tous les systèmes de religion naturelle. La connexité et l'enseignement de ses différentes doctrines, les relations des différentes injonctions les unes avec les autres, ne pourraient pas même être comprises sans le raisonnement et les recherches, et un état d'esprit bien éloigné de l'insouciante négligence où se reposaient les sectaires du paganisme. Le Christianisme réunit à ses découvertes pratiques des relations du Créateur et de la créature, des matières qui, si elles ne sont difficiles, exigent du moins de l'argumentation; et, pendant qu'il inculque la soumission à ses mystères, il arrache en même temps l'âme à cette crédulité nonchalante, où le superstition qui nous est naturelle plongerait ses facultés. Il est aussi peu fait pour souffrir le voisinage de l'ignorance elle-même, que pour s'associer à la superstition, fille de l'ignorance. En unissant la raison des hommes contemplatifs à la croyance du vulgaire, la révélation a fondu les nuances de la religion naturelle, et a établi l'union entre les éléments de la foi et de la raison, éléments quelquefois discordants, mais homogènes de leur nature.

C'est à la co-existence et à la réaction de ces éléments particuliers au Christianisme, ainsi qu'à leurs luttes progressives, selon que les circonstances lâchèrent les rênes à l'un ou à l'autre, que l'on peut à la longue faire remonter toutes les complexions diverses que l'Eglise a revêtues, et toutes les vagues qui agitèrent jamais sa surface, depuis la première irruption du gnosticisme sous Cérinthe, contre lequel Jean fulmina son évangile, jusqu'au

fanatisme d'hier, qui n'expire qu'aujourd'hui sur le sein de l'Eglise. Telles sont les causes qui rendent l'état moral et intellectuel de l'homme, sous le régime chrétien, si différent de ce qu'il était dans les temps anciens et chez les nations païennes; c'est cette combinaison de la foi et de la raison qui donne la vie et l'être aux rits et au culte, et qui constitue ce service raisonnable que les Ecritures ont pour la première fois fait connaître. Par-dessus tout, c'est du conflit de ces deux principes, qui, bien qu'homogènes, sont cependant souvent en opposition, que naît cet état de probation, aussi réel que celui qui résulte des infirmités secondaires de la nature humaine, et qui fait une partie considérable de cette série d'épreuves et de difficultés, le partage de l'homme sur la terre.

Quelques hommes inclinent à la foi; d'autres s'attachent à la raison, selon leur tempérament, leurs dispositions et leurs penchants; ces deux sections, ou partis, si je puis les appeler ainsi, sont le fruit légitime du système chrétien; et, s'il y a vraiment excès en prépondérance de l'un ou l'autre principe, il n'importe pas quel nom ou quelle désignation porte l'individu, ou s'il se range sous l'étendard de la communion romaine ou de la communion protestante. Si ces deux sections étaient fondues ou entièrement incorporées, la faiblesse de la nature humaine trouverait dans le système complexe du Christianisme une source de divisions; car il y a fort peu de raisons pour conclure qu'il puisse jamais les éviter tout-à-fait. L'équilibre entre la foi et la raison est si délicat, que des opinions diverses doivent néces-

sairement s'élever à ce sujet, même parmi les personnes pieuses, tant que les passions et les préjugés des hommes seront si variables. Les gens d'un faible esprit principalement, surtout s'ils sont plongés dans l'ignorance, traceront toujours à la raison des limites plus étroites, et repousseront les empiétements avec plus de jalousie que les hommes à pensées larges, qui regardent le bigotisme avec une égale inquiétude, et sont portés à s'exagérer la force et la capacité de l'entendement humain. C'est ainsi que ces divisions religieuses ressortent de la nature même du Christianisme, et se montrent avec plus ou moins de force et de violence. Entre ces divisions l'Eglise doit flotter à jamais. Elles ne sont même pas pernicieuses, tant qu'elles subsistent toutes deux en paix, et que l'une n'absorbe pas l'autre; de même que, dans un Etat libre, les partis ne sont nullement dangereux, et sont la source de la vie et de la vigueur, pendant même qu'ils semblent menacer son existence (1).

Après tout, cette question de la foi et de la raison se résout par celle-ci : Quelle est l'autorité qui doit interpréter les Ecritures? Qui est-ce qui doit fixer le sens de cette révélation divine à l'homme? car c'est du mode et de l'espèce d'autorité qui doit expliquer les docu-

(1) La raison et la foi doivent toujours être d'accord. La raison comprend ce qui est du monde visible. Le monde invisible lui échappe, et la révélation vient introduire l'homme dans le sanctuaire de la Divinité. La foi peut donc être au-dessus de la raison, mais ne lui est jamais contraire. Tout ce qui est contradictoire ne peut être admis, il n'en peut être de même de ce qui est incompréhensible. L'incompréhensible n'est pas l'absurde. (Note du traducteur.)

ments que dépend manifestement l'étendue de ce qui passera pour révélation, en d'autres termes, les limites entre lesquelles on pourra se laisser aller au jugement privé, ou exiger du genre humain la soumission implicite. Voici bien évidemment une question scabreuse, et qui donnera lieu à une grande variété d'opinions. D'un côté, une latitude illimitée, accordée au jugement privé, en discutant la parole révélée, lâche les rênes aux appétits et aux passions du genre humain, qui, sous le masque de l'argumentation, influeront inévitablement sur leur décision, et les conduira à rejeter sans façon toute doctrine qui blesse leurs préjugés. D'un autre côté, cette large interprétation traditionnelle, à laquelle l'Eglise de Rome donne un assentiment implicite, est sous l'empire des mêmes préjugés; et même l'autorité ecclésiastique n'a pas toujours été exempte de la contagion des passions terrestres.

De toutes les questions morales, celles qui ont trait au juste milieu entre les extrêmes, sont les plus difficiles et les plus embarrassantes. Si la capacité humaine était moins limitée, la puissance si bornée du langage présenterait un obstacle presque aussi insurmontable à l'impression de ces gradations. Je ne prétends pas tracer la ligne spéculative, où la foi, dépassant les bornes qui devraient l'arrêter, est contre les principes de la réforme, et commence à faire péricliter les intérêts de la religion protestante. Les remarques suivantes pourront cependant nous aider à approcher de ce point fixe :

1° Les principes de la raison et de la foi ne sont pas nécessairement en guerre l'un avec l'autre; et la lutte

entre eux n'est point un combat entre des éléments contraires.

C'est un préjugé vulgaire de croire que la foi exige l'exclusion de la raison, et que l'exercice de la raison est détruit par la foi. Rien ne peut être plus mal fondé, plus dangereux que cette supposition. Pendant que ces deux principes sont en pleine vie et en pleine vigueur, non-seulement ils subsistent ensemble, mais, par leur contrôle mutuel, ils s'appuient et se corroborent, et sont non-seulement homogènes, mais inséparables. La raison est la mère des croyances religieuses ; et l'effet d'une appréhension claire est de fortifier la foi. Car c'est l'attribut du plus haut ordre de raison de discerner le plus clairement les limites de sa propre capacité, et c'est la marque caractéristique du génie de sentir par une espèce d'instinct où il ne peut plus poser le pied ou soutenir ses pas chancelants. C'est parce que la foi ou la raison est en décadence, c'est parce que l'une empiète sur le terrain de l'autre, que ces principes viennent à s'entrechoquer. Lorsque la raison est faible, la foi fait des incursions sur son territoire, c'est-à-dire qu'elle tire à elle des matières qui sont évidemment dans le cercle de l'observation et de l'expérience humaines. Si c'est la foi qui manque, la présomption de la raison humaine est toujours prête à envahir le domaine de la foi, c'est-à-dire à argumenter sur des matières sur lesquelles l'expérience et l'observation ne peuvent rien enseigner, et qui par là même ne sont pas du département des opérations et des conclusions de la raison. Dans le premier cas, la foi impose des dogmes *contraires* à la conviction de la raison,

comme, par exemple, la doctrine romaine de la *trans-substantiation* ; dans le dernier cas, la raison attaque la parole de la révélation, simplement parce qu'elle est au-dessus de sa compréhension. Je citerai pour exemple le scepticisme général au sujet de la doctrine de la Trinité.

2° On peut observer que si, dans ce conflit qui s'élève souvent de ces causes entre la foi et la raison, l'un des deux principes prévaut absolument, un tel ascendant est destructif du Christianisme, et que l'un ou l'autre a toujours eu, de fait, une prépondérance imméritée, suivant l'état de l'esprit humain dans les différents siècles.

Dans les temps apostoliques, et dans l'âge qui les suivit immédiatement, les discussions licencieuses des Grecs causèrent une grande peine, une grande inquiétude à Paul et à ses successeurs, et furent la source des hérésies et des schismes innombrables qui déchirèrent la branche orientale de l'Eglise chrétienne pendant mille ans. La plus ancienne dépravation de la doctrine de la révélation, l'hérésie des gnostiques, fut le résultat d'une injuste prépondérance de la raison. Dans l'Eglise occidentale ou latine, il y eut moins de force de génie, et moins de goût pour les recherches philosophiques ; la même présomption dans la spéculation ne s'y montre donc jamais au même degré. La raison humaine, abaissée par l'autorité des conciles et par le poids croissant de la discipline ecclésiastique, s'assoupit enfin dans les bras de la barbarie gothique. La religion devint exclusivement matière de foi ; et tout jugement, toute raison, toute recherche étant supprimés, la superstition et la crédulité levèrent la tête.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 09 23 25 10 004 0